

LA
CULTURE FRANÇAISE

A
FRANCFORT AU XVIII^e SIÈCLE

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris

PAR
BETTINA STRAUSS

PARIS

1914

La Culture française
à Francfort au XVIII^e siècle

LA
CULTURE FRANÇAISE
A
FRANCFORT AU XVIII^e SIÈCLE

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris



PAR

BETTINA STRAUSS

PARIS

1914

A MON CHER PROFESSEUR

M. F. BALDENSPERGER

Chargé de cours à la Faculté des lettres de l'Université de Paris.

*J*E tiens à assurer de ma profonde reconnaissance mon éminent professeur M. F. Baldensperger, dont les conseils et la direction m'ont été particulièrement précieux.

M. le Professeur Dr R. Jung, directeur des Archives municipales de Francfort, a bien voulu, avec une amabilité et une bienveillance inépuisables, me faire profiter du riche trésor de ses connaissances et de son expérience. Je lui en exprime ici mes plus vifs remerciements. Je dois encore beaucoup aux conseils de M^{me} Elisabeth Mentzel que la mort est depuis venue surprendre au milieu de ses travaux.

J'exprime enfin mes sentiments de gratitude à M. le Dr Hering, archiviste-bibliothécaire au « Freies deutsches Hochstift », ainsi qu'à tous ceux qui se sont si aimablement intéressés à mes efforts et dont les avis m'ont grandement facilité ma tâche.

La Culture française à Francfort

AU XVIII^e SIÈCLE

INTRODUCTION

L'INFLUENCE des idées françaises à Francfort au cours du XVIII^e siècle a été si marquée qu'elle nous a paru mériter une étude spéciale ; plusieurs facteurs que nous examinerons succinctement ont contribué à lui préparer le terrain.

La France au xv^e siècle avait adopté avec enthousiasme l'art et la civilisation de l'Italie ; à son tour elle joua, dès le début du xvi^e siècle, ce rôle éducateur vis-à-vis de l'Allemagne.

Ce fut naturellement dans les Etats limitrophes du Sud et de l'Ouest que cette action se fit le plus tôt et le plus vivement sentir ; parmi ceux-ci, la ville de Francfort fut particulièrement l'objet de cette pénétration pacifique. Sa situation à proximité du Rhin, et par tant des frontières françaises, son rôle politique comme ville d'élection, l'importance de son commerce, notamment de ses foires, tout en un mot multipliait les rapports de la Ville avec la France et la prédestinait, pour ainsi dire, à devenir un centre de culture française.

Ajoutons à cela que, dès le milieu du xvi^e siècle, il s'y établit une colonie calviniste française qui devint, par la suite, une des plus importantes de l'Allemagne

et exerça une influence considérable ; il importe donc avant tout de donner un aperçu de son histoire.

En 1554 vingt-quatre familles de tisserands wallons et français, guidées par leur pasteur Valérand Poullain, demandent à l'Edilité ¹ de la ville de Francfort, qui la leur accorde, l'autorisation de s'y établir.

Chassés par les édits de Charles-Quint, ces réfugiés avaient, en 1550, quitté les Pays-Bas et trouvé un asile à Glastonbury dans le Somerset. Mais dès 1553, à l'avènement de Marie Tudor, les pauvres « religionnaires » s'étaient vus forcés de chercher refuge ailleurs. Ils avaient séjourné pendant quelque temps à Wesel, puis à Cologne, et c'est à Francfort qu'ils trouvèrent enfin une nouvelle patrie.

Bien qu'ils y eussent été déjà précédés par quelques calvinistes, on doit les considérer comme les fondateurs de la « Communauté réformée française », qui existe encore dans cette ville ². L'année suivante d'autres réfugiés hollandais fondèrent la « Communauté réformée allemande », et enfin, en 1585, il s'en forma une troisième, celle des luthériens de langue française ³.

Le fait que les croyances religieuses de cette dernière ne différaient pas de celles des habitants de la Ville, lui assura la bienveillance des autorités, des pasteurs et

1. Voir appendice 1.

2. Voir pour l'histoire de la communauté calviniste : *Frankfurtische Religionshandlungen*, Francfort, 1735 ; *Troisième Jubilé séculaire de la fondation de l'Eglise réformée française de Francfort*, Francfort, 1857 ; Dr Ebrard, *Die französisch-reformierte Gemeinde in Frankfurt-a.-M.*, 1554-1904, Francfort, 1906.

3. Dr Georg Steitz und Dr. Hermann Dechent, *Geschichte der von Antwerpen nach Frankfurt-a.-M. verpflanzten niederländischen Gemeinde Augsburger Konfession*, Francfort, 1885 ; Ebrard, *ouv. cit.*, p. 109 ; *Archiv. für Frankfurts Geschichte und Kunst*, nouvelle série, II, 1862 ; Friedrich Scharff, *Die niederländische und die französische Gemeinde in Frankfurt-a.-M.*, p. 274-276.

des citoyens, mais par cela même il contribua à lui faire perdre son originalité et son caractère étranger, de sorte que cette communauté ne compte guère dans le mouvement dont nous aurons à nous occuper ¹. En effet, au XVIII^e siècle, tout luthérien pouvait en faire partie, moyennant le paiement d'une certaine somme et bien que le service se fit en français jusqu'à l'admission du culte calviniste dans la Ville, il n'y avait plus personne parmi ses membres qui ne comprît parfaitement l'allemand ².

Les premiers fondateurs de « l'Eglise réformée française » furent presque tous originaires des Pays-Bas, ils provenaient en grande majorité des provinces de Flandre et du Hainaut. Des Français se trouvaient aussi parmi eux, soit qu'ils se fussent réfugiés d'abord dans les Pays-Bas, soit qu'ils fussent venus directement en Allemagne ; les villes de Rouen, Chartres, Orléans, Paris, sont le plus souvent citées comme leur lieu d'origine ³.

Les persécutions des protestants en France, le massacre de Vassy, les guerres de la Ligue, la Saint-Barthélemy enfin, augmentèrent dans la communauté l'importance de l'élément purement français, et ce sont ces hommes qui devinrent les principaux propagateurs de la culture française dans leur nouvelle patrie ⁴.

Le Conseil qui les avait d'abord accueillis avec tolérance, reçus, soit comme bourgeois, soit comme « Beissass » ⁵, et autorisés à l'exercice public de leur culte

1. Voir appendice 2.

2. Scharff, *ouv. cit.*, p. 311-312.

3. *Westdeutsche Zeitschrift für Geschichte und Kunst*, Trèves, 1910, n^o 1 et 2, Dr Georg Witzel, *Gewerbegeschichtliche Studien zur niederländischen Einwanderung im 16. Jahrhundert*, p. 137-138.

4. Voir appendice 3.

5. Voir appendice 4.

dans l'ancienne « Eglise des Dames blanches », devint, sous la pression du consistoire luthérien, peu à peu hostile aux réfugiés et leur retira ce privilège en 1561. Ils purent cependant célébrer leurs offices religieux dans les maisons privées, mais ce droit leur fut enlevé en 1596, époque à laquelle on leur interdit complètement l'exercice de leur culte sur le territoire communal. Ils en furent réduits à aller entendre les offices d'abord à Offenbach, puis à Bockenheim, village appartenant alors aux comtes de Hanau.

Cette intolérance entraîna l'émigration de nombreuses familles calvinistes aisées dans des villes plus hospitalières, telle Frankenthal et Hanau, où ils fondèrent la « Nouvelle Ville » (« Neustadt Hanau ») ¹.

Inquiète de la diminution du rendement des impôts, survenue à la suite de cette émigration, l'Edilité devint plus accueillante et, en 1601, autorisa la construction *extra muros* d'un temple en bois, dans lequel le service ordinaire, comprenant la Cène et le Prêche seul, serait célébré. Mais en 1608, quand le temple fut incendié, les calvinistes ne furent pas autorisés à le reconstruire ². Depuis lors, et jusqu'en 1787, ils ne purent plus célébrer les offices, ni en public, ni dans leurs maisons, sauf à trois reprises, où la permission leur en fut donnée pour de courtes périodes.

Devant l'intolérance irréductible du Sénat, les réfugiés reprirent leur ancienne habitude d'aller entendre l'office à Bockenheim. Les comtes de Hanau qui, par intérêt, leur furent toujours favorables, les autorisèrent à bâtir un temple à Bockenheim. Cette mesure bien-

1. Ebrard, *ouv. cit.*, p. 102 et suiv. ; *Trois. Jubilé séculaire*, p. 16 et suiv.

2. Scharff, *ouv. cit.*, p. 289 et suiv. ; Ebrard, *ibid.*, p. 113 ; Kirchner, *Geschichte der Stadt Frankfurt*, Francfort, 1807, p. 346-347.

veillante ne leur fut octroyée toutefois que moyennant un prêt sans intérêt de 2.000 florins et le versement d'une redevance annuelle de 150 florins pour les pauvres du comté ¹.

Signalons en passant une tentative avortée d'instauration de liberté religieuse en faveur des calvinistes, qui eut lieu à l'occasion de la révolte de Fettesmilch (1612), provoquée par les abus de pouvoir de l'Edilité ².

La Révocation fit affluer à Francfort plus de 100.000 personnes, les unes se rendant dans les Etats de Brandebourg, les autres y faisant un court séjour avant de se fixer dans les environs, où elles fondèrent les colonies d'Hombourg-ès-Monts, Ysembourg, Frédéricshof ³, quelques autres enfin, restant à Francfort, adhérèrent à la « Communauté réformée française ». Citons parmi ces derniers les Brévilier, Bassompierre, Saussure, Sarasin, Leerse, Blachière et les Gontard ⁴. Si leur nombre n'est pas plus grand, nous devons l'attribuer aux difficultés et restrictions, dont nous venons de parler. La Princesse de Tarente, née Princesse de Hesse-Cassel s'était aussi établie à Francfort, et c'est dans son hôtel que les réformés purent, de 1688 à 1693, se réunir pour leur service religieux ⁵.

C'est en vain que les calvinistes ne cessèrent de demander l'admission de leur culte dans la Ville, et leurs suppliques, bien qu'appuyées par des protecteurs tels que le Grand Electeur, les rois d'Angleterre, de Danemark et de Suède, et les Provinces Unies, eurent aussi peu de

1. Ebrard, *ouv. cit.*, p. 114-116.

2. *Ibid.*, 114, note.

3. Voir appendice 5.

4. Ebrard, *ouv. cit.*, p. 123 ; *Trois. Jubilé séc.*, p. 28 à 31.

5. *Trois. Jubilé séc.*, p. 31 ; *Frankfurtische Religionshandlungen*, p. 20 ; Ebrard, *ouv. cit.*, p. 121.

succès que le procès intenté au Conseil par les calvinistes auprès de la Haute Cour d'Empire (« Reichshof-rat ») à Vienne en 1733.

Il en fut de même de la Commission impériale envoyée à Francfort en 1748 par suite de leur supplique à la diète de Ratisbonne ; elle dut se dissoudre sans aboutir, après plusieurs années de travaux infructueux ¹. Ces échecs furent causés par les démarches contraires faites à l'occasion de chacune de ces tentatives par les pasteurs luthériens. Leurs objections trouvaient d'autant plus d'écho auprès du Conseil, que celui-ci craignait, en accordant tous les droits de citoyen aux réformés, de les voir un jour s'introduire à l'Hôtel de Ville et même en chasser complètement les luthériens. Les pasteurs, pour effrayer les autorités, n'hésitèrent pas à écrire dans une de leurs représentations, que le triomphe des calvinistes « pourrait coûter cher à la ville de Francfort et aboutir à l'établissement d'un nouveau « Römer », ou d'une nouvelle municipalité (« ... dürfte der Stadt Frankfurt teuer ankommen und endlich gar ein neuer Römer oder ein neues Rathaus daraus werden ² »). Le peuple et surtout les artisans n'aimaient pas non plus les réformés et la différence de religion n'était souvent que le prétexte d'une animosité, dont les vraies raisons étaient beaucoup moins élevées ³.

C'est en 1787 seulement que les calvinistes furent plus heureux. Ils demandèrent alors comme une grâce ce qu'ils n'avaient pu obtenir de droit : le libre exer-

1. Scharff, *ouv. cit.*, p. 303 et suiv. ; Dr J.-H. Faber, *Topographische, politische und historische Beschreibung der Reichs., Wahl- und Handelsstadt Frankfurt-a-Main*, Francfort, 1788, p. 448-450 ; *Archiv für Frankfurts Geschichte und Kunst*, nouv. série, IV, p. 504 ; Pfarrer Basse, *Angelegenheiten der reformierten Gemeinde*.

2. Ebrard, *ouv. cit.*, p. 125, note 2.

3. Voir appendice 4.

cice de leur culte. Quand on le leur accorda, ce ne fut qu'à la condition de renoncer, pour eux et leurs descendants, aux places dans l'Edilité et à toute fonction municipale. De plus, leur église ne devrait avoir ni tour ni cloches, et on ne pourrait y célébrer que le service ordinaire : prêcher et donner la Cène, tandis que les baptêmes et les bénédictions nuptiales étaient réservés aux pasteurs luthériens ¹, chargés en outre de la police ecclésiastique ².

Dès qu'elle eut obtenu la permission de l'Edilité, la « Communauté réformée française » loua une salle dans l'hôtel « Roter Hof », où elle célébra provisoirement le culte. Elle acheta un terrain dans la « Grande Allée », sur l'emplacement actuel du Goetheplatz, n° 7 et y éleva le temple, qu'elle inaugura le 16 septembre 1792, et qui lui sert encore actuellement ³.

Ajoutons encore qu'en 1806, Dalberg décréta l'égalité de toutes les religions et qu'alors les dernières restrictions aux droits civils et religieux des calvinistes furent abolies ⁴.

Nous avons vu, dans les pages précédentes, que les calvinistes, après avoir espéré trouver à Francfort une nouvelle patrie, s'y sont vus privés de ce qu'ils avaient de plus cher, du libre exercice de leur culte, et bien que « bourgeois » ⁵, n'ont jamais pu faire partie de la magistrature, ni exercer les fonctions municipales.

Ils n'en parvinrent pas moins à jouer un rôle très

1. Voir appendice 7.

2. Ebrard, *ouv. cit.*, p. 129 et suiv., *Trois. Jubilé séc.*, p. 32-33 ; Scharff, *ouv. cit.*, p. 309-311. Voir aussi dans le *Rats-Kalender* de 1788 une ordonnance du 5 novembre 1787 concernant l'admission du culte calviniste dans la Ville.

3. Ebrard, *ouv. cit.*, p. 137-138.

4. *Ibid.*, p. 140-141 ; Scharff, *ouv. cit.*, p. 315.

5. Voir appendice 4.

important dans la vie économique et sociale de la Ville, par les raisons complexes que nous allons étudier.

On se rappellera que les premiers réfugiés étaient tisserands ; de même parmi ceux qui vinrent se joindre à eux dans la suite, les artisans formaient la majorité.

L'Edilité avait favorisé l'établissement de ces étrangers en leur procurant des ateliers et des maisons, leur avançant de l'argent et en facilitant leur entrée dans les corporations. Nous savons par quelques listes des étrangers, qui se trouvent dans les archives de la Ville, qu'en 1557, il y en avait 367 dont 110 étaient bourgeois¹ ; en 1561, ce nombre était monté à 2.036 et comprenait ainsi un septième des habitants.

Si Francfort était déjà au xv^e et dans la première moitié du xvi^e siècle une ville de commerce très renommée, on peut affirmer que c'est seulement grâce aux immigrés calvinistes qu'elle acquit par la suite toute son importance. Ce sont eux qui y introduisirent de nouvelles industries et contribuèrent au développement de celles qui existaient déjà².

Le commerce de son côté prit un nouvel essor ; la bourse, la commission et l'expédition des marchandises, qui sont encore les branches les plus importantes du commerce francfortois, doivent leur extension et leur prospérité aux réfugiés qui, au xvii^e siècle, fondèrent plusieurs grandes banques. Nous rencontrons souvent leurs noms parmi ceux des citoyens qui furent chargés de défendre les intérêts du commerce local, et quand, au commencement du xviii^e siècle, fut créé le corps des « Députés du commerce » (« Deputierte der Kaufmannschaft ») plus tard appelés « Présidents de la bourse »

1. *Listes des immigrés français, néerlandais et anglais de 1555 à 1572*, copie faite par le Dr E. Roediger, 1911.

2. Voir appendice 8.

(« Börsenvorsteher »), il fut stipulé que désormais la moitié de ceux-ci seraient calvinistes ¹.

Les relations des calvinistes avec leurs compatriotes contribuèrent beaucoup au développement du commerce international et les foires de Francfort attirèrent bientôt les acheteurs et vendeurs, non seulement de toute l'Allemagne, mais aussi des pays étrangers : des Provinces-Unies, de la Suisse, de la France, etc.

Au xvii^e et au xviii^e siècles, les rapports commerciaux avec la France augmentent encore, de sorte qu'en 1776, la foire a été fréquentée par 30 marchands venus d'Alsace, 4 de Lorraine et 20 du reste de la France ².

Ce sont surtout les soieries de Lyon, les articles de mode, de « galanterie » et de parfumerie de Paris qui s'y vendent, et dans les journaux locaux de nombreuses annonces françaises les vantent aux habitants de la Ville et aux étrangers ³.

Une autre branche du commerce francfortois nous intéresse plus particulièrement, à cause de l'influence qu'elle exerça sur le mouvement intellectuel de la Ville. Nous voulons parler du commerce des livres que nous allons étudier plus spécialement. En 1574, Henri Estienne qui fréquentait régulièrement la foire aux livres, la compare au Lycée des Grecs, où Socrate et Platon philosophaient avec leurs élèves. Dans son petit écrit : *Francofordiense Emporium sive Francofordienses Nundinæ*, il fait l'éloge de la Ville, de l'hospitalité de ses habitants et de la splendeur de ses foires.

1. *Geschichte der Handelskammer zu Frankfurt-a.-M.* ; Francfort, 1908, p. 1-24 ; Cf. *Frankfurter Zeitung*, du 15 mai 1908. Voir appendice 9.

2. Dr Alex. Dietz, *Frankfurter Handelsgeschichte*, Francfort, 1910, p. 97. *Schematisme des Foires de Francfort-sur-le-Mein*, 1776 ; voir appendice 10.

3. Voir appendice 11.

D'après lui, non seulement les imprimeurs et les libraires, mais aussi les savants, les écrivains, les poètes fréquentent cette « foire littéraire », pour y échanger leurs idées et leurs œuvres ¹.

Comme Paris et Lyon sont les marchés les plus importants de la librairie française, ces deux villes sont surtout représentées dans les foires. Citons parmi les libraires qui les fréquentent, au début du xvi^e siècle, Johann Schabeler, imprimeur et représentant de Johann Amerbach à Paris ; en 1524, Jean Vaugris de Lyon, dans les environs de 1540, Jacques du Puys de Paris ; ce dernier est en relations d'affaires avec le libraire-éditeur francfortois Sigismund Feyerabend ².

Dans une liste des imprimeurs et libraires assignés devant le Conseil lors de la foire d'automne en 1569, nous trouvons quatre Lyonnais : Jean Frellon, Clément Baudin, Petrus D. Auanti et Jean de Puis ³.

Bien que dans la seconde moitié du xvii^e siècle la foire aux livres commence à décliner, les libraires français continuent à y envoyer ou porter eux-mêmes leurs marchandises ⁴.

Vers 1671, trois libraires lyonnais et un parisien s'y rendent encore régulièrement ⁵.

En 1698, Jean Anisson, directeur de l'imprimerie

1. *Geschichte des deutschen Buchhandels*, t. I ; Friedr. Kapp, *Geschichte des deutschen Buchhandels bis in das 17. Jahrhundert*, Leipzig, 1886, chap. VIII, p. 464-465 ; Dr Kurt Gebauer, *Geschichte des französischen Kultureinflusses auf Deutschland von der Reformation bis zum 30 jährigen Kriege*, Strasbourg, 1911, p. 55.

2. Kapp, *ouv. cit.*, p. 459.

3. *Ibid.*, Appendice, Documents, IX, p. 774.

4. Voir appendice 12.

5. *Geschichte des deutschen Buchhandels*, t. II, Joh. Goldfriedrich, *Geschichte des deutschen Buchhandels vom westfälischen Frieden bis zum Beginn der klassischen Litteraturperiode*, Leipzig, 1908, p. 137-138.

royale à Paris, demande la permission de pouvoir continuer son commerce de livres aux foires, même en temps de guerre. Il avait l'habitude d'y aller, mais durant la dernière guerre l'entrée lui avait été refusée ¹.

A côté des livres introduits par les libraires français ², les traductions dont plusieurs ont été publiées par les imprimeurs-éditeurs de Francfort, méritent d'attirer notre attention. C'est Sigismund Feyerabend qui fit paraître, en 1583, la première traduction complète d'*Ama-dis*. Dans la préface de cette édition, il dit que ces livres « ont été tant achetés et lus que toutes les éditions ont été rapidement épuisées et que les libraires ne pouvaient satisfaire à la demande du public » ³.

C'est ainsi que de Francfort, le goût et les usages, aussi bien que la langue, la littérature, l'esprit français en un mot, se répandaient dans toute l'Allemagne.

Les Francfortois furent naturellement les premiers à se l'assimiler. Bien que nous n'ayons pas d'exemple à produire, il est fort vraisemblable que la littérature française était déjà connue et appréciée à Francfort : l'état florissant des bibliothèques privées du XVIII^e siècle, qui contiennent un nombre considérable d'ouvrages français, nous permet cette affirmation ⁴.

Dans un ordre d'idées moins élevé, mais tout aussi important, l'influence de la France se fait sentir. Les articles de mode et de luxe s'introduisent avec leurs noms français, plus ou moins altérés ⁵. On s'habille à la française, et ce sont les personnages de romans français dont on s'efforce d'imiter les coutumes et les usages.

1. Archives de la Ville, *Actes de la Censure*, 13; voir appendice 13.

2. Voir appendice 14.

3. Gebauer, *ouv. cit.*, p. 123; Virgile Rossel, *Histoire des Relations littéraires entre la France et l'Allemagne*, Paris, 1897, II, p. 136.

4. Voir plus bas, chap. VI, du présent ouvrage.

5. Voir appendice 15.

Cette pénétration d'éléments français dans la vie sociale et intellectuelle de la Ville Impériale est puissamment aidée par les voyages qui, assez rares au xvi^e siècle, deviennent de plus en plus fréquents. La première indication précise que nous en avons est intéressante à plus d'un titre : En 1635, Johann Hieronymus Steffan v. Cronstetten, jeune homme appartenant à l'une des premières familles patriciennes, ayant terminé ses études, fit un voyage en France, accompagné par son précepteur Stein. Arrivé à Paris, il fut, par ordre du cardinal Richelieu, arrêté et jeté à la Bastille, où il resta près de deux ans et dont il ne serait pas facilement sorti, si Stein n'avait pas fait agir toutes ses relations pour le délivrer. Voici les raisons de cet emprisonnement : après la bataille de Nördlingen, la Ville Impériale, qui jusqu'alors avait été l'alliée des Suédois et par conséquent des Français, était passée à l'Empereur. Comme le maire Steffan v. Cronstetten était considéré comme l'instigateur de cette nouvelle orientation politique, Richelieu se vengeait sur lui en emprisonnant son fils unique ¹.

A cet exemple du voyage d'un « patricien », nous pouvons en ajouter un pris dans les rangs de la bourgeoisie calviniste : François de Bary dans ses souvenirs raconte que, de 1655 à 1657, il a séjourné à Sedan, pour y apprendre le français, et qu'en 1664, il fit un second voyage en France ².

Ces voyages étaient faits dans le but d'élargir l'horizon des jeunes gens, à leur sortie de l'université,

1. J. C. v. Fichard, genannt Baur v. Eyseneck, *Frankfurtisches Archiv für ältere deutsche Litteratur und Geschichte*, III^e partie, Francfort, 1815, chap. VIII, *Johann Hieronymus Steffan v. Cronstetten, Staatsgefangener in der Bastille, 1635-1637*, p. 397-399.

2. Dr. Heinrich v. Nathusius-Neinstedt, *Geschichte des uradligen Hauses Bary*, Francfort, 1904, p. 174-176.

d'augmenter leurs connaissances du monde et de la vie, d'achever, en un mot, leur éducation ¹.

D'autres faisaient même leurs études dans les universités françaises, surtout à Paris et à Orléans ². Certainement les jeunes Francfortois ont été du nombre de ceux-ci, cependant ils préféraient Strasbourg, comme plus proche de leur ville natale. Les registres de cette université portent, déjà au xvii^e siècle, les noms de presque toutes les familles patriciennes, (des Holzhause, Uffenbach, Glauburg, Lersner, Stalburg, Seiffart v. Klettenberg), à côté de ceux de nombreux bourgeois, luthériens et calvinistes (citons Grambs, Emmelius, Diefenbach, Starck, Stahl, Degenhardt, du Fay et Sartorius) ³.

On ne peut, à vrai dire, considérer Strasbourg comme étant, à cette époque, une université française ; nous savons cependant qu'on la choisit de préférence à cause de la langue. Le biographe de Zacharias Konrad von Uffenbach nous dit que celui-ci fit ses études à Strasbourg, « parce qu'il y aura une occasion favorable d'apprendre facilement le français ». Son précepteur, dès leur arrivée dans cette ville, va à la recherche d'un professeur de français et d'un logis où son pupille ne rencontrerait que des Français ⁴.

Pendant que les jeunes étudiants complétaient ainsi leur instruction dans les universités françaises, à Franc-

1. Voir appendice 16.

2. Gebauer, *ouv. cit.*, p. 27-28, *Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte*, nouv. série, VII, Weimar et Berlin, 1894. Steinhause, *Die Anfänge des französischen Litteratur-und Kultureinflusses in Deutschland in neuerer Zeit*, p. 355.

3. *Die alten Matrikeln der Universität Strassburg 1621-1793*, bearbeitet von Gustav C. Knod, Strasbourg, 1897.

4. Johann Georg Hermann, *Leben Herrn Zacharias Konrad von Uffenbachs*, Ulm, 1753.

fort même les pédagogues français jouaient un rôle important dans l'éducation de la jeunesse.

Très peu de temps après l'immigration des calvinistes wallons, nous voyons, à côté des écoles allemandes, se créer des écoles françaises. La première a cependant été fondée, non par les calvinistes, mais par un des luthériens de la « Communauté française de la confession d'Augsbourg ». C'était Jacques de Voos, qui fut reçu bourgeois, en 1589, sous le nom de Jakob de Fochs, maître d'école d'Anvers ¹.

Lersner, dans sa *Chronique* ², nous parle d'un nommé Georg Maupon qui aurait été maître d'école chez les calvinistes en 1554, c'est-à-dire lors de leur immigration.

Mais bientôt, les animosités éclatent sur ce terrain si voisin de celui de la religion. Les maîtres d'école luthériens se plaignent de leurs collègues calvinistes qui, disent-ils, « en instruisant la jeunesse, l'infectent de leur poison » ³. Il y avait surtout un nommé Jean Sauvage qui, avec la permission du Conseil, dirigeait, en 1591, une école allemande et française dans laquelle il attirait, à ce qu'il semble, beaucoup d'enfants luthériens aussi bien que calvinistes, au grand déplaisir des maîtres allemands. Bien qu'il se dit luthérien, on lui reprochait d'avoir secrètement adhéré au calvinisme et de ne pas conduire ses élèves à l'église le dimanche, comme il était de rigueur pour tous les maîtres d'école.

1. Steitz-Dechent, *ouv. cit.*, p. 41.

2. Georg. Aug. v. Lersner, *Frankfurter Chronika*, Francfort, 1734, T. II, p. 26.

3. Dr Jacob Helfenstein, *Die Entwicklung des Schulwesens in seiner kulturhistorischen Bedeutung dargestellt in Bezug auf die Schulverhältnisse der freien Stadt Frankfurt von der ältesten bis zur neuesten Zeit*; I. Teil, *Das Mittelalter und die Reformationszeit*, Francfort, 1858, p. 79.

« Sauvage, disent-ils, fait conduire au temple par son fils ses dix à douze élèves calvinistes, tandis qu'au lieu de les mener à l'office, il laisse courir les rues aux écoliers allemands », mais quand ils ajoutent : « dont il a pourtant plus qu'aucun de nous »¹, ils laissent percer le vrai motif de leur animosité. Les plaintes des maîtres d'école, comme celles des pasteurs et des « Corps des bourgeois » ont leur vraie source dans la jalousie. Déjà ils se sentent menacés par la supériorité des pédagogues français : Sauvage a plus d'élèves allemands qu'aucun d'entre eux, il en attirera d'autres encore, et comme il est impossible d'empêcher les parents de lui confier leurs enfants, on se sert du prétexte de la religion pour se débarrasser de sa concurrence. Et il paraît qu'on y réussit, car d'après les actes du consistoire, Jean Sauvage « est devenu apostat et calviniste et s'en est allé à Hanau »².

Quelques années plus tard, en 1592, on accuse même les instituteurs calvinistes d'une conjuration contre « l'état et l'église », et l'on cite, comme preuve à l'appui, qu'ils n'assistent pas avec leurs élèves au service d'enfants dans les temples luthériens. Le crime paraît si énorme au Conseil et au Consistoire qu'ils bannissent deux malheureux maîtres d'école, Jean de Roy et Jean de Massi³.

En même temps qu'on luttait contre le culte calviniste, on interdisait les écoles réformées. Les maîtres ne devaient se servir d'aucun autre catéchisme que de celui de Luther, même dans l'enseignement des enfants calvinistes », afin d'éloigner des âmes de l'innocente jeunesse le maudit poison des Zwingliens et des Calvi-

1. Helfenstein, *ouv. cit.*, p. 79.

2. *Ibid.*, p. 125.

3. Kirchner, *ouv. cit.*, vol. II, p. 318-19.

nistes qui s'y introduit surtout par la langue française » ¹.

Les maîtres d'école luthériens ne laissaient passer aucune infraction à cette règle; ils s'en plaignaient chaque fois auprès du Consistoire et ne manquaient pas de mettre en lumière le danger qu'il y avait à laisser s'établir dans la Ville des pédagogues de religion calviniste. Les nombreuses plaintes contre les « Schulstöhrrer » (c'était le nom donné à ceux qui, sans autorisation, avaient ouvert une école) visaient presque toujours quelques réformés français. Ceux-ci se faisaient en général recevoir « Beisass » ou se procuraient une permission d'exercer leur profession en qualité de maître de langue ². Vers 1600, il y en avait six, parmi lesquels nous citerons Cornelius de Rame, Charles Brix et la femme de Servaz Lewart ³.

A partir de cette époque, les luttes entre les maîtres d'école luthériens et calvinistes augmenteront et deviendront de plus en plus violentes, à mesure que s'accroîtra l'importance des pédagogues français.

Cet ensemble de faits se trouve appuyé par l'action indirecte qu'exerçaient les missions diplomatiques, dont le début remonte au xvii^e siècle; en amenant à Francfort ses représentants officiels, elles y ont fortement rehaussé le prestige de la France.

Déjà Louis XI, frappé de l'importance commerciale de la Ville, lui avait donné des privilèges pour faciliter ses rapports avec Lyon et d'autres villes françaises ⁴.

Plus tard, en 1569, la Ville Impériale qui avait adhéré

1. Supplique du maître d'école Alleintz à l'Edilité, Helfenstein, *ouv. cit.*, p. 102.

2. Voir appendice 17.

3. Helfenstein, *ouv. cit.*, p. 101-102 et 125-126.

4. Gebauer, *ouv. cit.*, p. 6.

à la Réforme dès ses débuts, fut sollicitée, par les chefs du parti protestant français, de leur fournir des secours contre les papistes. Mais elle refusa, voulant garder sa neutralité ¹. Son Conseil fit, en 1589, présenter au roi de France, par son ambassadeur, les assurances de sa confiance et de son amitié ². En 1591, Henri IV, toujours à court d'argent, emprunta à la communauté calviniste la somme de 3.000 écus, qui d'ailleurs ne fut jamais remboursée ³.

Sous le règne de Louis XIV, Francfort attira, à plusieurs reprises, l'attention du gouvernement français. En 1647, le Roi essaya, mais en vain, de s'en faire une alliée. Il en fut de même en 1673, où Turenne lui avait demandé des provisions et des munitions de guerre ⁴.

La première mission diplomatique proprement dite paraît en 1656. A cette époque, Louis XIV envoya à Francfort où se tenait une assemblée des Princes et Etats de l'Empire, le Sieur Gravel pour connaître, — ainsi que le portent ses lettres de créance, — « *leurs* sentiments et *leur* faire savoir les *siens* dans la constitution des affaires de l'Allemagne » ⁵. Lersner raconte ⁶ qu'en 1661, à la naissance du Dauphin, Gravel donna une grande fête. Dans l' « Eschenheimergasse » il fit élever une fontaine en forme de lys, dont coulait du vin rouge et blanc, des fenêtres de sa maison on jeta de l'argent au peuple, un dîner de gala et de splendi-

1. Kirchner, *ouv. cit.*, t. II, livre 9, p. 270.

2. Lersner, *ouv. cit.*, p. 265-266.

3. Voir appendice 18.

4. Achilles August v. Lersner, *Frankfurter Chronica*, I, Francfort, 1706, p. 404-405.

5. Archives du ministère des Affaires étrang. à Paris, *Correspondance politique*, Allemagne, vol. 134, fol. 14.

6. Lersner, *ouv. cit.*, I, chap. XXIV, p. 355-356.

des illuminations terminèrent ces réjouissances qu'avait ouvertes un office solennel dans la cathédrale.

Quand, à la mort de l'Empereur Ferdinand III, la diète d'élection s'assembla à Francfort, Mazarin y envoya comme ambassadeur le duc de Grammont. En sa qualité de résident français, Gravel¹ alla à sa rencontre et lui remit à Heidelberg une lettre de l'Electeur de Mayence. Celui-ci faisait savoir à l'Ambassadeur qu'il serait reçu à la diète, malgré l'opposition du roi de Hongrie. Léopold, sachant parfaitement que le roi de France était opposé à son élection, avait en effet protesté, mais en vain, contre l'admission d'un ambassadeur étranger. On sait d'ailleurs que les efforts de Grammont n'eurent aucun succès et que Léopold fut élu. Dans la suite de Grammont se trouvait M. de Chésièrès, oncle de M^{me} de Sévigné et de M. de Coulanges. Ce dernier accompagna son oncle et assista, le 19 août, à l'entrée solennelle des ambassadeurs français. La description de cette entrée se trouve dans les *Mémoires* de Coulanges et nous fait regretter qu'il ne soit resté à Francfort que peu de jours, préférant faire un voyage en Italie, où son oncle le tint au courant des événements².

Tandis que Grammont et Coulanges ne s'occupent guère dans leurs récits que des affaires politiques, un autre contemporain français s'étend plus longuement sur la Ville et ses habitants : Dans sa *Suite de l'Europe vivante*, Chappuzeaux nous raconte son voyage à Franc-

1. Voir appendice 19

2. *Mémoires de M. de Coulanges*, publiés par M. de Monmerqué, Paris, 1820, *Relation de mon voyage d'Allemagne et d'Italie des années 1657 et 1658*, p. 2 et suiv.; *Relation telle qu'elle se trouve dans les Mémoires du Comte de Grammont, Ambassadeur de France à la Diète de Francfort du temps de l'Election de l'Empereur Léopold I^{er}*, Londres, 1741, p. 14-15. Archives du ministère des Affaires étr., *Correspondance politique*, Allemagne, vol. 136.

fort en 1669 ; mais sa description de la Vil'e en temps d'élection et de couronnement nous fait penser qu'il y est allé plus d'une fois, puisque, dans cette année, aucun empereur ne fut élu. « Cette ville », écrit-il, « est pendant un couronnement le raccourci de toute l'Europe... et cependant tout marche d'un si bel ordre par la bonne conduite du Magistrat, appuyé de son autorité et des grands privilèges accordez à cette ville, que chacun y vit avec tout le repos et la sûreté des lieux les mieux policez ». L'auteur vante le commerce de la Ville, ses foires, la richesse de ses habitants, il fait enfin l'éloge des principaux membres de l'Edilité qu'il paraît avoir connus personnellement, et qui, d'après lui, sont « des gens doctes, tirez ou de la noblesse, ou des plus considérables et plus anciennes familles, dont cette belle république tire tout ce qu'elle a de gloire et de bonheur » ¹.

Ces familles nobles ou patriciennes de Francfort étaient en relations avec les princes et seigneurs des environs qui, pour la plupart, avaient une instruction et une culture toute française. Tels étaient les comtes de Hanau, d'Ysembourg, de Nassau-Weilburg, les landgraves de Hesse-Cassel, Guillaume IV, et surtout Maurice qui, après son abdication, publia même un dictionnaire français ².

Missions diplomatiques, foires aux livres, marchands de mode, voyageurs, éducateurs calvinistes, ont fait connaître la France aux Francfortois.

Mais ce n'est qu'au xviii^e siècle que l'influence fran-

1. *Suite de l'Europe vivante, contenant la relation d'un voyage fait en May, Juin, Juillet et Aoust de l'année 1669*, Genève, 1671, p. 538-540.

2. Francfort, 1631 ; Gebauer, *ouv. cit.*, p. 76-86 ; Steinhausen, *ouv. cit.*, p. 368-371.

çaise acquiert toute son importance. Pour en saisir tous les caractères il faut se placer entre 1685 et 1789. Ces deux dates marquent, en effet, une période bien déterminée.

Sans doute, les guerres de la Révolution, l'arrivée des émigrants, sont des événements très importants, mais ils ouvrent une ère nouvelle. Le mouvement qui nous intéresse est bien fini en 1789, l'œuvre éducatrice de la France est accomplie.

Pendant la période en question, l'influence des Français se manifesta dans tous les domaines de l'activité.

Gagnés par le charme de leur sociabilité, les Francfortois s'efforcent d'imiter leurs mœurs et leurs coutumes.

En matière d'éducation, les calvinistes introduisent les méthodes d'enseignement employées dans leur pays et contribuent à généraliser l'usage de la langue française.

Les Francfortois se trouvent préparés de la sorte à l'étude de la littérature française, dont les œuvres dramatiques, portées sur la scène allemande, soulèvent leur enthousiasme.

Il n'est pas jusqu'aux arts et aux sciences qui ne ressentent les bienfaits du génie éducateur français.

Grâce à lui, les âmes se sont épanouies, les esprits émancipés, c'est lui qui a préparé l'avènement de cette époque de floraison dans le domaine des lettres et des arts, dont Goethe est le représentant le plus glorieux.

CHAPITRE PREMIER

Missions politiques officielles de la France

AU XVIII^e siècle, les relations entre la ville de Francfort et la France furent fréquentes, et les guerres que celle-ci eut à soutenir dans l'Empire, les élections et couronnements de plusieurs empereurs, quelques assemblées et congrès enfin qui siégèrent dans la Ville Impériale, donnèrent lieu à des missions politiques et des ambassades françaises. Quelques-unes de ces missions n'ont eu qu'une faible influence dont il est d'ailleurs difficile de préciser l'étendue et le caractère.

Seul l'ambassade du maréchal de Belle-Isle eut des effets dont on peut mesurer la portée. Nous l'étudierons à part.

Quant aux autres nous en esquisserons à grands traits l'histoire.

La première fut celle d'Obrecht, prêteur royal à Strasbourg, qui présenta au congrès, réuni à Francfort en 1701, le projet d'une alliance entre les princes et « Cercles » de l'Empire et le roi de France, ayant pour but le maintien de la paix de Ryswick. On sait que quelques-uns des princes allemands furent en effet les alliés de Louis XIV dans la guerre de la succession d'Espagne ¹.

1. Archives du ministère des Affaires étrangères, *Correspondance politique*, Allemagne, vol. 343.

D'après le récit de Bruys ¹, lorsqu'en 1734 éclata la guerre de la succession de Pologne, la Ville, non contente d'envoyer à l'Empereur un contingent de 600 hommes, aurait déclaré la guerre à la France.

Ce fait n'est cependant pas mentionné dans les chroniques et journaux locaux; nous trouvons, au contraire, dans les *Frag-und Anzeigungs Nachrichten* du 18 juin de cette même année, une note du duc de Berwick, général de l'armée française, avertissant les personnes désireuses d'aller aux eaux d'Ems, qu'elles devraient s'adresser à lui pour se procurer des « lettres de sauvegarde » ².

Cette complaisance paraît étrange de la part d'un ennemi; en outre, nous avons d'autres raisons de mettre en doute l'impartialité de Bruys à l'égard des Francfortois. Si d'une part il se moque de l'Edilité, d'autre part son jugement sur les habitants manque totalement de bienveillance; ce sont, d'après lui, des usuriers dont il faut se garder.

Quant à son opinion sur les calvinistes, elle est en contradiction avec tout ce que nous savons d'eux, car voici ce qu'il en dit : « La plupart de ces réfugiés se « livrent à la débauche, et la paresse, jointe à leur « excès, les empêche de soutenir un commerce qui leur « serait avantageux ³. »

Il est possible que l'auteur ait été mal reçu des Francfortois en sa qualité de Français, car si la Ville n'a pas déclaré la guerre à la France, elle n'en gardait pas moins sa fidélité à la maison d'Autriche et était portée

1. *Mémoires historiques, critiques et littéraires*, Paris, 1741, t. II, Mémoires sur les Allemands, p. 48; voir appendice 20.

2. Marie Belli, geb. Gontard, *Leben in Frankfurt-a.-Main, Auszüge der Frag.-und Anzeigungs Nachrichten*, Francfort, 1850, p. 37.

3. *Mémoires*, p. ⁴3-50.

à considérer les ennemis de l'Empereur comme les siens propres. Nous allons pouvoir constater qu'en 1741, les Français, adversaires de Marie-Thérèse, furent très mal vus.

Les guerres qui débutèrent à la mort de Charles VI, amenèrent continuellement des troupes françaises dans les environs de la Ville et même sur son territoire. En 1743, le maréchal de Noailles fut reçu par une députation du Sénat qui le harangua en français et quand, deux années plus tard, le prince de Conti, commandant en chef des troupes françaises, passa par la Ville, l'Edilité, après de longues discussions, décida de lui adresser en cette langue le compliment de bienvenue ¹.

Il paraît que, cette année-là, Francfort eut particulièrement à souffrir des maux de la guerre. Malgré les promesses des généraux français d'accorder des passeports aux marchands étrangers et de protéger leurs biens, les foires furent bien moins fréquentées ; d'autre part, les dégâts causés par le passage et le séjour des troupes, donnèrent lieu à des demandes en dédommagement adressées à de la Noue, alors ministre de la France à Francfort, et à Blondel ², ministre du Roi à Mayence ³.

Il paraît même qu'on craignit de la part des Français une attaque imprévue de la Ville. Cette supposition qui fut émise par plusieurs journaux, entre autres celui d'Augsbourg ⁴, en janvier 1745, fut cependant démentie par le Conseil ⁵.

Quand l'électeur de Mayence, agissant comme direc-

1. *Bürgermeisterbuch*, 1745, fol. 238, 254.

2. Voir appendice 21.

3. *Bürgermeisterbuch*, p. 112 et suiv., 418-419.

4. *Actes de la Censure*, 532.

5. Voir appendice 22.

teur de l'assemblée du Cercle du Rhin, demanda au maréchal de Maillebois de retirer ses troupes des environs de la Ville, pays neutre, celui-ci lui répondit qu'il les avait rassemblées pour protéger la liberté de l'élection contre la pression des armées de la reine de Hongrie ¹.

Il résulte cependant de la correspondance des ministres plénipotentiaires français avec leur gouvernement que celui-ci avait l'intention d'appuyer par la force des armes l'élection de son candidat, le roi de Pologne ².

Au mois de juillet, Louis XV avait envoyé en qualité de ministres plénipotentiaires à la diète électorale le comte de Saint-Séverin et M. Barberie de Courteille ³.

Mais comme ce dernier n'a jamais pu arriver à son lieu de destination, les troupes de la reine de Hongrie lui barrant le chemin, le forçant à rester à Oggersheim, dans le quartier général français, et que Saint-Séverin était malade pendant presque toute la durée de la diète, la France était en fait représentée par le seul de la Noue ⁴.

Le roi n'avait pas, comme en 1657 et en 1741, envoyé des ambassadeurs à la diète, mais seulement des plénipotentiaires, afin de limiter les frais de représentation. Saint-Séverin se plaignit souvent de la parcimonie de son gouvernement qui ne lui accordait même pas la somme nécessaire à la mise en état et l'aménagement de la maison ⁵ que Blondel avait louée pour lui avant son arrivée ⁶.

1. *Diarium der Wahl und Krönung Franz I*, 1745, I., p. 57-60.

2. Archives du ministère des Affaires étrangères, *Correspondance politique*, Allemagne, vol. 541.

3. *Ibid.*, vol. 540.

4. *Ibid.*, vol. 541 et 542.

5. Voir appendice 23.

6. *Corresp. polit.*, vol. 537, 541.

Il n'y eut donc pas, pendant la diète de 1745, de ces fêtes magnifiques qui avaient émerveillé la foule lors du séjour de Belle-Isle ^{1.}

Le résultat de l'élection fut une déception pour la France et combla les vœux des Francfortois qui, heureux du succès de la maison d'Autriche, ne cachèrent pas leur antipathie contre les Français. De la Noue s'en rendit bien compte, car il exprima dans une de ses lettres la crainte que « la populace effrénée de joie de voir remplir ses espérances ne se porte à quelques excès envers les ministres de la France » ^{2.} Il demanda donc protection pour lui et les autres plénipotentiaires, ce qui lui fut accordé par l'Edilité ^{3.}

Il y eut encore, au cours de ce siècle, une élection qui amena sur les bords du Mein les représentants du roi de France.

Quand, en 1764, l'empereur François I^{er} fit élire et couronner son fils, le comte du Chatelet Lomond, alors ambassadeur à la Cour de Vienne, fut nommé plénipotentiaire. Les raisons qui déterminèrent Louis XV à se faire représenter par un ministre et non par un ambassadeur, sont les mêmes qu'en 1745 et se trouvent clairement exprimés dans les lettres de nomination ^{4.}

Chatelet qui avait loué, au prix de dix-neuf mille florins, l'hôtel de l'Empereur Romain, se vit forcé, par raison d'économie, d'en céder une partie à l'ambassadeur de Suède ^{5.}

Le rôle joué à cette occasion par la France fut donc

1. Voir plus bas, chap. II du présent ouvrage.

2. Archives du ministère des Affaires étrangères, *Correspondance politique*, Allemagne, vol. 542, fol. 320-321.

3. *Krönungs Diarium*, II, p. 19.

4. *Corresp. polit.*, vol. 626.

5. *Ibid.*

encore une fois assez effacé, et nous pouvons d'autant mieux nous passer d'une description du couronnement de Joseph II, que Goethe l'a raconté dans tous ses détails ¹.

Pendant la guerre de la succession de Bavière, le baron de Groschlag fut ministre français à Francfort, mais il résida presque toujours à Diebourg d'où il tint son gouvernement au courant des événements et lui fit part, en 1779, des conditions de la paix de Teschen ².

En dehors de cette partie officielle, il convient de citer brièvement quelques visites de hauts personnages français, qui sont relatées dans les chroniques du temps.

En 1713, le Cardinal de Bouillon, venant de Cologne, fut pour quelques jours l'hôte de la Ville. Il logea dans le « Trierischer Hof »; le Sénat le complimenta et lui présenta l'habituel cadeau de bienvenue consistant en vin et en avoine ³.

« Le 23 janvier 1745, nous raconte un autre chroniqueur, M^{me} la Dauphine de France, née princesse de Saxe, passa par la Ville, accompagnée du duc de Richelieu. » Elle dîna chez l'ambassadeur de la Noue et reçut de la Ville un service de dessert en argent ⁴.

1. *Dichtung und Wahrheit*, I, 5.

2. Archives du Ministère, *Corresp. polit.*, Allemagne, vol. 650, 653, 656, 658-659.

3. Georg August von Lersner, *ouv. cit.*, p. 295.

4. Archives de la ville de Francfort, *Chroniques*, n° 51, provenant de la succession de Steitz.

CHAPITRE II

Mission de Belle-Isle (1741-1742)

DANS l'histoire de la culture française à Francfort, la visite du maréchal de Belle-Isle, ambassadeur de la France à la diète qui élut Charles VII, doit être considérée comme faisant époque. C'est à partir de ce séjour que devient prépondérante l'influence du français dans la société, aussi bien que dans l'art et la vie intellectuelle de la Ville. Certes, Francfort avait déjà entretenu de fréquentes relations avec les Français, mais c'est en 1741 que, pour la première fois, la France officielle, la Cour de Versailles, Paris, la « Capitale du monde » se faisaient représenter dans toute leur splendeur par le marquis de Belle-Isle et sa suite ¹. Le petit-fils de Fouquet fut envoyé à Francfort pour appuyer l'élection de Charles-Albert de Bavière et empêcher celle de François de Lorraine.

Cette mission voulait un diplomate dont le faste, en éblouissant Princes et Electeurs, contribuât à relever le prestige de la France. Le Maréchal sut atteindre ce but.

Deux écrits qui ont paru au cours de l'élection, *l'Espion Turc à Francfort pendant la Diète et le Couronnement de l'Empereur* ² et les *Mémoires de l'Election*

1. Voir appendice 24.

2. A Londres, chez les Libraires associés, 1741.

de l'Empereur Charles VII¹, nous fournissent là-dessus de précieux renseignements. Tous les deux jugent le Maréchal, mais de points de vue opposés. *L'Espion Turc* était hostile aux Français et favorable à la reine de Hongrie, les *Mémoires*, inféodés au parti de l'Empereur Charles VII et de ses alliés, ne cachaient pas leur haine pour les Francfortois. Néanmoins les *Mémoires* purent paraître librement, tandis que *l'Espion Turc* fut interdit dès novembre 1741, fait étonnant et qui s'explique par la valeur inégale des deux écrits et par l'époque de leur publication. Les *Mémoires*, écrits dans un style détestable, racontent les événements et leurs motifs secrets alors qu'ils étaient déjà plus ou moins connus. Tout en s'attaquant avec violence aux habitants et même au gouvernement de la Ville, ils évitent de prendre à parti un des souverains ou princes intéressés. *L'Espion Turc*, au contraire, parlait très librement ; il était bien renseigné sur tout ce qui se passait derrière la scène et découvrait quelquefois les ressorts secrets de la politique. L'intérêt même qu'il présentait attirait sur lui l'attention de ses adversaires et fut cause de sa perte.

Selon toute probabilité, son correspondant faisait partie de l'entourage de l'ambassadeur de France. D'après Loen², il était lu avec passion, et quand, après l'édit du Conseil qui en interdit la publication, il continua de paraître en manuscrit, les feuilles circulant sous le manteau furent payées jusqu'à une « caroline »³.

Les *Mémoires* peuvent être regardés comme une réfutation de *l'Espion Turc* qu'ils nomment un « infâme libelle », et s'efforcent surtout de montrer le maréchal

1. La Haye, au dépens des Libraires associés, 1742.

2. *Des Herrn von Loen gesammelte kleine Schriften*, Francfort, 1751, t. II, p. 158 ; voir appendice 25.

3. Voir appendice 26.

de Belle-Isle sous un jour plus favorable. D'après eux, le « caractère de la nation (*sic*) de Francfort, ennemy conjuré du vray mérite, était indisposé contre le maréchal parce que sa renommée était trop éclatante »¹. A vrai dire, ses débuts furent difficiles. Mais sous l'influence de causes diverses, la froideur qu'il avait tout d'abord rencontrée, se transforma en une admiration dont les effets ne laissèrent pas d'être favorables à la propagation des mœurs et des idées françaises.

Les Français ne rencontrèrent d'abord que de l'antipathie et de la haine.

A ce sujet, Loen nous raconte un petit incident très caractéristique : Le feu avait pris dans la cuisine de l'ambassade, petite construction en bois qu'on avait bâtie dans le jardin de la maison Cronstetten. Bien qu'il ne se fût pas propagé plus loin, le peuple s'écria que les Français avaient voulu incendier la Ville, et on ne put qu'à grand'peine préserver l'ambassade du pillage². Loen lui-même, se promenant quelques jours après en parlant français avec un ami, entendit tout à coup derrière lui des paroles si menaçantes qu'il jugea préférable de continuer la conversation en allemand³.

Les causes de cette haine sont tant économiques que politiques. Francfort, Ville Impériale, avait de tout temps été très attaché à la maison d'Autriche et si nous voulons en croire l'auteur des *Mémoires*⁴, l'élévation du duc de Bavière au trône du Saint-Empire n'était pas du goût des Francfortois qui auraient préféré y voir l'époux de Marie-Thérèse. Se rendant bien compte que les Français, sans avoir siège et voix dans le corps élec-

1. P. 120-122.

2. Voir appendice 27.

3. Loen, *ouv. cit.*, t, II, p. 11-12.

4. P. 74-75.

toral, jouaient un rôle très important en faveur de Charles Albert, ils auraient détesté en eux les ennemis de la reine de Hongrie. Sans être aussi affirmatifs, nous comprenons que l'orgueil national se soit senti humilié de cette intervention de la France dans une affaire qui ne concernait que l'Empire. « La France, nous dit *l'Espion Turc*, ayant comme forcé l'Empire à un chef de sa nomination, il n'y a que le temps qui puisse effacer une telle tache du cœur des Allemands ¹. » Du reste, nous pouvons lire ailleurs que les Français traitèrent Charles VII, comme s'il était le vassal de Louis XV, et que leur conduite pouvait faire croire qu'il était Empereur de par la grâce du roi de France ².

L'Espion Turc, par ses attaques contre la France et en particulier contre le maréchal de Belle-Isle, s'était acquis la faveur du public francfortois qui, d'après Loen, en voulait à l'Empereur de sa grande sympathie pour les Français ³.

Cette hostilité due à des raisons politiques ne se rencontre cependant que dans les classes supérieures, et si la haine des Français est surtout grande dans le peuple, nous ne pouvons guère l'attribuer à des vues aussi élevées. Nous devons donc en chercher le motif ailleurs, et nous le trouverons facilement dans la jalousie des artisans, — et surtout des maîtres tailleurs — vis-à-vis des concurrents que Belle-Isle avait amenés dans sa suite. Se sentant menacées dans leurs intérêts, les corporations obtinrent du Conseil un arrêt défendant aux Français de travailler pour d'autres que pour l'ambassade ⁴.

1. P. 226-227.

2. Loen, *ouv. cit.*, II, p. 270-271.

3. *Ibid.*, p. 197.

4. *Merkwürdiges Diarium der Wahl und Krönung Ihrer Kaiserlichen Majestät Karls VII.*, p. 82-83

La haine des petits commerçants francfortois fut augmentée par le fait que les domestiques de Belle-Isle, profitant du privilège des ambassades de pouvoir faire entrer des marchandises sans payer la douane, firent un petit négoce assez lucratif et fort préjudiciable au commerce local.

Quand, en mars 1741, des lits arrivèrent de Mayence où l'ambassade de France les avait fait faire, les menuisiers les détruisirent. Pour se justifier, ils prétextèrent qu'ils n'avaient pas reconnu les chariots comme appartenant à l'ambassade, parce qu'ils n'en portaient pas les armes ¹. Comme le Conseil avait pour principe d'éloigner toute concurrence du commerce local, il défendit aux négociants étrangers qui venaient en foule à la suite des ambassades, de vendre leurs marchandises en dehors des foires ². M^{lle} Rosette La Pierre, de Lunéville, demanda, en novembre 1741, la permission de s'établir à Francfort pendant la durée de la diète d'élection, « pour coiffer les personnes de qualité et vendre des articles de galanterie faits par elle-même ». Seul le métier de coiffeuse lui fut permis, probablement parce qu'elle n'avait guère de concurrentes dans la Ville ³.

Le dentiste du maréchal de Belle-Isle, Pierre Jouvin, demanda l'autorisation d'habiter un autre quartier que celui de l'ambassade et de suspendre une enseigne. On lui refusa l'un et l'autre, et il ne put exercer son métier que dans le quartier même, et sans avoir le droit de se faire connaître dans la Ville ⁴.

Les bourgeois de Francfort avaient des raisons plus

1. *Ibid.*, p. 105 ; *Rats Protokolle*, 1741, fol. 200 et 253. Archives du ministère des Affaires étrangères à Paris, *Correspondance politique*, Allemagne, vol. 396, fol. 53.

2. *Rats Protokolle*, 1741, fol. 81-82.

3. *Ibid.*, p. 494.

4. *Krönungs Diarium*, p. 117.

personnelles et plus délicates de se montrer mécontents des Français. Si eux ne les aimaient pas, il n'en était pas de même du côté féminin, et les brillantes qualités, la politesse, l'amabilité, les manières vives et entreprenantes des cavaliers français, étaient fort appréciées des Francfortoises. Celles-ci, qui avaient mené jusque-là plutôt une existence de recluses, et qui étaient renommées pour leur indifférence et leur froideur, se montrèrent accessibles aux attaques de la galanterie française, et le cœur de plus d'une belle se rendit de bonne grâce à un vainqueur étranger. Il suffisait d'être Français pour être reçu avec empressement, et il paraît que dans les hautes classes de la société, où l'on n'admettait un Allemand que s'il pouvait faire preuve de noblesse, on se montrait fort peu exigeant lorsqu'il s'agissait d'un Français ¹. Des aventuriers qui, en foule, avaient suivi Belle-Isle, savaient si bien se donner l'air de gentilshommes, que l'on se sentait honoré de leurs visites.

Il est vrai que les dames de Francfort étaient très peu habituées aux politesses; leurs compatriotes ne savaient pas faire la cour. C'étaient des hommes honnêtes, droits, mais quelque peu grossiers; ils manquaient de savoir-vivre, et avant tout, ils n'appréciaient guère la société des femmes. Quand ils se réunissaient, c'était pour boire, manger, fumer, et les dames n'étaient pas admises à leurs parties de plaisir. Dans une petite comédie du temps, dont nous aurons à reparler, un jeune Français, M. du Vif, demande à M. Klugmann fils qui vient de lui décrire un repas à la francfortoise : « Et des femmes, vous n'en parlez pas? M. Klugmann : Nous n'en aurons point. Du Vif : Eh fy donc Monsieur, fy donc ! point de femmes, c'est l'agrément des repas,

1. Cf. Loen, *ouv. cit.*, t. I, p. 227.

et sans femmes, point de plaisir. M. Klugmann : Cela peut être en France, mais ce n'est pas de même en Allemagne. Il me semble que l'on boit mieux sans elles¹. »

Peut-on s'étonner que les galanteries des Français aient flatté la vanité féminine, et que les petits maîtres aient trouvé grâce aux yeux des Francfortoises ? Et il faut croire que la jalousie fut plus forte que la haine et l'antipathie des habitants pour tout ce qui était français, car bientôt ils se mirent à imiter ces manières qui leur avaient paru frivoles et affectées, et qui, à vrai dire, l'étaient très souvent. Et, comme il arrive fréquemment, ce n'étaient pas toujours les qualités de leurs modèles, qui leur paraissaient le plus dignes d'imitation, ils oubliaient plutôt les défauts et se rendaient fort souvent parfaitement ridicules. C'est ainsi que le journal *le Perroquet*, en donnant le portrait des petits maîtres français, peut ajouter que leurs imitateurs allemands les dépassent en ridicule². Ce n'est pas tout à fait l'avis de M. Klugmann père et de M. de la Raison du *Français à l'Élection*. Ils trouvent que « les Français évaporés le sont plus que les Allemands et que, par contre, les Français polis le sont plus que les Allemands ». Il n'y a qu'en mode qu'on surpasse les originaux français : « Portez-vous des petits chapeaux, les nôtres semblent des calottes, les portez-vous grands, les nôtres sont des parapluies, voyez nos Dames avec leurs Paniers, si cela continue, il faut élargir les Ruës³. »

On se rend bien compte du profond changement qui s'est produit dans les mœurs et les coutumes de la société, en lisant ce qu'en dit Loen dont les écrits sont une source inépuisable de renseignements sur tout ce

1. *Le Français à l'Élection*, Francfort, 1744, p. 12-13.

2. *Le Perroquet*, Francfort, 1742, p. 81-85 ; voir appendice 28.

3. Sc. VI, p. 22.

qui concerne cette époque. Après s'être plaint de la passion du jeu, qui aurait saisi tous les milieux, il continue ainsi : « Une autre mode régnant ici pendant l'Assemblée électorale et qui ne contribue pas peu à la rendre vive est la galanterie. Il est vrai que ce penchant nous éloigne beaucoup des mœurs graves de nos ancêtres qui adoraient avec plus de zèle Bacchus que Vénus ¹. » Et un peu plus loin : « Pour plaire aux femmes, nous sommes devenus presque femmes nous-mêmes. On ne voit plus que très peu de différence entre la coiffure d'un Paris amoureux et celle d'une Hélène voluptueuse ²... » Enfin ce même auteur trouve ridicule l'usage introduit par les Français, de prendre du café, du thé et des boissons sucrées au lieu de vin.

Suivant l'exemple des étrangers, les Francfortois, gens graves et de mœurs simples, commençaient à déployer un luxe inouï et inconnu jusque-là dans la Ville impériale. On s'habillait à la parisienne, on donnait des banquets fastueux où les plats les plus rares étaient préparés par des cuisiniers français, l'ameublement des maisons devenait de plus en plus riche, enfin, le train de vie était complètement modifié. Chacun voulant paraître plus riche que son voisin, les conséquences étaient souvent fâcheuses, et l'élection, au lieu d'enrichir les habitants, en ruinait beaucoup. Ayons encore une fois recours à Loen : « La situation présente de notre ville est telle que nous serons bientôt mis à sec, si nous continuons le train de vie que nous menons... Les étrangers nous apprennent à vivre noblement ; nous affectons de les imiter en miniature : nous avons livrées, équipages, chambres, tapisseries, assemblées, bals, con-

1. *Ouvr. cit.*, II, p. 124.

2. *Ibid.*, p. 125.

certs, banquets, noblesse, titres, ambitions, fierté, orgueil, fatuité ¹ ... »

Si donc dans la bourgeoisie, comme nous venons de le voir, l'antipathie peu à peu fit place à une admiration exagérée, une imitation servile des habitudes et du caractère français, les sentiments du bas peuple subirent aussi une modification profonde. Ce qui avait gagné cette population rude et envieuse, c'était l'argent, le gain.

Il est bien vrai que l'ambassade française avait fait venir de l'étranger l'ameublement, le linge, les vêtements et jusqu'à des denrées, que des tailleurs et d'autres artisans s'étaient trouvés dans sa suite et concurrençaient les habitants, mais, d'autre part, les Français dépensaient énormément d'argent. Ils procuraient du travail à un grand nombre d'ouvriers locaux, tant pour l'aménagement des maisons destinées à l'ambassade ², que pour les préparatifs des fêtes et divertissements donnés par Belle-Isle qui acheva de se gagner les cœurs en faisant prendre au peuple une part active à ces réjouissances ³.

Rien d'étonnant à ce que celui-ci commençât dès lors à montrer plus de sympathie aux Français. Loen caractérise bien ce changement en s'écriant : « Il semble que les sentiments des masses deviennent plus favorables aux Français ; le peuple commence à se montrer aimable vis-à-vis d'eux. Quelle n'est pas la puissance de l'argent ⁴. »

Les rapports entre Français et Francfortois se trou-

1. *Lettres curieuses d'un gentilhomme allemand*, Francfort, 1741, p. 45-46.

2. *Krönungs Diarium*, p. 88.

3. Voir appendice 29.

4. *Kleine Schriften*, II, p. 66.

vent illustrés dans deux petites comédies écrites à cette époque et qu'il nous a paru intéressant d'étudier ici avec quelques détails. Il s'agit du *Français à Francfort*¹ et du *Français à l'Élection*². Toutes les deux doivent leur existence à l'élection de Charles VII, toutes les deux traitent le même sujet; ni l'une ni l'autre n'ont de valeur littéraire, mais à ces ressemblances s'opposent des différences essentielles. L'une est un pamphlet dirigé contre les Français, tandis que l'autre représente un essai de conciliation entre les deux nations.

Dans une préface qui ne pèche pas par un excès de modestie, l'auteur du *Français à Francfort* exprime l'espoir de voir représenter son œuvre par une des troupes « qui viendront probablement jouer à Francfort pendant la diète d'élection »³.

Cet espoir fut sans doute déçu, car nous ne trouvons aucun programme annonçant la représentation de sa pièce. Il est aussi peu probable qu'on lui ait demandé un second ouvrage « dans le même goût », comme il l'espère, et il nous semble bien que le théâtre allemand n'y a rien perdu. On en peut déjà juger par l'analyse de l'œuvre que nous possédons :

« Le jeune M. Krieger est le fils d'un riche marchand. Il a été à Paris comme Jean de France et il en est revenu comme lui avec le plus profond mépris pour tout ce qui n'a pas la marque de la grande ville : ses domestiques peuvent le servir très mal, mais ils doivent parler français. En un mot, c'est un niais que sa bêtise

1. Anonyme, Londres, 1742, (*Au British Museum*). Traduction allemande de Blanc-Homme (acteur Weissmann), Francfort, 1742. Cf. *Catalogue Soleinne*, rédigé par le bibliophile Jacob, Paris, 1843, t. III, n° 3785, p. 11; Gottsched, *Nötiger Vorrat zur Geschichte der deutschen dramatischen Dichtkunst*, Leipzig, 1757.

2. Voir plus haut, p. 35 du présent ouvrage.

3. *Préface*, p. 14.

livre par avance à M. de Fatencourt, et vraiment il faut que l'on soit d'une bêtise extrême pour se laisser duper par cet homme-là. Car ce M. de Fatencourt, c'est un Mascarille, si l'on veut, mais sans esprit, ou plutôt, c'est un Crispin alourdi. Il veut, à l'imitation d'un héros du *Gil Blas*, escamoter une dot, — gagner la sœur par le frère, et partir avec l'argent en laissant la fille. Il s'y prend si mal qu'il ne déloge qu'avec les chevaux — pour peu de temps, hélas ! On le rattrape et la prison l'attend. Il faut bien que le parterre ait sa joie et sache qu'on y mène ce Français qui l'a si bien mérité.

« A cette caricature odieuse d'un Français qui n'a ni scrupule ni bon sens, s'opposent M. de la Raison, un banquier aussi raisonnable qu'il est honnête, et M. de Reinitz qui a toutes les vertus sérieuses que n'ont point sans doute les gentilshommes de France.

« Ils se donnent tous les deux une peine inimaginable à démasquer le coquin, qu'il semble pourtant si facile de pénétrer ¹. »

L'auteur, évidemment, savait ce qu'il fallait faire pour plaire au public : montrer des Français, petits maîtres ridicules ou fourbes accomplis et les opposer à des Allemands honnêtes, raisonnables et qui n'ont qu'un grand défaut, c'est d'aimer quelquefois trop les Français et de les imiter au point de devenir eux-mêmes ridicules.

Le Français, tel que nous le présente M. Blanc-Homme, peut bien avoir été pris sur le vif. Tous les auteurs de l'époque se plaignent de ce qu'une foule d'aventuriers, prétendant appartenir à la suite de Belle-Isle, inondent la Ville et s'insinuent dans tous les mi-

1. Belouin, *Der Franzose, Contribution à l'Histoire des Français en Allemagne au XVIII^e siècle*, Paris, 1909, Introduction, p. 15-16.

lieux. Le 25 avril 1741, le Commandant des Suisses attachés à l'ambassade, M. d'Hanancourt, envoya au Conseil deux formulaires de passeports, l'un avec le cachet de Belle-Isle, l'autre avec le sien, que tous les Français doivent présenter s'ils veulent séjourner à Francfort¹.

Malgré cela, au mois de mai, M. d'Hanancourt est obligé de demander à l'Edilité de lui prêter main-forte, pour se débarrasser d'une foule de compatriotes qui encombrement le quartier de l'ambassade².

C'est parmi eux que Blanc-Homme a trouvé, sans doute, l'original de M. de Fatencourt.

Voici une petite poésie du temps qui apporte un nouvel appui à ces observations :

« Des vers sur le Français à l'Election au Cardinal de Fleury :

Grand Cardinal, la voie publique,
Vers la nation germanique,
Nomme avec vous pour notre Ambassadeur
Ce Citoyen, cet Homme Unique,
Ce grand Guerrier, ce sage Politique
Dont le Choix vous fait tant d'honneur.
Mais Monseigneur, s'il vous plaît, sur quel Titre
Faites-vous partir avec luy
Tous ces petits Messieurs, ces sortes de Ministres
Qui par vous nommez aujourd'huy
De l'Empire Romain se croient les arbitres.
Sont-ce des Espions? Sont-ce des assistans,
Est-ce un Conseil représentant la France
Ou bien des gens sans conséquence
Qui s'en vont divertir l'Empire à nos dépens.
N'en déplaie à Votre Eminance,
L'Ambassadeur eut mieux choisy ses gens.

1. *Krönungs Diarium*, p. 94 et 116.

2. *Ibid.*, p. 127.

Des Français il eut pris l'élite
Il s'y connoit, vous en eut répondu
Au lieu que tout est confondu.
Car franchement ces Volontaires
Ne sont qu'un surcroît d'embarras
Pour Belle-Isle et ses affaires.
Ils servent aussi bien à Paris que la bas.
Qu'il vous plaise du moins munir d'une Marrotte
Chaque Sujet de ce détachement,
Pour représenter dûement
L'Auguste Corps de la Calote
Comme envoyez du Régiment.

Ces vers sont imprimés à la suite du *Français à l'Élection*¹, qui peut être considéré comme une réponse au *Français à Francfort*.

L'auteur nous met en présence d'une famille allemande à laquelle il oppose des Français : une jeune fille, réunissant à l'esprit et à la grâce des Françaises les qualités morales qu'on se refusait à leur accorder, et un jeune homme nouvellement arrivé et méprisant tout ce qui n'est pas de son pays. Il est légèrement ridicule, et cependant, quand nous l'entendons causer avec le jeune Klugmann si grave, si sérieux, mais pédant et peu aimable, nous comprenons que la jeune Allemande le préfère à son cousin.

D'autre part, le sérieux et le naturel de Fräulein Sophie font une profonde impression sur du Vif ; il avoue n'avoir jamais vu à Paris tant de douceur, de modestie et de beauté réunies, et il est résolu à devenir naturel et raisonnable comme elle pour la bien mériter.

M. Klugmann fils, au contraire, se sent attiré par

1 P. 44 ; voir appendice 30.

l'aimable Française qui, elle, préfère « le solide au brillant », de sorte que tout s'arrange pour le mieux. M. Klugmann père, souhaitant que cette union puisse contribuer à l'amélioration des relations entre Français et Allemands dans la Ville, exprime la moralité de la pièce.

Faisons mention encore de deux bourgeois, M. Thum, brasseur et M. Fein, marchand de vin, qui sont chargés par l'auteur de faire comprendre aux habitants de Francfort qu'ils ont tort de se plaindre de la cherté des vivres causée par la présence de tant d'étrangers dans la Ville. « M. Fein : Mais ces Français qui font tout renchérir paient-ils les choses meilleur marché que les bourgeois ? M. Thum : Non, au contraire, plus cher. M. Fein : Donc, plus les Français dépensent, plus les Allemands gagnent, plus les denrées augmentent, plus le pays profite, il ne faut pas prendre la plume pour en faire le calcul ¹. » Le bon M. Thum représente bien le commerçant francfortois dont Loen nous rapporte les griefs, exagérés, selon lui, à la façon habituelle des négociants ².

Les deux valets, la France et l'Allemagne, se moquent un peu de la manie allemande de donner des titres à tout le monde, mais ils ne le font pas d'une manière grossière et blessante : ce sont des faiblesses, pas des défauts graves.

Entre les deux partis, M. de la Raison joue le rôle d'intermédiaire. Vieil ami de la famille Klugmann, il lui présente son jeune compatriote dans l'intention de le guérir de sa vanité ridicule, de lui faire voir qu'on peut être très estimable sans être Français. En même

1. Scène III.

2. *Kleine Schriften*, II, p. 202-206.

temps, il espère que ce jeune évaporé exercera une influence favorable sur le fils de son ami, et, l'amour venant à son aide, il réussit au delà de ce qu'il espérait. M. de la Raison est le type du calviniste, d'intelligence saine, d'esprit vif et raisonnable, resté Français tout en comprenant, en aimant sa nouvelle patrie et ses nouveaux compatriotes. Et c'est le vieil ami qui facilite pour les Allemands les rapports avec du Vif et les prédispose en faveur du nouveau venu.

C'est ainsi qu'à Francfort les calvinistes français, vivant au milieu de leurs concitoyens allemands, auxquels ils étaient souvent liés par l'amitié ou la parenté, avaient préparé le terrain à ce courant de culture française qui pénétra dans la Ville Impériale avec le maréchal de Belle-Isle et sa suite.

Plus encore que celui-ci, la Maréchale contribua à l'engouement des Francfortois pour les nouveautés françaises. Loen pense même que son charme et son influence aidèrent puissamment à entraîner le « Saint Empire Romain dans l'orbite de la France » 1.

Elle était avec M^{me} la Comtesse de Schoenberg, femme de l'ambassadeur de Saxe, la plus recherchée et la plus généralement prisée de la société d'élite, assemblée alors à Francfort 2. A cette époque, celle-ci comprenait les électeurs de Cologne et de Mayence avec leur suite, les envoyés des autres Electeurs et Princes de l'Empire et ceux de quelques souverains étrangers, la noblesse des environs et enfin le patriciat de la Ville. Les fêtes qu'elle donnait étaient splendides et étaient le sujet de toutes les conversations. Le goût français y régnait en maître : l'organisation des soirées, les habits des hom-

1. *Kleine Schriften*, II, p. 68.

2. Cf. *Mémoires*, p. 103 ; *l'Espion Turc*, p. 57.

mes, la toilette des dames, et enfin les plaisirs de la table, tout en portait l'empreinte. Il va sans dire qu'on s'y entretenait en français, puisqu'il en était ainsi dans toutes les cours de l'Europe, et que Francfort était à ce moment le lieu de réunion des princes et des courtisans. Un simple fait nous donnera une idée de leur nombre : le prince de Thurn et Taxis donnant un bal costumé dans la salle du théâtre français lança plus de mille invitations ¹.

Le bal masqué, très en vogue à Paris et à Versailles, était encore inconnu à Francfort ; du moins c'est ce que nous racontent les *Mémoires* ², qui nous apprennent en même temps que les invités s'en montraient ravis.

Une autre fête costumée fut donnée par Belle-Isle, le 14 février 1742, pour célébrer le couronnement de Charles VII, et reçut un vif éclat de la présence du Prince et des Princesses Impériales ³.

Les grands seigneurs, la noblesse de Francfort et des environs et la haute bourgeoisie avaient coutume de se réunir après la représentation dans la salle du théâtre français, où se tenaient des redoutes qui donnèrent lieu à des aventures galantes et d'une moralité parfois douteuse ⁴.

Loen juge fort sévèrement ces divertissements qui, dit-il, font ressembler ceux qui y prennent part, à des fous, des bêtes ou des diables ⁵.

1. *Mémoires de l'Élection de Charles VII*, p. 168 ; *Krönungs Diarium*, vol. I, p. 249.

2. P. 169.

3. *Krönungs Diarium*, II, p. 76.

4. *Archiv für Frankfurts Geschichte und Kunst*, nouvelle série, t. IX, 1882 ; Elisabeth Mentzel, *Geschichte der Schauspielkunst in Frankfurt-a.-M.*, p. 185.

5. *Lettres curieuses d'un gentilhomme allemand*, p. 38-40 ; *Gesammelte kleine Schriften*, II, p. 198-200.

S'il n'aime pas les mascarades à la parisienne, il est, au contraire, enthousiaste du théâtre français qu'il a beaucoup fréquenté.

Deux troupes, une allemande et une française, avaient reçu du Conseil la permission de donner des représentations pendant la durée de la diète d'élection, et toutes les deux attiraient un nombreux public.

Cependant le théâtre français était plutôt du goût des gens instruits, parce que son répertoire se composait presque entièrement de pièces littéraires, tandis que Wallerotty, directeur de la comédie allemande, donnait de préférence des « Haupt-und Staatsaktionen », où l'Arlequin (« le Hanswurst ») jouait un rôle important, mais par trop grotesque et indécent. Néanmoins, les seigneurs de la suite de l'électeur de Mayence l'auraient fréquenté de préférence, au dire des *Mémoires*¹, et auraient même essayé de faire partager leur goût aux personnages de la Cour de Clément-Auguste de Cologne, sans d'ailleurs y parvenir.

Le directeur de la troupe française, Jean-Baptiste Gherardi, avait dans sa jeunesse joué à Paris².

Il se vouait avec autant d'ardeur que de talent à ses fonctions de directeur et de régisseur et ne parut que rarement sur la scène, où il surpassait d'ailleurs tous ses acteurs.

Loen³ le loue particulièrement ; il lui paraît bien connaître les règles de son art et être un excellent régisseur.

A côté de lui, Loen cite l'acteur Le Coq qui joue les héros et lui plaît surtout dans la tragédie.

Parmi les actrices, la tragédienne Geneviève Baudaie

1. P. 94.

2. Voir appendice 31.

3. *Kleine Schriften*, II, p. 70-72.

qui avait joué à Paris les *Alzire*, les *Zaire* et d'autres héroïnes tragiques, se fit applaudir par le public francfortois dans les mêmes rôles.

Les artistes dansaient parfois dans les ballets dont étaient suivies comédies ou tragédies.

C'est ainsi que M. Gherardi fils eut beaucoup de succès, non seulement comme Arlequin, Scaramouche et Pierrot, dans les pièces improvisées, mais aussi dans les rôles des Sganarelle, Mascarille et Scapin, des comédies de Molière.

M^{lle} de l'Isle, sa partenaire, excellait dans la pantomime, et M^{lle} Lyonnais, danseuse et soubrette, faisait les délices des spectateurs, autant par son art que par ses agréments.

Le théâtre fut inauguré le 17 juin avec le *Comte d'Essex* de Thomas Corneille, suivi du *Galant Coureur* de Legrand¹.

Jetons un coup d'œil sur le répertoire de Gherardi, dont heureusement presque tous les programmes ont été conservés ; nous y voyons figurer les tragédies de Corneille, de Racine, de Voltaire, les comédies de Molière, Regnard, Dancourt, Lesage, Destouches, Marivaux, etc.².

Le nombre des comédies dépasse de beaucoup celui des tragédies, ce qui ne doit guère nous étonner. Gherardi tâchait de se conformer aux vœux des grands seigneurs venus à Francfort pour l'élection, et ces messieurs voulaient se reposer et se délasser au théâtre des fatigues de leurs occupations. Parmi les amateurs d'importance, c'est l'électeur de Cologne qui fréquenta le plus la comédie. Ses visites étaient annoncées à

1. Voir appendice 32.

2. Voir appendice 33.

l'avance sur les programmes, aussi bien que celles de la maréchale de Belle-Isle dont la présence attirait tout ce qu'il y avait d'élégant et de distingué dans la Ville.

D'après Kirchner, Gherardi aurait même, en 1742, joué devant l'Empereur nouvellement élu ¹.

Pour flatter le goût du public toujours désireux de suivre la mode française, Gherardi introduisit un usage parisien qui eut un grand succès. Pendant le carnaval, du 3 au 5 février 1742, on n'admettait aux premières places que des personnes masquées ². On paya volontiers les prix élevés demandés ces soirs-là, pour voir un pareil spectacle ou y jouer son rôle soi-même.

Naturellement les seigneurs étrangers et le patriciat de la Ville ne remplissaient pas à eux seuls la salle de la Langen Gang ; la classe bourgeoise y était largement représentée. Les « Haupt und Staatsaktionnen » des « Comédiens de la Cour Royale de Prusse » ne pouvaient pas satisfaire un public instruit, et ceux mêmes qui, au fond, n'avaient pas des goûts littéraires, n'osaient l'avouer, chacun tenant à se montrer aussi homme du monde que son voisin.

Dans d'autres milieux, on affectait par contre d'afficher de l'antipathie pour tout ce qui était français, et, de même que les cavaliers formant la suite de l'Electeur de Mayence, s'amusaient à entendre les plaisanteries grossières du « Hanswurst », ces gallophobes fréquentaient le théâtre de Wallerotty. Mais, — fait très significatif et qui montre bien l'importance considérable du répertoire français à cette époque, — on y jouait à côté des comédies tirées de l'italien plusieurs pièces françaises ou des travestissements de ces pièces, tels

1. *Ansichten von Frankfurt*, Francfort, 1818, 1^{re} partie, p. 361.

2. Voir appendice 34.

que : *l'Etourdi*, *la Précaution inutile*, *le Glorieux*, *le Poète Campagnard*, *le Cit*, *le Comte d'Essek*, *le Gentil Home Pourgeois* (*sic*), etc. ¹.

Une autre conséquence du séjour de Belle-Isle et qui exerça une influence plus profonde sur la société, fut la fondation de la loge maçonnique, « l'Union », qui eut lieu en 1742, sous l'initiative du marquis de Thiers, attaché à l'ambassade française ². Nous trouvons son nom dans le *Krönungs Diarium* ³, parmi ceux des personnes présentes à la réception solennelle des députés de l'Edilité par le maréchal de Belle-Isle, le 26 octobre 1741.

Il s'associa avec le marquis de Gentils, le baron de Schell et le secrétaire de légation, Philippe-Frédéric Steinheil, tous les trois attachés à l'Electeur de Saxe ⁴. La loge fut constituée comme fille de la loge « l'Union » de Londres, fondée dans cette ville par des Français en 1732 ⁵.

Le 3 mars, les statuts furent rédigés en français, et l'inauguration eut lieu le 27 juin de la même année.

Les actes furent signés par le général de Beaujeu, chambellan impérial, grand-maitre *pro tempore*, et le baron de Schell, second surveillant *pro tempore* ⁶.

Comme la Loge joua un rôle social de la plus haute importance, l'étude de son évolution et de son développement trouvera sa place dans un autre chapitre.

1. Mentzel, *ouv. cit.*, supplément VI, p. 447-464.

2. Kloss, *Annalen der Loge zur Einigkeit zu Frankfurt*, Francfort, 1842, p. 1.

3. p. 182.

4. Kloss, *ouv. cit.*, p. 1.

5. *Ibid.*, p. 7-8.

6. *Ibid.*, p. 2-6.

CHAPITRE III

L'occupation française (1759-1762)

PENDANT la période dont nous abordons maintenant l'étude, les Français ne sont pas, comme en 1741, les hôtes de la Ville ; bien qu'ils viennent en amis, comme alliés de l'Empereur, ils n'en sont pas moins les maîtres, le gouvernement est passé en partie dans leurs mains. L'influence qu'ils exercent est sans doute aussi forte, mais elle est différente, elle porte sur les institutions communales, sur la vie publique plutôt que sur les rapports sociaux.

Vers la fin de l'année 1758, le maréchal, prince de Soubise, commandant des armées françaises en Allemagne, jugea nécessaire de se rendre maître de la ville de Francfort, qui pouvait servir de base à ses opérations dans la « Wetterau » et dans la Hesse Supérieure (« Oberhessen ») et deviendrait, en cas de retraite, un lieu de passage très important.

Sans examiner jusqu'à quel point sont fondées les accusations de trahison que plusieurs contemporains, comme Senckenberg¹, ont formulées contre le Conseil², nous nous bornons à dire que ni la garnison de la Ville,

1. Voir appendice 35.

2. Voir Kriegk, *Die Brüder Senckenberg*, Francfort, 1869, p. 124-140 ; Schubart, *François de Théas, comte de Thoranc, Gæthes Königs-leutnant*, Munich, 1896, p. 54.

ni les autorités n'offrirent aux Français de résistance sérieuse. Il est vrai que celle-ci aurait été vaine, vu la supériorité de forces des Français, qui d'ailleurs venaient, disaient-ils, en alliés des Autrichiens, pour protéger Francfort. C'est de leur côté qu'allait la sympathie du maire Textor et de la plupart des autres sénateurs, tandis que les habitants de la Ville Impériale étaient en grande partie admirateurs et partisans de l'ennemi de l'Empereur, le roi de Prusse.

Pourquoi ne pas admettre que l'Edilité ait agi dans l'intérêt bien entendu de la Ville et non gagnée par les balles d'or des Français, comme l'insinue Senckenberg ?

A la fin de l'année 1758, le maréchal de Soubise demanda au Conseil l'autorisation de traverser la Ville, pour deux bataillons d'infanterie, dont l'un devait se rendre à Ober et Nieder-Erlenbach et l'autre à Hanau. A ce moment, on voyait fréquemment des troupes françaises dans les environs de Francfort. La requête du maréchal n'avait donc rien qui pût surprendre. Aussi le Conseil l'accepta-t-il sans difficulté, sous réserve toutefois de ne laisser entrer qu'un bataillon à la fois, l'un le matin et l'autre le soir. Le général en chef se soumit de bonne grâce à cette condition, ou plutôt il fit semblant de s'y soumettre, car en effet un seul bataillon commandé par M. de Thoranc franchit les barrières, où il fut reçu par le commandant de Pappenheim et le major Textor. Mais à peine celui-ci s'était-il mis à la tête des troupes, avec une escorte de trente grenadiers francfortois, que le second bataillon, sous l'ordre de M. de Roussillon, parut. Le désarmement des trente soldats se fit « sans coup férir », d'après le récit de Thoranc, puis les soldats français s'emparèrent de la garde et des portes, non sans éprouver quelque résistance de la part des officiers qui cédèrent cependant, puisqu'ils ne

pouvaient faire autrement. Le maréchal de Soubise se rendit alors à l'Hôtel de Ville pour y conférer avec le Conseil ; il lui déclara que « Sa Majesté Très Chrétienne avait trouvé nécessaire d'occuper la Ville pour l'assurer et la protéger contre les armées prussiennes, qui s'avançaient contre le Haut-Mein »¹. Il demanda que ses troupes fussent logées, ce qui lui fut accordé contre la promesse de respecter les privilèges de la Ville. Le baron de Wurmser fut nommé commandant, Thoranc Lieutenant de Roi, fonction qui lui attribuait la police et le soin de prendre les mesures administratives nécessitées par la présence de la garnison. Avec le logis, les bourgeois n'étaient tenus de donner aux soldats que le bois et la lumière². Cependant l'Edilité se vit obligée, après des contestations réitérées, à payer des « émoluments » et à fournir le chauffage aux officiers de l'état-major³. Toutes les fournitures de bois, de vivres et de fourrage, qu'on demanda à la Ville, devaient être payées par le gouvernement français⁴, et on sait qu'elles le furent, en grande partie, soit pendant l'occupation, soit après par le bureau de retraite⁵. Malgré cela et bien que, de l'avis même des ennemis, l'ordre et la discipline ne cessassent de régner parmi les troupes françaises, la garnison fut à charge aux habitants. Le mécontentement était dû en partie aux raisons politiques déjà mentionnées : la plupart des habitants voyaient d'un mauvais œil les ennemis de Frédéric II qui, par sa forte personnalité et par ses succès militaires, s'im-

1. Schubart, *ouvr. cit.*, p. 44-55 ; Grotefend, *Der Königsleutnant, Graf Thoranc in Frankfurt-a.-Main, Aktenstücke über die Besetzung der Stadt durch die Franzosen*, Francfort-s.-M., 1804, n^{os} 4-9.

2. Grotefend, *ouvr. cit.*, n^o 26.

3. *Ibid.*, n^{os} 37, 46, 68, 94, 96, 100.

4. Voir appendice 36.

5. Grotefend, *ouvr. cit.*, Introduction, p. V.

posait à leur admiration. Le Conseil, au contraire, était en majorité du parti autrichien et par conséquent ami des Français, les sympathies des « patriciens » et d'une petite fraction de la bourgeoisie allaient du même côté, et la population se trouva ainsi divisée en deux camps.

Nous trouvons un exemple de ce désaccord dans le fameux passage de *Poésie et Vérité*¹, où Goethe nous montre son père refusant obstinément d'entrer en relations amicales avec le Lieutenant de Roi, logé dans sa maison, et dont le sérieux et l'honnêteté scrupuleuse auraient cependant dû gagner sa sympathie. Le grand-père Textor, au contraire, préférait les Français, et par suite de cette divergence d'opinions, la famille était désunie.

D'autres exemples de l'animosité des Francfortois nous sont donnés par Senckenberg. Il nous raconte qu'un jour un officier se présenta, porteur d'un billet de logement, dans la maison du fondeur d'étain Hermann Jacob Goethe, frère du conseiller. Celui-ci lui déclara qu'en sa qualité de membre de l'Edilité il était exempté de loger des militaires. L'officier insista. Goethe quitta la maison et, dans la rue, maudit à haute voix les sénateurs qui avaient vendu la Ville aux Français².

Ces exemples prouvent que les causes du dissentiment étaient non seulement politiques, mais aussi personnelles. Le dépit d'un homme dérangé dans ses habitudes et gêné dans ses aises contribuait à la mauvaise humeur du conseiller Goethe, son frère était exaspéré de voir ses privilèges menacés, de même l'hostilité des habitants s'appuyait souvent sur des raisons égoïstes. Ils ne voulaient pas reconnaître les avantages qu'apportait à la Ville le séjour des Français, se plaignant des dépenses

1. Partie I, livre 3. Voir aussi Kriegk, *ouvr. cit.*, p. 129, 134, 138.

2. Kriegk, *ouvr. cit.*, p. 131-132.

causées par les hôtes malvenus, sans mettre en ligne de compte le profit qu'ils en tiraient. Une grande partie des habitants : le patriciat, les membres du Conseil, les gradués, prétendaient, en vertu de leurs prérogatives, être exemptés de l'obligation de loger des militaires. Il en résultait que la bourgeoisie était surchargée, et, au lieu de s'en prendre aux vrais coupables, elle accusait les Français.

Ceux-ci furent reçus de fort mauvaise grâce ; d'où des tracasseries, des plaintes continuelles. Tantôt, à Sachsenhausen, une famille s'en allait le matin de très bonne heure aux champs en emportant la clef de sa cuisine, de sorte que les soldats hospitalisés par elle ne pouvaient faire la soupe¹ ; tantôt un bourgeois, pour se débarrasser du soldat logé chez lui, enlevait les meubles de sa chambre pendant son absence² ; d'autres refusaient de recevoir les locataires qu'on leur destinait, ou ne leur fournissaient pas de lits³. Le 19 février 1760, on arrête le sieur Rolland, professeur de langue, « parce que, écrit Thoranc, il a manqué à Messieurs de la Chambre de logement, à des officiers qui étoient logés chez lui et à moy »⁴. Le Conseil mit en liberté le coupable, en lui infligeant une amende de 50 florins.

Les boulangers, bouchers, aubergistes, etc., non contents du gain que leur procurait une si forte garnison, s'efforçaient de l'augmenter en vendant à des prix excessifs leur marchandise. Tout ce que Thoranc put obtenir pour mettre fin à cet abus, fut la proclamation à nouveau du tarif des denrées. Encore cette mesure n'eut-elle pas beaucoup d'effet, à en juger par la conti-

1. Grotefend, *ouv. cit.*, n°s 128, 143.

2. *Ibid.*, n° 356.

3. *Ibid.*, n°s 332, 356.

4. Lettre de Thoranc au bourgmestre, Grotefend, *ouv. cit.*, n° 212 et note.

nuation des plaintes¹. Cette cupidité qui paraît avoir été un des caractères dominants des Francfortois, caractérisait aussi les hommes au pouvoir et fait dire à Thoranc qu'on ne peut rien obtenir d'eux qu'en marchandant : « En cela on reconnaît l'esprit négociant. On peut dire que nulle autre sorte d'esprit ne se fait remarquer dans la conduite de la magistrature, point d'élévation dans leurs vues, point de noblesse...² » Et ce jugement sévère n'est peut-être pas si injuste que le pense Schubart. Le médecin Senckenberg, qui n'est l'ami ni des Français, ni du Conseil, écrit dans son journal à la date du 7 novembre 1761 : « Galli poussent Senatum à chasser de la ville les mendiants et toute sorte de vagabonds, parmi lesquels il y a des espions et à faire agir les chasse-coquins. Galli ne peuvent pas y réussir, Senatus n'est pas habitué à l'ordre, fait traîner toutes les affaires qui sont pro publico et ne lui permettent pas de réaliser ses petits bénéfices³. »

Le maintien de ses privilèges lui tenant beaucoup plus à cœur que le bien public, le Sénat s'opposait constamment aux mesures prises par Thoranc dans l'intérêt de la Ville autant que dans celui de la garnison. Les « bürgerliche Kollegien »⁴ de leur côté, ennemis de tout progrès, comme nous l'avons constaté, voyaient d'un mauvais œil les dépenses faites pour des améliorations communales. A voir quelle peine Thoranc dut se donner pour faire accepter ses propositions et même pour faire exécuter les ordonnances de l'Edilité, on dirait qu'il demandait des sacrifices, tandis qu'au contraire Francfort lui doit des avantages considérables et des

1. Grotefend, *ouv. cit.*, n° 92, 201 note, 206, 329 note, et autres.

2. *Journal de Thoranc*, Schubart, *ouv. cit.*, p. 41.

3. Grotefend, *ouv. cit.*, n° 348, note.

4. Voir appendice 1.

institutions de première utilité. Ne citons que les plus importantes : la division de la Ville en quartiers, la dénomination des maisons d'après des lettres et des numéros, le nettoyage et l'éclairage des rues, un meilleur pavé, de grands progrès dans l'état de la voirie, de la police et des établissements sanitaires, datent de l'occupation française¹. Thoranc ne se lassait pas d'appliquer à Francfort les connaissances qu'il avait acquises en France à ce sujet, mais loin d'être soutenu dans ses efforts, il se heurtait à l'indifférence ou à une résistance opiniâtre. S'agissait-il d'une mesure urgente à prendre, des journées entières se passaient sans que rien ne fût décidé. Le 15 juin 1762, par exemple, le commandant des Salles écrit au Conseil, pour lui représenter au nom du maréchal de Soubise « qu'il est absolument nécessaire de faire travailler sans délai aux réparations du pavé des rues de la ville, dont plusieurs portions sont devenues impraticables... ». Cette lettre est discutée dans une séance du 17, on décide de charger de l'affaire la Commission permanente des architectes (« Bauamt ») et par une lettre à des Salles, présentée et agréée dans une autre séance du 19, le Conseil lui rend compte de ses démarches².

Que de lettres le Lieutenant de Roi n'a-t-il pas écrites pour demander que les aubergistes et les particuliers annonçassent à la garde l'arrivée des personnes qui logeaient chez eux, combien d'autres pour se plaindre du manque d'éclairage dans les rues. Des ordonnances avaient été rendues à ce sujet et furent renouvelées à plusieurs reprises, mais l'Edilité n'avait ni le pouvoir ni la volonté de les faire exécuter³. Ce n'est qu'en dé-

1. Grotefend, *ouv. cit.*, introduction, p. VI.

2. *Ibid.*, n° 370, note.

3. *Ibid.*, n° 62, 156, 167, 172, 173, 224, 229, 232, 236, 274, 362, 371.

cembre 1761 que le Sénat se décida à faire poser des lanternes aux frais de la Ville ; il en prenait l'entretien à sa charge et faisait payer la dépense par les propriétaires des maisons. Sur la recommandation du Lieutenant de Roi, on nomma inspecteur des lanternes Diene qui lui avait servi d'interprète, et dans lequel il faut voir le « *Gevatter Dolmetsch* » de Goethe ¹. Une autre lettre que Thoranc adressa au Conseil, peu de temps avant son départ, en faveur de Diene, confirme ce que Goethe nous dit de l'estime qu'avait le Lieutenant de Roi pour son interprète. « Je puis assurer Messieurs du Magistrat, dit-il, que c'est un homme capable de tout, c'est un homme éprouvé et je souhaiterais qu'il y en eût plusieurs de la même trempe à Francfort ². » La police militaire des Français était des plus rigoureuses et Thoranc était en droit d'attendre un appui de la part de l'Edilité, aussi intéressée que lui au maintien de l'ordre et des bonnes mœurs. Mais bien des fois il dut s'apercevoir que pour des délits et même des crimes qu'on punissait avec sévérité chez des soldats, les bourgeois trouvaient des juges bien indulgents. Le 19 avril 1762, il remit au Conseil un mémoire, rendant compte d'une action en justice contre plusieurs soldats du régiment Royal Deux Ponts, condamnés à mort pour avoir volé et vendu des effets militaires. Plusieurs bourgeois ayant acheté et recelé ces effets, Thoranc demanda qu'ils fussent jugés, « pour que je sois en état de faire cesser les plaintes qui se répandent depuis longtemps, de l'impunité où on laisse les bourgeois, tandis qu'on fait punir de mort les soldats pour des délits où ils ont trempé les uns comme les autres ». Sur ses instances, le procès fut intenté aux coupables et ils furent condamnés à une

1. *Dichtung und Wahrheit*, I, 3 ; Grotefend, *ouv. cit.*, n° 361 et note.

2. Grotefend, *ouv. cit.*, 393.

amende de 30 rixdales, peine qui n'était point en proportion avec celles qu'avaient subies les soldats, mais dont il se déclara satisfait ¹.

Thoranc a encore bien mérité de la Ville par ailleurs. En 1759, des épidémies se répandirent et firent beaucoup de victimes, surtout parmi les enfants. Le 2 août mourut la petite Johanna-Maria Gœthe ; cette mort, survenant dans la maison même qu'habitait le Lieutenant de Roi, l'aurait déterminé, d'après Kriegk ², à faire prendre les mesures nécessaires contre ces maladies. En effet, dans une lettre datée du 9 août, il s'adressa au Conseil, demandant que la viande de porc qui, d'après lui, causait des dysenteries, fut prohibée. Comme il avait des raisons de se méfier du discernement et de la bonne volonté de cette Assemblée, il insista pour que défense fût faite aux charcutiers de vendre leur marchandise aux soldats. Après avoir consulté la Commission d'hygiène (« Sanitätsamt »), le Sénat répondit « qu'on ne pouvait défendre aux bouchers la vente du porc, une telle mesure étant de nature à leur porter le plus grand préjudice ³ ». C'est Thoranc aussi qui créa une sorte d'école d'anatomie et de chirurgie, où les médecins et les chirurgiens de la Ville, aussi bien que ceux de l'armée, étaient admis et instruits par le chirurgien major de l'armée ⁴.

D'après Grotefend, cet établissement aurait servi de modèle à Senckenberg, lorsque, en 1763, très peu de temps après le départ des troupes françaises, il fonda une institution du même genre ⁵.

D'autres propositions de Thoranc n'ont pas eu de ré-

1. Grotefend, *ouv. cit.*, n° 363 et 367.

2. *Die Brüder Senckenberg*, p. 320.

3. Grotefend, *ouv. cit.*, n° 132 et note.

4. *Ibid.*, n° 213 et note.

5. *Ibid.*, introd., p. VI-VII.

sultats immédiats, mais méritent d'être mentionnées comme preuves de son talent d'organisateur et de sa largeur de vues. En octobre 1762, par exemple, il s'efforça de faire remplacer les chaises par des fiacres, afin de supprimer les porteurs devenus impertinents. Les voitures rouges du « parc des vivres » devaient servir à cet usage, mais le Conseil, n'y voyant aucun avantage pécuniaire, ni pour lui, ni pour les habitants, déclina la proposition. Ce fut seulement en 1786 que cette réforme fut réalisée ¹.

Pendant l'occupation, comme en 1741, on s'efforça autant que possible de supprimer la concurrence des commerçants français. Si Senckenberg, dans son journal, se plaint de ce que l'industrie française ait voulu exploiter la Ville, sa haine l'entraîne, comme il lui arrive quelquefois, à des exagérations. D'après lui, un Français, marchand de modes, aurait mis sur la devanture de son magasin, dans la « Neue Kräme » l'inscription suivante en lettres dorées : « Michel, marchand de modes de M^{me} la Maréchale de Broglie » et en dessous le portrait de la Maréchale. De plus, il y aurait eu dans les rues de Francfort une foule de cireurs parisiens dont l'un se serait donné le titre de « décrotteur du Roy ² » (*sic*). Ces deux exemples, les seuls qu'il trouve à l'appui de sa thèse, nous paraissent un peu ridicules, d'autre part un grand nombre de faits prouvent le contraire.

Les « Pères de la Ville » faisaient mauvais accueil aux commerçants étrangers. MM. d'Auffez frères et C^{ie}, marchands de soieries, désirant s'établir à Francfort, en juin 1759, essuient un refus, malgré la recommandation de Thorane et du marquis de la Sône ³.

1. Grotefend, *ouv. cit.*, introd., VI-VII.

2. Kriegk, *Die Brüder Senckenberg*, p. 133.

3. Grotefend, *ouv. cit.*, n° 120.

Un des premiers soins de l'Edilité fut de demander que ni vivandiers ni cantiniers de l'armée ne fussent admis dans la Ville. On le leur promit, à condition que celle-ci donnerait à l'Etat major les émoluments demandés, et les généraux français, pour faire accepter leurs conditions, menacèrent plusieurs fois d'employer leurs cantiniers ¹.

Les exemples de ce genre pourraient se multiplier à l'infini, cependant on ne fut pas toujours si rigoureux. Plusieurs cafés furent autorisés, comme par exemple celui de M^{me} Lacour, « caffetière françoise à la suite de la comédie », à qui on permit, à la prière du prince de Soubise, de vendre du café et des liqueurs à la sortie du théâtre ². En mai 1759, Thoranc recommande au Sénat « la requête du nommé Caussin qui demande qu'il lui soit permis de tenir un caffè dans le goût de ceux qui sont en France ³ », le besoin d'un pareil établissement résultant de ce que les Français n'étaient pas habitués à la fumée dans leurs cafés, et que d'ailleurs ils ne trouvaient pas dans ceux de la Ville les liqueurs à la glace et d'autres qu'ils aimaient. La permission lui fut donnée, à la condition de ne vendre qu'à des Français et à des « gens d'une certaine façon qui y seraient amenés par des officiers ».

Parmi les cafés autorisés pendant le séjour des troupes il y en eut un ⁴ qui subsista après leur départ, d'autres se créèrent à son imitation. C'est ainsi que s'introduisit à Francfort une coutume essentiellement française.

S'il est vrai « que les Français emportent partout leur culture avec leurs cafés et leurs théâtres », il faut

1. Grotefend, *ouv. cit.*, nos 16, 37, 94, 100, 201.

2. *Ibid.*, n° 91, note.

3. *Ibid.*, n° 104.

4. Voir appendice 37.

convenir que Francfort fut bien partagé sous ce rapport. Nous avons vu que les cafés n'y manquaient pas, et nous savons par Goethe, quelle place tenait le théâtre français qui s'y établit pendant l'occupation ¹.

Deux troupes y jouèrent successivement pour le plus grand plaisir, non seulement des officiers mais aussi des Francfortois.

En 1759, sur la recommandation du duc de Broglie qui remplaçait alors Soubise dans le commandement des armées françaises, l'Edilité autorisa les directeurs L'Hôte et Bersac à donner des représentations dans la salle du Junghof ².

Ils se trouvaient ainsi grandement favorisés, car jusque-là on avait interdit l'usage d'une salle pour les spectacles, par crainte du feu, et tous leurs prédécesseurs avaient dû se contenter de jouer dans une tente dressée à cet usage. Un autre avantage dont jouissaient les directeurs français était l'exemption de tout droit. On considérait évidemment le théâtre comme faisant partie de la garnison.

Malgré ces avantages, et en dépit de leurs bonnes recettes, l'Hôte et Bersac s'endettèrent et durent quitter la Ville avant l'expiration de leur permission ³.

Leur succession fut alors accordée à un de leurs acteurs, Renaud ou Regnault qui joua, sauf une interruption de quelques mois (en 1762), jusqu'à Pâques de l'année 1763, bien que la garnison fût partie au commencement de cette année-là ⁴.

Nous connaissons le répertoire de ces troupes par un

1. *Dichtung und Wahrheit*, I, 3.

2. Voir appendice 38.

3. Mentzel, *Geschichte der Schauspielkunst in Frankfurt*, p. 250 et suiv.; Grotefend, *ouv. cit.*, n^{os} 80-91.

4. Grotefend, *ouv. cit.*, n^{os} 303 et 397; Mentzel, *ouv. cit.*, p. 260 et suiv.

assez grand nombre de programmes qui se trouvent à la Bibliothèque municipale de Francfort ; il est presque identique à celui dont nous avons parlé plus haut¹.

Goethe qui, alors âgé de dix ans, fréquentait ce théâtre avec assiduité, nous donne quelques renseignements fort curieux à ce sujet. Nous savons par lui que la comédie fut donnée de préférence à la tragédie. C'est cette dernière qu'il comprenait et aimait le mieux².

Parmi les pièces qu'il y a vu jouer, c'est *l'Hypermnestre* de Lemierre qui a agi le plus fortement sur son imagination de jeune poète, et s'il n'est pas aisé d'en trouver des traces dans son œuvre, nous savons cependant qu'aucune impression reçue dans sa jeunesse n'a été tout à fait perdue pour lui.

Il est regrettable que dans la collection des programmes on ne trouve ni celui de cette tragédie, ni celui du *Père de Famille* de Diderot, dont il parle aussi. Ces pièces ont-elles été jouées ? Nous l'ignorons, mais ce n'est pas impossible, car L'Hôte et Bersac, aussi bien que Regnault, avaient soin de faire connaître à leur public les nouveautés de la scène parisienne.

Les *Philosophes* de Palissot par exemple, qui ont vu les feux de la rampe pour la première fois à Paris le 2 mai 1760, ont certainement été interprétés à Francfort au mois de juillet de la même année³.

Si le programme de la représentation même n'existe plus, nous voyons cependant sur celui du 10 juillet l'avertissement suivant : « En attendant *Les Philosophes*, nouvelle comédie en vers et en trois actes par M. Palletot » (*sic*)⁴.

1. P. 46 ; voir appendice 39.

2. *Dichtung und Wahrheit*, I, 3 ; voir append. 40.

3. Voir appendice 41.

4. Mentzel, *ouv. cit.*, Suppl. XIII.

C'est à cette époque qu'apparut sur la scène francfortoise un genre nouveau qui, dans la suite, eut beaucoup de succès. Nous voulons parler de l'intermède à ariettes qui fit son entrée avec le *Devin du village* de Rousseau, représenté pour la première fois en novembre 1759. Suivirent : *La Fille mal gardée* de Favart, musique de Duni, *Ninette à la cour* et *le Coq du village* du même auteur, les *Fêtes d'amour* et les *Ensorcelés* de M^{me} Favart, les *Troqueurs* de Vadé, musique de Dauvergne, et plusieurs autres opéras comiques et vaudevilles aujourd'hui oubliés, et dont nous ne connaissons ni les auteurs, ni les compositeurs.

Accueilli avec faveur dès le début, l'intermède (« Singspiel ») fut bientôt le genre préféré du public francfortois.

Gœthe, en écrivant ses souvenirs, se rappellera avec plaisir les bergers et bergères enrubannés qui l'ont charmé dans sa jeunesse. Nous les retrouvons dans *Die Laune des Verliebten*, plus vivants, plus gracieux et plus naturels que ceux de ses modèles.

Mais des trois opéras comiques qu'il cite dans *Poésie et Vérité*, il y en a deux pour lesquels il commet une erreur de date. Ce n'est pas pendant l'occupation, mais seulement en 1764, que *Annette et Lubin* fut représenté à Francfort par une autre troupe française.

Le second, *Rose et Colas* de Sedaine, musique de Monsigny, ne parut sur la scène parisienne qu'en 1764, et c'est probablement en 1772 que le poète l'a vu jouer par des acteurs allemands, dans cette même salle du Junghof où il avait ressenti ses premières impressions théâtrales. Peut-être aussi les a-t-il confondues avec d'autres « bergeries » des mêmes auteurs, toutes ces pièces offrant entre elles une grande ressemblance.

Quelles étaient enfin les « pièces moitié mythologi-

ques, moitié allégoriques dans le goût de Piron », qui ont inspiré au jeune Wolfgang son premier essai dramatique ?

Piron ne figure qu'une fois dans le répertoire des comédiens français avec *les Fils ingrats*, et nous n'y voyons même aucune autre comédie de ce genre, si ce n'est *La Réunion des Amours*, comédie héroïque de Marivaux, dont le sujet est purement allégorique.

Peut-être s'agit-il de ces ballets-pantomimes au sujet mythologique, alors fort à la mode, et qui terminaient presque toutes les représentations. Comme ils se rattachaient souvent à la comédie ou tragédie précédente, soit pour l'illustrer, soit pour la parodier, il se pourrait bien que le jeune poète eût mélangé les deux genres ¹.

La petite pièce de Wolfgang a disparu et c'est à regretter, mais cet essai manqué nous importe bien moins par lui-même que par ses conséquences.

Blessé dans sa vanité et ne voulant se soumettre qu'en connaissance de cause, le jeune auteur se met à étudier les règles, les lois d'après lesquelles son jeune ami l'a jugé.

Il lit le *Discours sur les trois Unités* de Corneille, les *Préfaces* de Corneille et de Racine, se met au courant de ce qui a été écrit pour et contre les théories classiques et, fâché de voir ses auteurs favoris se défendre contre les attaques des pédants armés des règles, il s'éloigne dès lors de ces stériles controverses et se livre à l'étude des chefs-d'œuvres qui y avaient donné lieu.

C'est dans ce premier épisode de sa vie littéraire qu'il faut, d'après lui, chercher l'origine de sa conception

1. Voir appendice 42.

de l'art dramatique français. Les observations qu'il fit alors ont profité à plusieurs de ses premières pièces, entre autres *Die Mitschuldigen* et *Die Laune des Verliebten*¹.

Chez Goethe le théâtre français n'a pas seulement contribué à développer l'art du dramaturge, il a encore aiguisé les facultés du psychologue. Le jeune Wolfgang fréquenta en effet les coulisses où l'avait introduit son ami Derones. Les rapports de camaraderie entre acteurs et actrices, les relations de ces dernières avec les officiers de la garnison française, le secret de famille que son jeune compagnon lui fait entrevoir, et sur lequel il exerce sa jeune imagination, tout enfin, dans cette société de comédiens, doit paraître extraordinaire au jeune Francfortois élevé dans l'atmosphère d'une maison bourgeoise.

Ne nous semble-t-il pas avoir noté ces impressions de jeunesse en nous décrivant la vie des acteurs et actrices dans les *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* ?

Le récit de Goethe est d'autant plus précieux pour nous que c'est le seul témoignage contemporain qui nous renseigne sur ce chapitre du théâtre. Le journal de Senckenberg, parfois fort utile à consulter, ne nous dit rien à ce sujet. Cela ne nous étonne pas, vu l'aversion que cet esprit piétiste avait pour ces sortes de plaisirs.

Sans doute le théâtre que fréquentaient le « patri-
ciat » et la bourgeoisie, a beaucoup aidé à former le goût des Francfortois qui, insensiblement attirés par le charme de l'esprit français, s'efforçaient de se l'assimiler.

1. Cf. Düntzer, *Erläuterungen zu den deutschen Klassikern*, t. 79, *Göthes Dichtung und Wahrheit*, Leipzig, 1881, Introduction, p. VIII.

Le séjour des officiers y contribua, en donnant lieu à une vie de société plus active, où les Francfortois étaient à même de connaître et d'apprécier la sociabilité raffinée de l'ancien régime.

Dans une sorte de chronique manuscrite de la famille d'Uffenbach, qui se trouve aux Archives de la Ville, il est fait mention, sous la date du 22 janvier 1759, d'un bal donné par le prince de Soubise aux « bourgeois du premier rang » ¹. Il s'agit probablement du même bal dans une lettre que d'Yvel, adjudant de Soubise, adresse à l'échevin Baur von Eyseneck, le priant de l'aider dans les préparatifs d'une « assemblée que le prince a l'intention de donner aux dames de la ville » ². En février de la même année, le prince de Rohan envoie à l'Edilité vingt-cinq billets d'invitation pour un bal masqué, et un an plus tard, Thoranc demande « des tables de jeu, des jetons à jouer, des flambeaux et des chaises pour M^{me} la Maréchale de Broglie étant dans le cas de recevoir chez elle beaucoup de monde » ³.

Thoranc lui-même était toujours bien accueilli dans les premières maisons francfortoises. Les lettres de M^{me} de Barckhaus-Wiesenhütten, publiées par Schubart, nous montrent combien sa société était appréciée dans ce milieu où il s'était fait de nombreux amis.

Bien des années après son séjour à Francfort, quand cette dame lui écrira une lettre, pour se rappeler à son souvenir, elle se plaindra du vide et de l'ennui de la société actuelle et lui dira : « Venez nous parler philosophie, beaux-Arts, etc., et vous serez certainement le bien venu ⁴. »

1. Archives municipales de Francfort, *Chroniques*, 50.

2. Lettre du 6 janvier 1759, Grotefend, *ouv. cit.*, n° 15.

3. *Ibid.*, n° 202.

4. Schubart, *ouv. cit.*, p. 38-39.

M^{me} de Barckhaus, bien que son français ne soit pas des plus corrects, connaît la littérature française ; elle cite Voltaire : « Je suis comme vous du sentiment de Panglosse que tout va au mieux dans ce monde-ci ¹. »

Parmi les amis de Thoranc, nommons encore le bourgmestre Ohlenschlager, von Lersner, grand maître de la maison du landgrave de Hesse-Darmstadt, et son beau-frère, M. de Glauburg qui, en sa qualité de membre du Conseil, a beaucoup contribué à faire nommer Thoranc Comte de l'Empire en le faisant recommander à l'Empereur par cette assemblée.

C'est Friedrich Karl von Moser, le « Philo » de la *Confession d'une belle Ame* qui, d'après le journal de Thoranc, fit la traduction du diplôme de cette nomination ².

Dans la lettre que nous avons mentionnée plus haut, M^{me} de Barckhaus parle à Thoranc d'amis communs : des Duneraht, Bienenthal, Lilienstern, etc. ³.

Tous ces gens appartenaient au « patriciat » de la Ville Impériale, c'est-à-dire à un milieu où le français était de « bon ton ».

De son côté la classe bourgeoise était peu à peu entrée en relations avec ses nouveaux hôtes d'abord si malvenus.

La passion des Francfortois pour le théâtre y contribua grandement, car à la comédie et surtout au bal, masqué ou autre, qui se donnait souvent après la représentation, on faisait la connaissance des officiers français, quelquefois aussi de leurs femmes, et certainement

1. Lettre du 8 août 1760, Schubart, *ouv. cit.*, p. 150.

2. *Ibid.*, p. 93-95.

3. *Ibid.*, p. 157.

ils gagnaient à être connus. Comme hommes du monde, ils pouvaient toujours servir de modèles aux Francfortois, bien que ceux-ci ne fussent plus les ours qu'ils paraissaient vingt ans avant. La vie de société avait bien changé depuis 1742, et l'influence française y était pour quelque chose.

L'étiquette, à ces bals et redoutes, n'était pas très sévère, les différentes classes de la société s'y mêlaient librement — chose bien rare à Francfort, où l'esprit de caste les séparait d'habitude.

Cette même liberté existait dans les cafés dont celui de M^{me} Lacour et plus tard celui de Frémont, attachés à la Comédie, servaient de lieu de réunion à la bourgeoisie, aussi bien qu'à la noblesse et aux officiers français.

Une garnison en temps de guerre n'est pas faite pour relever l'état moral d'une ville, aussi l'occupation française n'a-t-elle pas été tout avantage pour Francfort, et Senckenberg n'a peut-être pas entièrement tort de dire que les Français ont démoralisé ses concitoyens¹. Mais d'autre part il est probable que la présence de l'armée prussienne aurait eu les mêmes conséquences.

D'ailleurs, — nous l'avons vu — de la part des officiers en chef français tout était fait pour prévenir les excès et maintenir l'ordre.

Nous pouvons nous en rapporter au témoignage de Senckenberg lui-même en ce qui concerne les jeux de hasard par exemple. Voici ce qu'il inscrit dans son journal, le 11 octobre 1761 : « Thoranc, lieutenant de roy, et von Ohlenschlager, Consul jun. travaillent depuis six

1. Kriegk, *Die Brüder Senckenberg*, p. 132.

mois déjà à faire interdire le jeu. On a joué des milliers ¹. »

Quelques jours avant, le 9 octobre, Thoranc avait adressé, à ce sujet, une plainte au Conseil.

Ainsi l'occupation de Francfort par les Français, loin d'être désastreuse, contribua au développement économique et intellectuel de la Ville, malgré les dépenses et d'autres inconvénients qu'elle occasionna.

Cet heureux résultat était dû pour la plus grande partie à Thoranc, ce grand honnête homme, dont l'activité remplit toute cette période.

Sa personnalité ne nous apparaîtrait point avec la force de vie et le coloris qu'elle possède maintenant pour nous, si un heureux hasard ne l'avait pas mis en relation avec un enfant de neuf ans qui en fut vivement frappé et qui, avec la puissance de son génie, sut la faire revivre plus tard.

C'est grâce au récit de *Poésie et Vérité*, à l'intérêt qu'il suscita pour Thoranc, que nous avons été à même de compléter sur quelques points sa biographie.

Les recherches nouvelles ont pleinement confirmé les dires de Goethe et nous font admirer en même temps la mémoire qu'il a toujours possédée et la puissance d'observation qui le distingua dès son enfance. La reproduction d'un portrait de Thoranc, qui accompagne l'ouvrage de Schubart, correspond bien, — sauf quelques détails insignifiants —, à l'image qu'évoque en nous la lecture de *Poésie et Vérité*.

Au moral ses biographes modernes ² nous le repré-

1. Journal de Senckenberg, Grotefend, *ouv. cit.*, p. 343 et note.

2. Outre les ouvrages cités, consulter, *Berichte des freien deutschen Hochstifts*, vol. VI, 1890, Dr H. Pallmann, *Einiges über den Königsleutnant* ; *Halbmonatshefte der deutschen Rundschau*, Berlin, 1897-1898, vol. I, A. Schöne, *Goethes Königsleutnant* ; Michel Bréal, *Deux Etudes sur Goethe*, Paris, 1890, I, *Un Officier de l'ancienne France*.

sentent avec les mêmes traits saillants qui ont frappé Goethe, et qu'il a résumés dans ces paroles : « Il mettait sa plus grande fierté dans l'exercice de la justice, dans son intégrité et dans l'honorabilité de sa conduite. » (« Der... auf die höchste Gerechtigkeit, Unbestechlichkeit und ehrenvollen Wandel den höchsten Stolz setzte ¹. »)

Ce sont ces qualités qui forcent même Senckenberg, l'implacable ennemi des Français, à lui rendre justice. Tandis que dans son journal il s'attaque à tout le monde, Français aussi bien que Francfortois il n'a que des louanges pour Thoranc : « C'était un homme honnête, loyal, dit-il, il allait droit son chemin aussi bien contre « Gallos » que « Germanos », il n'a accepté aucun cadeau de personne... ². »

Voici quelques exemples de son intégrité : Au début de son séjour à Francfort, le Conseil lui demanda de faire déplacer des corps de garde, construits sur la place de la foire, en mettant à sa disposition une forte somme qui, officiellement, devait servir à cet effet, mais en réalité lui fournir l'occasion de s'enrichir. Thoranc refusa et se borna à marquer l'emplacement où les nouveaux corps de garde devaient être bâtis aux frais de la Ville.

A plusieurs reprises il refusa les cadeaux que le Conseil lui offrit comme il était d'usage ³.

Si les lettres de M^{me} de Barckhaus-Wiesenhütten nous font voir le Lieutenant de Roi homme du monde, aimable, spirituel et très recherché de la bonne société, nous y trouvons cependant une remarque confirmant ce que Goethe a dit de ses humeurs hypocondriaques.

1. *Dichtung und Wahrheit*, I, 3.

2. Kriegk, *Excerpte aus dem Frankfurter Stadt Archiv*, t. X, p. 155.

3. Grotefend, *ouv. cit.*, 399 note. Schubart, *ouv. cit.*, p. 56-61.

Elle exprime l'espoir que les eaux d'Ems où il se trouvait alors, lui feraient passer « les mauvaises humeurs que vous avés très fréquemment dans le cerveau » ¹.

Il nous reste à parler de Thoranc mécène, faisant travailler pour lui et sous sa direction, les peintres Hirt, Schütz, Trautmann, Junker et Seekatz, dans la petite chambre de Wolfgang, changée en atelier.

Tout ce qu'en a dit Goethe dans *Poésie et Vérité* a été également reconnu exact dans ses grandes lignes, par les découvertes de Schubart et autres ².

On a retrouvé en outre plusieurs lettres mentionnant des commandes que Seekatz, Schütz et Nothnagel ont exécutées pour Thoranc après son départ, et dont Diene a été l'interprète. Un passage de ces lettres nous intéresse spécialement. Diene y déclare être bien « au fait » de ce que désire Thoranc, « par la lecture et par la traduction que le jeune Goethe a fait de vos lettres en sorte que je puis à présent faire l'interprétation à Nodtnagel et à Seekatz » ³.

L'homme dont nous venons de rappeler le souvenir, mérite donc bien le monument que lui a élevé notre grand poète et par lequel il l'a immortalisé.

D'autre part, nous sommes redevables à Thoranc et à l'occupation française des impressions ineffaçables qu'en a reçues le jeune Goethe. Il est bien vrai qu'elles ont « agrandi son horizon et accéléré sa formation morale » ⁴.

1. Lettre du 25 juillet 1760, Schubart, *ouv. cit.*, p. 149.

2. Consulter à ce sujet, Schubart, *ouv. cit.*, chap. XV à XIX, p. 110-146; Pallmann, *ouv. cit.* ; *Jahrbuch des freien deutschen Hochstifts*, 1907, Heuer, *Goethe und die Königsleutnantbilder*.

3. Schubart, *ouv. cit.*, appendice, p. 183.

4. Loiseau, *L'Évolution morale de Goethe*, Paris, 1911, p. 26.

CHAPITRE IV

Influence des mœurs et coutumes françaises

Il faut se garder d'exagérer l'importance des faits politiques dans le développement des idées et des mœurs françaises à Francfort. Ils n'ont fait qu'accélérer un mouvement d'origine antérieure et dû à d'autres causes. Parmi celles-ci il faut citer en première ligne l'influence particulièrement forte, exercée à Francfort par les calvinistes français. Le xvii^e siècle avait vu s'augmenter parmi eux l'élément purement français, et bien qu'ils fussent toujours en minorité, les nouveaux venus, en raison de leur culture supérieure, jouaient un rôle important dans la société et comptaient parmi les premières familles de la communauté ¹. On commettrait une grave erreur en se figurant ces gens comme des puritains aux mœurs ascétiques. Certes, ils l'avaient été jadis, mais au moment dont nous parlons, ils se distinguaient au contraire de leurs concitoyens par leur goût de l'élégance, par un train de vie luxueux, mais avant tout par une très grande sociabilité. A un moment où, dans les familles allemandes, les femmes ne prenaient encore qu'une part très restreinte à la vie de société, où les hommes cherchaient leur plaisir dans les beuveries des « Kollegien », les réformés se réunis-

1. Voir appendice 43.

saient dans les salons, où les dames, avec tout l'esprit et la grâce des Françaises, tenaient le premier rang.

L'influence des calvinistes sur leurs concitoyens était d'autant plus grande que, d'une part, leur richesse leur assurait un rôle important dans la vie économique de la Ville, et que, d'autre part, ils ne formaient pas, comme dans la plupart des villes de refuge, des colonies dans le sens propre du mot.

Ils vivaient parmi leurs concitoyens luthériens et en relations continuelles avec eux. Leurs coréligionnaires de la communauté allemande servaient en quelque sorte d'intermédiaires entre eux et les habitants de la Ville. Attachés aux calvinistes français par les liens d'une même conviction religieuse, ils se rapprochaient par la langue et les usages de leurs concitoyens allemands, ce qui devait faciliter leur fusion avec l'élément germanique. Dès leur apparition à Francfort, il y eut des mariages entre calvinistes allemands et calvinistes français, et si, pendant plus d'un siècle, les réformés ne se mariaient qu'entre eux, les alliances entre calvinistes et luthériens n'étaient pas rares au xvii^e et surtout au xviii^e siècle¹. Une génération en était née, qui réunissait de la manière la plus heureuse les qualités des deux nations. Le grand-père maternel de Susanne von Klettenberg, la « Belle Ame » de *Wilhelm Meister* avait épousé M^{lle} Susanne de Neufville².

Comme exemple d'unions entre calvinistes allemands et français citons les parents de Lili Schönemann, dont la mère était une d'Orville.

C'est dans son salon, brillant et luxueux que Goëthe

1. Voir appendice 44.

2. *Berichte des freien deutschen Hochstifts*, Francfort-sur-Mein, t. VII, année 1891, Dr R. Jung : *Aus dem Nachlass des Fräulein Susanne Katharine von Klettenberg*.

passa par toute la gamme des sentiments d'un amoureux.

Le ton de ce salon était tout à fait français, la conversation vive, spirituelle, mais un peu frivole, et le jeune homme, élevé dans une famille de bourgeois aisés, mais simples, habitué à un genre de vie sérieux, est en même temps charmé par la grâce et l'amabilité de Lili et un peu effrayé à la pensée de la transplanter dans la maison du « Hirschgraben ». Ses parents et sa sœur de leur côté ne voient en Lili qu'une mondaine sans cœur, jugement que sa conduite ultérieure a si bien démenti.

Cependant au moment des fiançailles de Goethe, les différentes classes de la société francfortoise ne sont plus aussi rigoureusement séparées qu'au commencement du siècle, il n'y a plus cette dissemblance de goût, d'usages et de coutumes qui avaient mis jusque-là entre elles une infranchissable barrière.

La supériorité des relations sociales françaises est reconnue, les salons de Paris sont les modèles qu'on se propose d'imiter, aussi bien dans la bourgeoisie que dans la noblesse.

Les nobles et les seigneurs des environs avaient, les premiers, subi l'influence de la France ; ils imitaient les princes de l'Empire, eux-mêmes désireux de ressembler à Louis XIV ou à Louis XV, et à leur instar, le « patriciat » francfortois qui formait avec eux la classe la plus élevée de la société, se réglait sur celle de Versailles.

D'ailleurs le prince de Thurn et Taxis qui, jusqu'alors avait vécu à Bruxelles où il avait pris des goûts et des habitudes français, s'était établi à Francfort même. L'Empereur ayant désiré que ce seigneur, Maître général des postes, élût domicile dans l'Empire, il avait choisi cette ville et s'y était fait construire un palais. Il menait la vie d'un grand prince, avait ses musiciens, sa troupe

de comédiens, il tenait table ouverte et, d'après un récit du temps, il y réunissait parfois 6 à 7 princes de l'Empire ¹.

Ceux-ci ne venaient pas à Francfort seulement pour y jouir de l'hospitalité du prince de Thurn et Taxis, mais aussi attirés par la bonne compagnie qu'on était sûr d'y trouver, comme nous l'apprend le baron de Riesbeck ².

Les élections et couronnements, — il y en eut 4 pendant la période qui nous intéresse — les assemblées du Cercle du Haut-Rhin, les foires enfin, particulièrement florissantes à cette époque, y amenaient une grande affluence. Les étrangers qui trouvaient ennuyeuses les autres villes allemandes, s'amusaient à Francfort où on leur offrait les distractions à la mode, dans le goût français : théâtre, bals, redoutes, etc. En été, cette société brillante se réunissait dans les villes d'eaux des environs ³. Les dames de Francfort stipulaient dans leur contrat de mariage le voyage annuel aux eaux de Schwalbach ou de Wiesbaden. Les princes de Nassau-Weilburg et de Thurn et Taxis, réunirent dans leurs salons tout ce qu'il y avait de distingué à Schwalbach, et il paraît que les Français y furent très nombreux ⁴.

Après avoir montré comment le patriciat s'affinait au contact des Français, jetons un coup d'œil sur la société bourgeoise. Ici l'influence des calvinistes est prépondérante, surtout dans les rangs des grands commerçants.

1 Pierre-Joseph de Solignac, *Amusements des Eaux de Schwalbach, des bains de Wisbaden et de Schlangenbad*, Liège, 1738, p. 147-158 ; Cf. *Revue des Revues*, août 1898, Paul d'Estrée. *Un Diplomate français chez les Principicules allemands du XVIII^e siècle*.

2. *Voyage en Allemagne*, Paris, 1788, t. III, p. 174.

3. Le chevalier de Solignac, *ouvr. cit.*, p. 3-19.

4. *Ibid.*, p. 3-5.

Dans une ville où l'esprit de caste était très développé, ces gens d'une même classe et ayant les mêmes intérêts, devaient par leur fréquentation continuelle, prendre l'habitude du même genre de vie. Ces banquiers, ces grands commerçants étaient très riches, ils aimaient, par un luxe de bon goût, à faire montre de leurs richesses. Leurs dîners, leurs soirées jouissaient d'un certain renom, les récits des voyageurs passant par Francfort, en vantaient la splendeur. Quoi de plus naturel que de voir bientôt les autres classes bourgeoises s'efforcer de les imiter.

A partir du séjour de Belle-Isle, le prestige des Français augmenta encore. L'idéal de l'homme du monde était le Parisien ; plus on lui ressemblait, plus on était estimé dans la société. Cornelia Goethe, dans une lettre à son amie Katharina Fabricius à Worms, écrit, en parlant des talents de société d'un de leurs amis, M. Kölbele : « Ah, ma chère, il exécute tout ça avec des gestes si modernes, qu'on le dirait être arrivé immédiatement de Paris ¹. »

« La « grande compagnie », formée par la réunion de jeunes filles et de jeunes gens appartenant aux meilleures familles bourgeoises, et dont Goethe et sa sœur faisaient partie, comptait parmi ses membres plusieurs jeunes filles calvinistes. On s'y amusait tous les mardis à des jeux de société : jeux de gages, jeux d'esprit, jeu de mariage, introduits probablement par celles-ci ². »

Le poète nous raconte, dans *Poésie et Vérité*, comment le jeu de mariage a failli devenir pour lui une affaire sérieuse ³.

1. 28 juillet 1768, Witkowski, *Cornelia, die Schwester Gæthes*, Francfort, 1903, p. 161.

2. Voir appendice, 45.

3. Voir appendice, 46.

Des Français distingués, de passage à Francfort, se faisaient un plaisir de se faire présenter dans cette société et contribuaient à y maintenir le ton et les manières françaises. Cornelia Goethe écrit à son amie Katharina Fabricius, qu'elle y a rencontré M. de la Varée « qui est tout à fait aimable, il est Français et possède toutes les qualités de cette nation. Le Chevalier de la Roche est un Cavalier accompli, il a plus de sérieux que le premier qui ne fait que folâtrer, il parle d'une manière si engageante qu'il faut l'estimer bon gré, mal gré...¹ »

L'influence des calvinistes sur la société francfortoise est renforcée par des journaux paraissant à Francfort et qui, par une correspondance parisienne, tiennent leurs lecteurs au courant des modes et des usages français².

D'autre part les jeunes gens font des voyages en France et en reviennent plus ou moins « francisés ». Ils jouissent alors d'un grand prestige auprès de l'élément féminin dans la société et servent de modèle aux jeunes Francfortois. Ceux qui ne peuvent se rendre à Paris tâchent, pour ne pas être éclipsés, d'acquérir, eux aussi, les manières françaises, tout en restant dans leur ville natale. Le nombre des professeurs de danse et de maintien s'accroît considérablement, et presque tous sont des Français ou se donnent pour tels³.

On se sert aussi de manuels de savoir vivre, écrits en langue française ou traduits du français. Déjà les catalogues des foires de 1713 et 1715 en avaient mentionné quelques-uns : *La Courtoisie française oder Die französische Höflichkeit*⁴; *La Civilité moderne oder die Höf-*

1. Journal, 19 novembre 1768, Witkowsky, *ouvr. cit.*, p. 189.

2. Voir plus bas, chap. VI.

3. Voir appendice, 47.

4. Catalogue de 1713.

lichkeit der hentigen Welt ; l'abbé Bellegarde, *Quelques lettres avec des réflexions polies et des observations morales ayant trait aux sciences galantes* ¹. L'abbé Bellegarde paraît avoir été l'auteur le plus en vogue pour ce genre de manuels. Ses ouvrages sont mentionnés dans presque tous les catalogues qui nous restent des bibliothèques du temps. Citons-en deux, portant ces titres : *Mode de conversation pour les personnes polies* ² et *Réflexions sur la politesse des mœurs* ³.

L'influence française qui s'est exercée si vivement sur la vie de la société à Francfort, va aussi modifier par contre-coup la mode. En 1731, l'Edilité se voit obligée de republier les lois somptuaires qui, « pour le plus grand malheur de la ville et la ruine de ses habitants », n'étaient plus suivies. Dans ces ordonnances, on énumère exactement les vêtements et les étoffes que les cinq classes de la société ont le droit de porter ⁴.

Si l'on n'insiste plus, comme dans l'ordonnance de 1671, sur la défense de s'habiller à la française ⁵, c'est que cette mode est si généralement adoptée qu'une semblable interdiction aurait été vaine. Ce costume ne s'est-il pas introduit, quelques années plus tard, dans le « Römer » même. D'après Senckenberg ⁶, ce serait Friedrich Maximilian von Lersner qui, le premier, au lieu du manteau noir des sénateurs, aurait porté un habit de couleur et un gilet de soie blanc, brodé d'or.

1. Catalogue de 1715.

2. Amsterdam, 1703.

3. Catalogue de la bibliothèque de Johann Jacob Lucius, Juris consulto et Syndico, vendue aux enchères en 1775 ; voir appendice 48.

4. Johann Konradin Beyerbach, *Sammlung der Verordnungen der Reichsstadt Frankfurt*, Francfort, 1798, vol. II, p. 1.

5. *Zeitschrift für deutsche Kulturgeschichte*, II, 1857, Dr Wilhelm Stricker, *Kulturgeschichtliche Annalen von Frankfurt am Main*, p. 118.

6. Kriegk, *ouvr. cit.*, p. 50, et appendice, p. 346-37.

Lersner aurait ramené d'un voyage en France des goûts et des habitudes qui paraissent frivoles au juge sévère qu'est Senckenberg.

Un autre sénateur, Johann Daniel von Ohlenschläger ¹ qui, lui aussi, avait voyagé en France, est critiqué par Senckenberg. A l'imitation de Lersner, il aurait assisté à une séance du Conseil en habit vert, et enfin le maire Textor y serait allé sans le petit col des échevins.

Dans la seconde moitié du siècle, les modes françaises seront toujours copiées par les Francfortois. La maison de poupée que nous pouvons voir aujourd'hui au Musée historique de la Ville, et dont Jügel a donné une description très intéressante ², en est un témoignage. Cette maison se passait en héritage de mère en fille dans la famille d'Orville-Gontard ; les poupées représentent des membres de cette famille vivant vers 1785. Costumes et ameublements peuvent être considérés comme des copies assez exactes de la réalité et sont, par conséquent, de grand intérêt pour nous, comme document du temps. Les poupées sont habillées à la parisienne, avec des paniers de dentelle drapés sur des robes en soie rose ou blanche, tout ornées de volants et de broderies dorées.

Même imitation des modes parisiennes dans les costumes d'hommes, nous pouvons le constater dans quelques portraits de la galerie Städel, représentant des membres de la famille Holzhausen, une des plus considérées de l'ancien Francfort. La perruque poudrée retenue par un nœud, le jabot de dentelle, le gilet de brocart, l'habit de soie aux galons dorés, tout rappelle

1. Voir appendice 49.

2. *Das Puppenhaus, ein Erbstück in der Gontard'schen Familie*, Francfort, 1857.

le marquis de Louis XV, les portraits de Watteau, de Boucher et de Latour.

Il va sans dire que les articles de mode français étaient très en faveur ; aussi les marchands de Paris et de Lyon ne manquèrent-ils pas d'arriver aux foires, où leurs marchandises étaient sûres de trouver des acquéreurs ¹.

Pendant que la société se pénétrait d'éléments français, l'usage de la langue française aussi faisait de rapides progrès.

Les réfugiés avaient gardé l'habitude de parler leur langue d'origine, et il est fort probable qu'ils s'en servaient aussi quand, par des mariages, ils s'étaient alliés à des Allemands. Nous savons que Loen écrivait de préférence en français.

Jügel, dans l'ouvrage cité, publie quelques lettres de Lili Schöнемann et de son frère, ainsi que de plusieurs membres des familles Gontard et d'Orville, écrites en français et dans un style qui montre l'usage continu de cette langue, bien qu'on y trouve quelques germanismes.

Dans le milieu des « patriciens », la conversation se fait en français, comme dans la plupart des cours allemandes.

Par l'influence des calvinistes d'une part, des Français séjournant à Francfort (en 1741-1742 et en 1759-1762) de l'autre, par celle des Francfortois enfin qui avaient voyagé en France, l'usage du français devint de plus en plus général dans la société bourgeoise ². Dans les *Amusements littéraires* ³, journal français paraissant à Francfort en 1738 et 1739, un Français vivant dans cette ville se plaint de ce que ses compatriotes

1. Voir appendice 50.

2. Voir appendice 51.

3. Vol. II, p. 260-265 ; voir chap. VI, p. 121-122 du présent ouvrage.

n'apprennent pas de langues étrangères tandis que, dans sa nouvelle patrie, non seulement les nobles, mais aussi des gens simples « et même les femmes » parlent le français ¹.

Dans la seconde moitié du siècle, il semble presque naturel de s'en servir pour exprimer ses idées et ses sentiments intimes. Si nous ne voyons dans la correspondance française de Goethe et de sa sœur qu'un simple exercice, pourrions-nous expliquer de même l'usage de cette langue dans le journal de Cornélia, rédigé pour son amie Katharina Fabricius ? Et le fait que Senckenberg, malgré son aversion pour tout ce qui est français, écrit, dans son journal, un si curieux mélange d'allemand, de latin et de français, comment l'expliquer si ce n'est que lui-même ne peut s'empêcher de s'exprimer dans cette langue ? Les mots français dans les lettres de « Frau Aja », comme dans celles de son fils, sont innombrables.

Des néologismes étaient tout aussi fréquemment employés par les personnes de leur classe, et nous citerons en particulier la formation de verbes nouveaux par l'addition à des racines françaises de la terminaison « ieren », qui rappelle le patois alsacien : rencherieren, brouillirt, sich in etwas melieren.

Des gallicismes comme « ihr andere Mädgen » ne manquent pas dans les lettres de Goethe.

Le langage populaire lui-même subit cette influence ; beaucoup de mots vieux francfortois dérivent du français. On emploie Dosehr (douceur dans le sens de pourboire), condewitt (conduite), dutzwitt (tout de suite), Barbleh (parapluie), cottonen (de cotton), Schawell (escabel-escabeau), etc.

1. Voir appendice 52.

De plus en plus, les demandes et offres de domestiques dans les journaux mettent en évidence la connaissance du français. Les laquais, valets, bonnes d'enfants et employés de commerce, tous savent le français, de sorte que les paroles de M^{me} de Staël : « à Francfort tout le monde parle français », auraient été vraies une trentaine d'années avant la lettre.

Une pareille transformation des usages et du genre de vie ne pouvait pas se faire, sans qu'il y eût des excès.

Si Senckenberg écrit que Textor, Lersner et leurs pareils veulent corrompre leurs citoyens, les rendre frivoles et libertins à la manière française ¹, il faut évidemment tenir compte de sa haine personnelle et de sa conception de vie rigoriste ².

Cependant il y a un fond de vérité dans ce qu'il dit, et l'histoire de son frère cadet, le sénateur Erasmus Senckenberg, justifie ce jugement sévère sur l'Edilité ³.

On comprend aussi que des hommes sérieux et surtout des Francfortois qui, de tout temps, avaient eu une admiration sans bornes pour leur ville natale, s'indignent de voir de jeunes fats qui, pour avoir été à Paris, feignent ne plus savoir leur langue maternelle et déplorent le malheur de ne pas être nés Français.

Certainement il en est ainsi dans toute l'Allemagne, mais à en juger d'après les plaintes qui ne discontinuent pas dans les journaux locaux, on est tenté de croire que Francfort en souffre tout particulièrement. « Non seulement on s'habille à la française, s'écrie *der kritische Sylphe*, en 1754, mais on mange, on boit, on marche, on reste debout, on se couche, on danse, on prise, on fume, etc., tout à la française ⁴. »

1. Kriegk, *ouv. cit.*, appendice, p. 346-347.

2. Voir appendice 53.

3. Voir appendice 54.

4. P. 369-370 ; voir appendice 55.

Ce sont ces excès, c'est cette imitation outrée, des défauts et des ridicules, plutôt que des qualités des Français, qui feront diminuer l'estime des honnêtes gens pour cette amabilité dont ils avaient si fortement subi le charme. On se plaira désormais à les trouver superficiels, peu sincères et flatteurs.

On ne peut donc nier que le mouvement antifrançais, dont nous aurons à nous occuper plus tard, se soit fait sentir aussi dans les relations de société. Après « s'être rendu, comme le dit Goethe, à l'école des Français, pour y apprendre le savoir vivre »¹, après en avoir bien profité, on ne sera plus si prêt à reconnaître leur supériorité et à les imiter comme des modèles d'élégance et d'amabilité.

1. *Dichtung und Wahrheit*, II, 7.

CHAPITRE V

Instruction et Éducation

L'ÉDUCATION de la jeunesse francfortoise a été confiée en partie à des pédagogues français. C'est un fait de grande importance. Les impressions se gravent profondément dans l'esprit de l'enfant et ont souvent une action décisive sur son avenir. C'est ainsi qu'à Francfort la jeune génération, formée à l'école des Français, grandira dans leurs idées et contribuera dans une forte mesure à les propager.

Le lecteur a déjà été averti¹ de l'importance qu'avaient pris les maîtres d'école français au xvi^e et au xvii^e siècle, il suivra ici le développement de leur activité et jugera des résultats obtenus.

Rappelons en quelques mots, quelle était leur situation vis-à-vis des maîtres d'école luthériens :

En leur qualité de professeurs de langue, ils pouvaient enseigner le français, soit dans la maison de leurs élèves, soit même chez eux, s'ils en restaient là et surtout, s'ils n'instruisaient pas plusieurs enfants à la fois. Ils pouvaient donner des leçons, mais non faire des cours.

La fille d'un calviniste français Beynon, mariée à un calviniste allemand, M^{me} Hoff eut particulièrement à

1. Voir plus haut, Introduction, p. 15-18.

souffrir de l'animosité des maîtres d'école luthériens. Il lui fallut lutter contre la misère causée par la maladie de son mari, et contre la haine de ses concurrents qui ne voulaient pas lui permettre de gagner son pain et celui de ses enfants. Déjà quand Hoff, empêché par sa maladie d'aller donner ses leçons dans les maisons de ses élèves, en avait fait venir quelques-uns chez lui, on le lui défendit, malgré toutes ses supplications et sans aucun égard à l'état vraiment pitoyable dans lequel une pareille défense devait jeter toute la famille. M^{me} Hoff qui avait reçu la permission de tenir une école de couture et de tricotage, enseigna secrètement à ses petits élèves à lire et à écrire et s'attira par cette audace une amende de dix florins. Ne pouvant la payer, elle fut condamnée à huit jours de prison ; sur ses instances, on lui permit toutefois d'y amener ses deux plus jeunes enfants. Elle n'y resta qu'un jour, car un bourgeois de la Ville, pris de pitié, paya l'amende pour elle¹.

Après la mort de son mari en 1749, M^{me} Hoff put, grâce à la protection de plusieurs riches coréligionnaires, fonder une sorte d'école maternelle, ce qui lui permit de vivre. Par la suite, le Consistoire la traita avec moins de rigueur, car bien qu'en 1752, 1756 et 1757, elle fut encore accusée d'avoir outrepassé ses droits, elle ne fut plus jamais punie, ni même blâmée. Il est bien possible qu'elle dut cette indulgence à la protection du maire Textor, dont les trois petits enfants Wolfgang, Cornelia et Hermann Jacob étaient ses élèves à ce moment-là².

M^{me} Hoff et une autre calviniste française, M^{lle} Marie

1. *Consistorial Akten, Volksschulwesen betreffend*, vol. I, 1670-1754, n° 33 (1742) et 42 (1747) ; Mentzel, *Wolfgang und Cornelia Gæthes Lehrer*, Leipzig, 1909.

2. Mentzel, *ouv. cit.*, p. 17-25 ; voir appendice 56.

Magdeleine Gachet, eurent une part importante dans l'instruction du jeune Gœthe et de sa sœur ¹.

Les élèves de M^{lle} Gachet appartenaient en grande partie au milieu calviniste, cependant on comptait dans leurs rangs les enfants de plusieurs luthériens.

Quinze ans avant l'établissement de M^{lle} Gachet, les enfants d'une des premières familles de la Ville fréquentaient une école dirigée par une Française. Dans le livre de ménage de Nicolaus Uffenbach ², on trouve, pour les années 1734 à 1736, la dépense de trois florins par trimestre, payés à M^{lle} Gabriel pour l'instruction des deux enfants. Il ne peut s'agir d'une gouvernante car, outre ces trois florins, on lui paye au mois de novembre trente kreutzer pour du bois ; c'était la somme due aux maîtres d'école pour le chauffage de la classe. Peut-être s'agit-il d'une école maternelle fréquentée par la petite fille.

Les documents nous manquent sur M^{lle} Gabriel, mais il est probable qu'elle était la femme ou la fille de Jacques Gabriel, « Beisass » et professeur de français vers cette époque ³.

Il est évident, et les écrivains du temps nous le confirment, que le français a été considéré à Francfort, pendant la période que nous traitons, comme un des éléments les plus indispensables de la culture, partant

1. Mentzel, *ouv. cit.*, p. 183-197 ; voir appendice 57.

2. Dr Gottlieb Schnapper-Arndt, *Beiträge zur Geschichte der Lebenshaltung in Frankfurt a. M. während des 17. und 18. Jahrhunderts*, Aus dem Nachlass herausgegeben von Dr. Karl Bräuer, II^e partie, *Sources et matériaux*. Cet ouvrage est en cours de publication et notre citation est tirée du vol. II qu'on peut consulter aux Archives de la ville de Francfort.

3. Consulter les *Actes du Consistoire*, 1731, vol. II et le *Rôle des « Beisassen »* de 1727 à 1744 ; celui de 1756 à 1771 pour la veuve Jacques Gabriel. Le rôle des années 1744 à 1756 n'existe plus.

de l'éducation. D'autres raisons expliquent la présence de tant de professeurs français et la sympathie que leur montrent les classes élevées de la Ville :

Les institutions scolaires y étaient alors si arriérées, l'instruction si peu adaptée aux besoins du temps, que les maîtres d'école eux-mêmes avaient demandé à plusieurs reprises une réorganisation complète de l'enseignement ;

Le « Gymnasium », avec son programme humaniste, préparait bien ceux qui voulaient faire des études universitaires, mais les jeunes gens destinés à d'autres professions en sortaient avec une masse de connaissances inutiles, et sans avoir acquis celles qui pouvaient leur servir. Notons par exemple que le français n'y fut enseigné qu'à partir de 1780 environ ¹. D'autre part, la tenue de ses élèves laissait fort à désirer, ce qui entretenait l'antipathie des parents, surtout des calvinistes, contre ce collège, et le recteur Albrecht remarque dans un écrit adressé au « Conseil » en 1755, que depuis de longues années les réformés dédaignent le « Gymnasium » et préfèrent envoyer leurs enfants dans les écoles privées et non autorisées « Winkelschulen » ². Quant aux autres écoles publiques, l'enseignement s'y bornait à la lecture, l'écriture, la récitation du catéchisme, de quelques psaumes et versets de la Bible, et la table de multiplication. Sur demande spéciale, les élèves y apprenaient aussi la règle de trois ³.

1. *Frankfurter Hausblätter, Beilage zum Frankfurter Anzeiger*, vol. II, 1879, nos 231-243, 267-299. *Zur Geschichte des Gymnasiums in Frankfurt a. Main*, n° 278.

2. *Actes du Consistoire*, t. I, n° 53.

3. *Festschrift zur Hundertjahrfeier der Musterschule in Frankfurt a. Main, 1803-1903*, Prof. Dr Rudolf Neumann, *Das niedere Schulwesen der freien Reichsstadt Frankfurt a. Main*, Francfort, 1903.

On comprend que des parents éclairés aient trouvé cela insuffisant, et qu'ils aient tâché de procurer à leurs enfants une instruction plus complète.

Les calvinistes surtout, d'esprit plus large, nourris de la lecture des philosophes français, aimant la sociabilité, veulent que l'éducation prépare leurs enfants à la vie, les rende aimables, capables de faire bonne figure dans le monde, et les instruisse sans leur emplir la tête de trop de science.

Ceci nous explique la grande sympathie avec laquelle est accueillie l'initiative d'un calviniste français, le peintre Roland qui, se rendant bien compte des déficiences des écoles locales, s'efforce de répondre aux désirs des parents ¹.

En 1753, il n'enseigne encore que le français et le dessin, et déjà la grande amélioration qui se fait sentir dans les manières et la conduite de ses élèves, lui acquiert la confiance des parents.

Encouragé par ce premier succès et se sachant soutenu par beaucoup de citoyens des plus considérés, principalement par ses coreligionnaires, il va plus loin et fonde une école, à laquelle il adjoint un internat.

Aussitôt les maîtres d'école se plaignent de cette infraction à leurs droits, Roland est cité devant le Consistoire (26 février 1754), mais, avant d'y comparaître, il écrit une lettre dans laquelle il expose ses projets de la manière suivante : « ... je résolu de m'appliquer à l'éducation de la Jeunesse, c'est-à-dire à enseigner le français et le Dessin, de même qu'à former les Enfants aux bonnes mœurs et aux bonnes manières... et ce n'est qu'à la réquisition des parens que j'ai pris des maîtres, puisque les dits parens veulent que leurs en-

1. Consulter Mentzel, *ouv. cit.*, p. 74-90.

fans apprennent chez moi tout ce qu'appartient à une bonne éducation ¹. »

Les maîtres dont parle Roland enseignent, outre l'allemand, l'histoire, le latin, la musique et la danse ; il les avait choisis parmi les plus renommés de la Ville. Aussi n'est-ce pas l'intérêt public qui dicte les démarches des autorités contre Roland, mais le désir de protéger les droits des maîtres d'école et l'appréhension de voir se fonder une maison d'éducation calviniste.

L'écrit par lequel le Consistoire remet l'affaire aux mains du Conseil, est bien significatif à cet égard et vaut la peine d'être cité. Ces messieurs y déclarent que l'entreprise de Roland n'est pas en elle-même nuisible, mais pourrait, au contraire, être très utile en permettant aux jeunes gens d'acquérir, sans trop de frais, des connaissances utiles, « notamment celle du français, qui paraît indispensable à beaucoup de gens ».

Néanmoins il ne faut pas, à leur avis, permettre la continuation de son école, « puisque Roland n'a été reçu « protégé » qu'à titre de peintre et professeur de dessin, et puisque le besoin ne s'en fait pas sentir dans notre ville ». De plus ils craignent que les réformés se fondent sur ce précédent pour s'arroger un droit qui pourrait être dangereux dans la suite ².

C'est ce dernier point surtout — nous pouvons le certifier — qui détermine le Conseil à interdire au Sieur Roland la continuation de ses cours et tout autre enseignement que celui du français et du dessin.

L'audace avec laquelle il brave cette défense, prouve qu'il est bien sûr d'avoir des protecteurs, et en effet, les parents et tuteurs de ses élèves s'adressent à l'Edi-

1. *Actes du Consistoire*, concernant les écoles publiques, vol. I, 1690-1754, n° 53.

2. *Ibid.*

lité, dans un écrit du 12 janvier 1756, et la prie de tolérer l'école de Roland. Ils louent sa méthode d'enseignement, vantent les progrès de leurs enfants et particulièrement l'amélioration de leurs manières contrastant avantageusement avec celles qu'on était habitué à voir aux enfants francfortois de cet âge.

Cette lettre est signée, non seulement par les calvinistes les plus considérés à cette époque : les Gontard, Passavant, du Fay, de Bary, Brévilliers et d'autres, mais aussi par plusieurs luthériens des premières familles bourgeoises, entre autres d'un fils du bourgmestre Bansa ¹.

Mais toutes ces marques de confiance et d'estime ne changent rien à la décision du Conseil qui réitère sa défense, en menaçant Roland d'une amende de cent écus en cas de récidive.

Dans ces conditions il n'est pas étonnant que même un homme de l'énergie et de l'audace de Roland ait dû à la fin succomber aux persécutions et aux tracasseries des autorités, malgré le soutien de ses amis et de quelques hommes éclairés. Parmi ces derniers il faut citer le conseiller Goethe qui, au-dessus des préjugés religieux et voyant tout l'avantage et l'utilité de son enseignement, remit aux mains de Roland l'éducation de sa fille Cornelia.

Elève de ce professeur, du 1^{er} avril 1756 jusqu'en février 1757, elle aura appris dans son école, non seulement le français, mais encore la lecture, l'écriture, les premiers éléments de l'histoire et de la géographie, et la danse ¹.

Roland ne se tient donc pas encore pour battu à ce moment-là, puisqu'il continue à recevoir des élèves. Il

1. *Ibid.* ; Mentzel, *ouv. cit.*, p. 80-82.

2. *Ibid.*, p. 83-84.

doit cependant se soumettre à la fin, non sans maints recours et supplications aux autorités et au Tribunal d'Appel du Consistoire (« Consistoriums Revisions Gericht »).

Eprouvant de plus en plus de difficultés à recruter des élèves, en raison de ses démêlés avec le Consistoire, il a dû quitter la Ville aux environs de 1764.

Quelques années plus tard, un autre calviniste français fait une tentative semblable qui échoue, comme la précédente, par suite de la résistance des autorités.

En 1766, Nicolas Paradis reçoit de l'Edilité de Francfort la permission d'enseigner le français dans cette ville. Il s'aperçoit bientôt qu'il pourrait y trouver un champ d'activité plus vaste, et il est même bien probable que ce sont les parents de ses élèves eux-mêmes, qui lui ont conseillé de fonder une maison d'éducation pour jeunes gens et jeunes filles de bonne famille.

Il n'existe plus, à cette époque, aucune institution de ce genre dans la Ville Impériale, et les parents désireux de donner une bonne éducation à leurs enfants, sont forcés, ou de les faire instruire à la maison par des précepteurs et des gouvernantes, ou de les envoyer dans des pensionnats.

Afin de pouvoir exécuter ses projets, Paradis demande, en novembre 1767, à être reçu « Beisass » ce qui lui est accordé ¹ ; son offre de donner, quatre fois par semaine, des leçons gratuites de français à des écoliers pauvres du Gymnasium, est également acceptée ².

Sa femme veut enseigner le français et les arts féminins à des jeunes filles, tandis qu'il se réserve l'enseignement des belles lettres, de l'histoire et de la géo-

1. Voir appendice 58.

2. *Actes du Consistoire*, 1761-1780, n° 95.

graphie. Il met en lumière la grande importance de cette entreprise pédagogique dans une ville où il n'existe encore aucune maison d'éducation pour jeunes filles. Il n'insiste pas pour les garçons, sentant bien là le faible de son argumentation, puisque la Ville possédait un « Gymnasium ».

Le plan d'études que Paradis fait imprimer pour instruire le public de ses intentions, et que nous reproduisons ici textuellement ¹, diffère en plusieurs points dont nous allons étudier les principaux, de celui des écoles officielles.

Dans celles-ci les enfants sont réunis dans une même classe, quels que soient leur âge et leur degré d'instruction ; il s'en suit que les plus avancés sont retenus par leurs camarades plus jeunes ou moins doués, ou que ces derniers ne profitent pas de l'enseignement.

Quelques maîtres ont l'habitude d'appeler tour à tour les élèves près de leur chaire pour leur faire réciter les leçons, tandis que les autres enfants doivent se tenir tranquilles. De cette façon, dans le cours de toute une matinée, chacun d'eux ne travaille que très peu de temps et cependant doit supporter l'air suffocant d'un local insuffisamment aéré et contenant parfois plus de cent élèves.

Paradis au contraire répartit ses élèves en plusieurs classes et n'en admet jamais plus de seize dans chacune.

Son programme est beaucoup plus vaste que celui des autres écoles ; il comprend, outre le français et l'allemand, l'arithmétique, le latin, l'histoire, la géographie, la musique, la danse et la peinture.

L'enseignement de l'histoire et de la géographie au moyen de conversations entre l'élève et le maître nous

1. Voir appendice 59.

semble une innovation intéressante et digne d'attirer notre attention.

Certes ce remarquable programme répond pleinement aux desiderata exprimés par les parents, mais il ne trouve pas grâce aux yeux du Consistoire qui, le 28 avril 1768, fait comparaître Paradis et lui déclare que dans le « *schemate lectionum* imprimé et publié par lui se trouvent plusieurs points dépassant les limites de la permission d'instruction qui lui avait été octroyée et contraires à la constitution de la ville ». Mais ce qui choqua le plus les autorités, c'est le titre de « lecteur extraordinaire en langue française, annexé au Collège de la ville » que Paradis s'est attribué, s'y croyant autorisé par le fait qu'on avait accepté son offre d'enseigner gratuitement le français aux élèves pauvres du Gymnasium.

On lui ordonne donc de ne plus enseigner que le français, ce qu'il promet de faire ¹, et comme à partir de cette époque il n'est plus fait mention de Paradis dans les actes du Consistoire, il paraît bien qu'il s'est soumis plus facilement que Roland. Cependant il n'a pas quitté la Ville après cet échec, car il continue de verser ses impôts jusqu'en 1775 ².

Bien qu'il les paye à titre de professeur de français, il ne s'est cependant pas borné à l'enseignement ; d'après quelques annonces dans les journaux locaux, il est, aux environs de 1771, éditeur du *Journal historique et littéraire* ³.

Somme toute, il est regrettable que les préjugés et l'étroitesse d'esprit des autorités aient fait échouer un

1. *Consistoriums Protokolle*, 1768, 26 et 28 avril.

2. Cf. *Rôle des « Beisassen »*, années 1756-1771 et 1772-1786.

3. *Frankfurter Handlungs — Avis Comptoir Zeitung*, 1771, p. 60-61; *Frag-und Anzeigungs Nachrichten*, 17 janvier 1771.

projet si louable et si apte à faire commencer une ère nouvelle dans l'éducation de la jeunesse francfortoise.

Ces deux hommes nous ont paru être les représentants les plus intéressants de la classe très importante des maîtres de langue française, qui exerçaient leur profession dans la Ville.

On peut se faire une idée de leur nombre, en se rappelant qu'ils appartenaient aux trois classes sociales de la Ville, et que le rôle des « Beisassen », qui seul a pu nous fournir des renseignements certains, en mentionne annuellement une vingtaine.

Comme on ne leur demandait pas de diplôme spécial de capacité, on rencontrait souvent parmi eux des hommes peu aptes à remplir ces délicates fonctions.

C'étaient parfois des réfugiés ayant perdu la petite situation qu'ils avaient eue en France, ou des artisans n'ayant pas réussi dans leur métier.

Tels sont Bédart et Foly, les plus ardents ennemis de Roland. Le premier est reçu « protégé » en 1743; per-ruquier de métier, il devient maître d'école plus tard et reste à Francfort jusqu'à sa mort, survenue en 1756, en pleine lutte avec Roland.

L'animosité de Bédart provient de ce que beaucoup de parents alléchés par les programmes séduisants de Roland, retirent leurs enfants de son école.

Il la remet alors à son beau-frère Foly, ancien artisan comme lui et bourgeois de la Ville. Mais au bout de huit mois, les classes restent vides, et il a même perdu presque toutes ses leçons particulières, si nous voulons l'en croire ¹.

L'étude précédente ne porte que sur des institutions privées, les écoles publiques françaises étaient au con-

1. *Consistorial Akten*, n° 53.

traire presque toujours dirigées par des Allemands. Un cas tout exceptionnel nous est fourni par Johann Georg Büchner qui, de 1755-1788, était maître d'une école allemande et française ¹.

Un autre Allemand, professeur de français, mérite notre attention : c'est Leopold Heinrich Pfeil, parent par alliance de la famille Goethe, qui jouit de l'estime particulière de ses concitoyens.

On ne peut plus aujourd'hui établir s'il a acquis ses connaissances du français par les études seulement ou par un voyage en France ou en Suisse.

Son école, à laquelle il avait joint un internat, étant protégée par les calvinistes, il est à supposer que son enseignement valait bien celui d'un Français. Peut-être même en savait-il plus, au moins en ce qui concerne la grammaire, que la plupart de ceux qui se disaient professeurs de langue, et dont nous connaissons maintenant l'instruction souvent plus que sommaire ².

Dans le plan d'études de Roland et de Paradis, nous voyons figurer en bonne place des leçons de danse et de maintien.

Ces cours ne pouvaient manquer d'avoir du succès, car nous savons que les Francfortois avaient été tout particulièrement frappés des manières élégantes et raffinées des Français, et ils étaient ravis de les faire apprendre à leurs enfants.

Jusque-là on s'était vu forcé de faire voyager les jeunes gens quittant les bancs de l'école, pour qu'ils acquissent en France ce « bon ton » si recherché.

1. *Einladungsschriften zu den öffentlichen Prüfungen der Mittelschule*, 1855, Dr. Finger, Johann Georg Büchner, *französischer und deutscher Schul-Schreib-und Rechenmeister zu Frankfurt a. M.*

2. Mentzel, *Goethes Lehrer*, p. 311-332 ; voir appendice 60.

Quant aux jeunes filles, si personne ne songeait plus à les laisser dans l'ignorance, on se bornait encore à leur inculquer les principes de la religion et à leur donner une instruction élémentaire, jugeant suffisant de les préparer à leur rôle d'épouses et de mères.

Les cours de danse et de maintien devaient au contraire les rendre capables de figurer dans un salon, et de se mouvoir avec la grâce qu'on admirait tant chez les Françaises ¹.

Dans le collège de Roland, Ferrand, un Parisien qui, avant de venir à Francfort, avait vécu dans plusieurs petites cours allemandes, est chargé de ce soin. Il paraît s'être acquitté de sa tâche à la grande satisfaction des parents qui se prononcent très favorablement sur l'influence de ses cours ².

Les professeurs de l'école Paradis ne nous sont pas connus ; en consultant le rôle des « Beisassen », nous ne trouvons à cette époque qu'un seul maître de danse, Mandroux, qui exerce son métier de 1764 à 1786. Un autre, du nom de Boissel, offre ses services dans les *Frag-und Anzeigungs Nachrichten* du mois de janvier 1771. Il serait naturellement tout à fait arbitraire de supposer que l'un ou l'autre ait été employé par Paradis.

Tout le monde, d'ailleurs, ne partageait pas l'engouement pour l'éducation à la française, qui donnait parfois à la tenue des jeunes filles quelque chose d'artificiel.

C'est surtout dans le milieu des fonctionnaires, ennemis de toute nouveauté, qu'on vantait la simplicité et le naturel des enfants élevés selon la tradition.

1. Voir appendice 61.

2. Mentzel, *ouv. cit.*, p. 85 et 280-281.

Ces idées qui auraient été celles de « Frau Rat » sont exprimées par « Olympia » dans *Erwin et Elmiro* ¹.

Olympia s'en prend aussi à une autre mode de l'éducation contemporaine, la gouvernante ².

Déjà au xvii^e siècle, les maîtres d'écoles s'étaient plaints du nombre croissant des précepteurs et des gouvernantes.

Ceux qu'elles employèrent d'abord, furent les réformés qui préféraient faire élever leurs enfants à la maison, dans leurs principes religieux dont on ne tenait aucun compte dans les écoles publiques.

Les instituteurs le ressentaient d'autant plus qu'ils n'étaient pas toujours très bien payés, et que les élèves qui leur étaient ainsi enlevés, appartenaient en grande partie à des familles riches.

D'autre part, les calvinistes peu fortunés parvenaient à soustraire leurs enfants à l'éducation publique, soit en se chargeant eux-mêmes de leur instruction, soit en s'associant pour faire les frais d'un précepteur commun.

En 1767, la communauté est accusée d'avoir favorisé la réunion de plusieurs enfants pour les faire instruire par un précepteur. Les trois calvinistes Balde, Mangon et Dorville, cités devant le Conseil pour la disculper, déclarent qu'il n'en est rien, et M^{me} de Neufville, chez laquelle le délit aurait été commis, s'offre à payer une forte somme aux pauvres, si on pouvait l'en convaincre ³.

Tout ce que nous avons développé au sujet de l'enseignement, explique comment l'exemple des calvinistes fut aussitôt suivi par les luthériens des classes élevées.

A plusieurs reprises, les maîtres d'école et, à leur

1. Voir appendice 62.

2. Voir appendice 63.

3. Scharff, *ouv. cit.*, p. 304.

tête, le recteur Albrecht, protestèrent contre cette mode, représentant les avantages de l'enseignement public et le tort fait à leurs collègues ¹.

« Plus de 600 enfants, disent-ils en 1766, sont instruits à la maison, et chaque particulier ayant acquis quelque bien, considère comme au-dessous de sa condition de laisser fréquenter à ses enfants des écoles publiques ². »

Malgré ces lamentations l'éducation domestique gagnait de plus en plus de terrain ³.

Cet état de choses amène une recrudescence d'offres et demandes de gouvernantes et précepteurs, par voie des journaux, et — fait significatif — la connaissance de la langue française est toujours mise au premier plan.

Quelquefois ce sont des Français et des Françaises, plus souvent des personnes « sachant parfaitement la langue française et capables de l'enseigner à des enfants », ou enfin des étudiants ayant accompagné de jeunes cavaliers dans leurs voyages en France et en Italie et qui désirent un emploi du même genre.

Si les calvinistes français et les familles luthériennes distinguées étaient à même de faire un choix sévère parmi les institutrices, ce n'était pas le cas pour la plupart des parents qui suivaient par « snobisme » — s'il est permis d'employer ici un mot si moderne — l'exemple des autres. C'est ainsi que Wagner dans son drame *Reue nach der That* fait dire à Frau von Langen qu'elle aurait depuis longtemps chassé la gouvernante, « si la mode ne voulait pas qu'on en eût une » ⁴.

1. *Programme des städtischen Gymnasiums*, 1741-43, Conrector Albrecht, *Drei grosse und schädliche Vorurteile, durch welche die meisten von öffentlichen Schulen abgehalten werden*, 1743, p. 30.

2. Neumann, *ouv. cit.*, p. 29.

3. Voir appendice 64.

4. Acte III.

Le recrutement des institutrices étant livré en fait au hasard, il arrivait fort souvent que la personne choisie avait un accent provincial déplorable et une instruction fort rudimentaire.

L'éditeur du *Philanthrope*, journal paraissant en 1768, fait de son ancienne « Mademoiselle » un portrait fort peu avantageux et relève avant tout son affreux accent ¹.

D'autres se plaignent que ces personnes ignorent les principes les plus élémentaires de la pédagogie, et que les parents ne songent même pas à les exiger d'elles. « Quand une jeune gouvernante française, nous dit un autre journaliste, sait faire toutes sortes de coiffures, garnir les andriennes d'après le goût le plus moderne, et apprendre à ses élèves les chansons françaises les plus gentilles et des passages entiers tirés de Molière ou d'autres comédies ridicules (Thorenkomödie) elle est, à l'opinion de la plupart des gens, une perle ². » Cependant l'auteur de cet article est loin de nier l'utilité du français dans l'éducation ; au contraire il déclare que, sans la connaissance de cette langue, une jeune fille ferait mauvaise figure dans le monde.

Pour les jeunes gens, l'étude lui en paraît même indispensable, et il la recommande formellement à un jeune étudiant en droit, désireux de faire son chemin, et qui lui avait demandé des conseils.

Telle était aussi l'opinion de beaucoup de parents qui envoyaient leurs fils terminer leur éducation en France, soit dans une université, soit dans une maison de commerce ³.

1. *Der Menschenfreund*, 1768, p. 54-68.

2. *Wöchentliche Frankfurter Abhandlungen*, 1755, 2^e partie, p. 643.

3. Voir appendice 65.

Le manque de bonnes institutions d'enseignement et la préférence donnée aux pédagogues français déterminent beaucoup de Francfortois à faire élever leurs enfants dans un des pensionnats assez nombreux, des colonies calvinistes d'Hanau et d'Hombourg.

Cette habitude était si générale que, dans leur lettre au Conseil ¹, les parents intercédant en faveur de Roland, font valoir qu'en tolérant la nouvelle école, on mettrait fin à cet état de choses, si préjudiciable à la Ville.

Friedrich Maximilian von Günderröde fait son éducation au pensionnat Beauclair à Hanau, ce qui le met en état d'accompagner plus tard le prince d'Usingen dans son voyage à Paris (en 1784) et d'y retourner, en 1792, comme chargé d'affaires et représentant de sa ville natale ².

Dans la maison d'éducation pour jeunes filles, dirigée par M^{lle} Chandon à Hanau, le médecin Philipp Burggrave fait élever ses deux nièces et pupilles, Marie Eve et Marie-Madeleine Mergenbaum; elles y restent d'environ 1760 à 1763 ³.

Burggrave qui s'occupe beaucoup de l'éducation de ces deux orphelines, leur envoie deux volumes du *Magasin des Adoléscentes* de M^{me} Leprince de Beaumont en leur recommandant cette lecture « pour la formation d'une âme noble et d'une conduite vertueuse ⁴ ».

Les écrits de cet auteur jouissaient d'une grande faveur parmi les pédagogues du temps; ils servaient de lecture pour la jeunesse, et nous les trouvons recommandés dans les journaux et par tous les libraires.

1. Voir plus haut, p. 88-89.

2. Dr. Eduard Heyden, *Galerie berühmter und merkwürdiger Frankfurter*, Francfort, 1861, p. 168.

3. Voir appendice 66.

4. Mentzel, *ouv. cit.*, p. 193 et 368, note 16, voir append. 67.

A cette époque, la littérature allemande manquait absolument de livres de ce genre, et des pédagogues comme Weise, Miller, Basedow, déclarent n'avoir rien trouvé qui pût servir à cet usage, si ce n'est les ouvrages de M^{me} de Beaumont, qu'ils prenaient aussi comme modèles pour leurs écrits ¹.

Une autre œuvre française très lue et très estimée était le *Télémaque*. Nous savons quelle forte impression ce roman a fait sur Goethe ; il se la rappelait encore très vivement dans sa vieillesse ².

Le *Térence* de M^{me} Dacier était aussi dans les mains de tous les élèves de français ³.

Mentionnons encore des extraits des *Lettres de M^{me} de Sévigné* qui, sous le titre : *Esprit de M^{me} de Sévigné*, sont recommandés dans les journaux aux jeunes filles désireuses d'apprendre le français ⁴.

Quant aux grammaires françaises employées dans l'enseignement, celle de Peplier ou Peuplier paraît avoir été la plus en usage ⁵.

Citons encore *Le Professeur François* de Ferrari ⁶, publié en 1708 et réédité en 1718, à Francfort, chez Multz ⁷.

Le professeur de français Foly emploie dans son enseignement un « tableau inventé par le professeur Gall. Ling. J. Meynier, servant à apprendre les verbes régu-

1. Cf. E. Göhring, *Anfänge der deutschen Jugendlitteratur im 18. Jahrhundert*, Nuremberg, 1904, p. 4-8.

2. *Dichtung und Wahrheit*, I, 1 ; voir appendice 68.

3. Voir appendice 69.

4. *Staats-Ristretto*, 1776 *passim*.

5. Peuplier, *Nouvelle et parfaite grammaire royale française et allemande*, 1^{re} édition, Berlin, 1689. Cet ouvrage a été réédité pendant tout le XVIII^e siècle, entre autre en 1739 à Francfort chez Weidemann. Cf. *Actes de la Censure*, 1739 ; voir append. 70.

6. Voir append. 71.

7. *Actes de la Censure*, 14 juillet 1718.

liers et irréguliers ». Il en a probablement le droit de vente, car il l'offre à plusieurs reprises dans les *Frag-und Anzeigungs Nachrichten* de 1753.

La nécessité d'apprendre le français fait naître ces manuels permettant d'apprendre la langue sans professeur, qu'on croirait une invention récente. Le premier dont il est fait mention dans les journaux locaux ¹, a été écrit par un professeur de français du nom de Surleau, qui exerçait sa profession de 1754 environ à 1783.

Son livre lui faisait peut-être concurrence, car après avoir d'abord payé six francs d'impôt annuel, il ne verse plus que quatre francs à partir de 1769, puis deux francs seulement et enfin, en 1782 et 1783, trente kreutzer ². Cependant si nous en jugeons d'après les critiques qui en furent faites dans le *Sylphe*, son livre ne valait pas beaucoup plus que son enseignement.

Un autre ouvrage semblable est annoncé, sans nom d'auteur et sous le titre très séduisant de : *Nouveau Parlement* (sic) *français, c'est-à-dire nouveau manuel français allemand, ou méthode très facile permettant à un allemand qui n'a appris qu'à lire et à écrire à apprendre en deux mois à lire, écrire et parler le français autant qu'il est nécessaire* ³.

Cette action directe, exercée dans l'enseignement sous des formes diverses par des Français a, pour ainsi dire, ouvert la voie aux idées pédagogiques des philosophes français et en particulier de Rousseau.

A ce point de vue un homme attire notre attention par sa situation, son savoir et son tour d'esprit, c'est le

1. *Der kritische Sylphe*, 1754, p. 302 ; *Frankfurter Frag-und Anzeigungs Nachrichten*, 9 janvier 1759 ; *Frankfurter Journal*, 1759.

2. Rôle des « Beisassen », 1756-1771 et de 1772-1786 ; voir aussi *Conistorial Protokolle*, 1785, vol. II.

3. *Staats Ristretto*, 1776 ; voir appendice 72.

recteur du « Gymnasium » Albrecht. Savant de cabinet, « magister » par excellence, il annonce cependant par certaines de ses idées l'aurore d'un nouveau temps.

Il a tout lu et le montre avec complaisance ; il cite la Bible comme les auteurs grecs et latins, Grotius, Locke, Leibnitz, aussi bien que Bayle, Fénelon et surtout Rollin qu'il estime particulièrement. La lecture de Montesquieu se trahit dans des passages comme le suivant : « Chaque gouvernement a son caractère particulier. L'esprit et l'âme sont différents dans un état monarchique de ce qu'ils sont dans une république¹. »

Sans doute, il a connu Rousseau, mais les premiers écrits de cet auteur, bien loin de trouver un écho dans l'âme du pédagogue allemand, ont dû le choquer vivement. Dans le discours dont nous venons de citer un passage, Albrecht parle de peuples qui, possédant autrefois une haute civilisation, seraient retombés dans la barbarie, « par le mépris des sciences et des écoles »². Et s'il dit que nous sommes « nés dans l'ignorance et naturellement corrompus »³, cette idée est bien contraire à celle que soutiendra, quelques années plus tard, le philosophe français. De plus, Albrecht est adversaire de l'éducation domestique.

Peut-être est-il revenu plus tard sur quelques-unes de ses opinions, car dans un discours tenu en 1763, il est tout à fait d'accord avec Grotius pour dire que « tout le mal est venu dans le monde parce que les hommes ont préféré l'arbre de la science à l'arbre de la vie »⁴.

1. Programme des städtischen Gymnasiums, Albrecht, *Drei grosse und schädliche Vorurteile, durch welche die meisten von öffentlichen Schulen abgehalten werden*, p. 16-17.

2. p. 23.

3. p. 4.

4. *Programm des Gymnasiums*, 1763, *Patriotische Gedanken von*

Le but de l'éducation devrait être, selon lui, de former la volonté plutôt que de charger la mémoire ¹.

Mais ce sont des principes qu'il n'a jamais mis en pratique et s'il dit qu'il « faudrait jeter les livres par la fenêtre », un peu plus loin il se plaint de ce que « les bancs des écoles publiques restent vides et que le latin est remplacé par la langue des Français » ².

Un autre pédagogue, qui fut toujours en butte aux attaques d'Albrecht, et dont nous avons déjà parlé, développe des idées nouvelles qui ont cours en France à cette époque.

Roland, ce représentant du système moderne d'éducation, se propose de faire de ses élèves « d'honnêtes gens qui soyent la consolation et la joye de leur famille et qui puissent être utiles à la société » ³.

Voici ce qu'il conseille à ses adversaires qui se plaignent de la perte de leurs élèves : « Qu'ils fassent comme moi, qu'ils donnent leurs soins entiers à former les jeunes gens et qu'ils leur donnent l'éducation convenable pour former de vrais citoyens et des gens vertueux ⁴. »

Dans une ville, où les questions pédagogiques avaient si profondément agité les âmes, et où l'influence de la France était prépondérante dans l'enseignement, un ouvrage de la portée de l'*Emile* ne pouvait rester inaperçu.

Aussi, dès son apparition se trouve-t-il en vente dans toutes les librairies, est-il lu par tous ceux qui s'intéressent au mouvement des idées, et les théories qu'il

unerkannten Schulsünden, Fehlern und Mängeln ; Mentzel, Goethes Lehrer, p. 221 et suiv.

1. Albrecht, ouv. cit., p. 13.

2. *Ibid.*, p. 15.

3. *Actes du Consistoire*, 53, Lettre au Conseil du 26 février 1754.

4. *Ibid.*, Lettre du 26 juin 1755.

contient deviennent-elles un sujet de polémique dans les journaux.

L'auteur d'une sorte d'autobiographie parue dans le *Philanthrope*, relevant les fautes commises par les personnes qui ont pris soin de sa première enfance, en profite pour donner aux mères et aux nourrices des conseils à la Jean-Jacques ¹.

C'est *l'Emile* qui réveille chez les esprits élevés cet intérêt vibrant pour les questions pédagogiques, qui est une des caractéristiques du mouvement intellectuel à cette époque.

Il est difficile d'établir la date exacte à laquelle Goethe à lu cet ouvrage.

Est-ce avant son départ pour l'université, est-ce à Leipzig seulement? Les lettres qu'il écrit de cette ville à sa sœur traitent bien des questions d'éducation, mais ne mentionnent pas *l'Emile*. Il en est question pour la première fois dans une lettre à Oeser, écrite à Francfort le 14 février 1769 : « Voltaire, dit-il, n'a pas pu faire du tort à Shakespeare, jamais un grand esprit ne sera vaincu par un plus petit. Emile sera toujours Emile et quand bien même le pasteur de Berlin en deviendrait fou ²... »

Mais c'est surtout à partir de son séjour à Strasbourg que Goethe devient l'admirateur fervent de Rousseau et cet enthousiasme est partagé par ses amis de Francfort. Klinger reçoit de la lecture de *l'Emile* une profonde impression qu'il gardera toute sa vie.

Quand, bien des années après, dans son *Histoire d'un Allemand de nos Jours* il écrira une sorte de confession, son jeune héros parlera de *l'Emile* en ces termes :

1. 1768, p. 58 et suiv.

2. Cf. Bernays, *Der junge Goethe, seine Briefe und Dichtungen von 1764-1776*, Leipzig, 1875, t. I, p. 58.

« C'était le premier livre de notre siècle, le premier livre des temps modernes. »

Et plus loin : « Que l'adolescent qui n'a pas de guide, choisisse Rousseau, il le conduira sûrement à travers le labyrinthe de la vie¹. »

Un autre ami de Goëthe, Heinrich Leopold Wagner, remplace dans son drame, *Die Kindermörderin*, le pédant traditionnel des comédies allemandes du temps par son « Magister » qui développe des idées à la Rousseau.

Nous ne croyons pas pouvoir mieux caractériser les idées de ces jeunes gens sur l'éducation qu'en reproduisant un passage tiré des *Frankfurter gelehrte Anzeigen* de 1772.

Il s'agit dans l'espèce d'une critique faite par Johann Georg Schlosser d'un traité de Purmann, successeur du recteur Albrecht et portant le titre : *Zufällige Gedanken über die Bildung des Geschmacks in öffentlichen Schulen*. L'auteur ayant conseillé, comme principal moyen de former le goût des élèves, la lecture des anciens, le critique objecte :

« En effet, puisque nos professeurs, au lieu de vivre avec leurs élèves, se contentent de lire avec eux, il semble bien que ce soit le meilleur chemin à prendre. Combien, cependant, nous eussions préféré qu'il nous recommandât l'étude de la nature et nous donnât le moyen d'élever ces jeunes esprits de façon à ce que le beau et le vrai que la nature nous offre, leur apparaisse comme le seul beau et le seul vrai. »²

1. *Œuvres*, Königsberg, 1809, t. VIII, livre V.

2. Cf. *Deutsche Literaturdenkmale des 18. Jahrhunderts*, in *Neudrucken herausgegeben von Bernh. Seuffert*, vol. VII et VIII, *Die Frankfurter gelehrten Anzeigen*, Heilbronn, 1882, avec une introduction de Wilhelm Scherer, p. 317 et suiv.

Tous enfin : Schlosser qui voudrait faire enseigner les langues par la pratique, rompant ainsi avec la méthode pédagogique triste et sèche, dont il a tant souffert dans sa jeunesse, Klinger, admirateur enthousiaste de *l'Emile*, Goethe qui s'écrie : « On prend à présent tant de soins pour améliorer les écoles, pourquoi ne pense-t-on pas aux écoles des filles ¹, ceux-là et bien d'autres encore sentent le besoin d'un changement radical de l'éducation et cette régénération, c'est de Rousseau et de son œuvre qu'ils l'attendent. . . »

1. Goethe Jahrbuch, t. VII, 1886, 15 *Briefe Goethes an seine Schwester Cornelia*, Lettre du 14 mars 1766, p. 29-30.

CHAPITRE VI

La bourgeoisie francfortoise et la littérature française

DANS les *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, Goethe prête à la « Belle Ame » quelques paroles bien caractéristiques :

« De mon temps, nous dit-elle, une culture supérieure ne pouvait être acquise que par la lecture de livres français ¹. »

La Confession d'un belle Ame pouvant être considérée comme l'expression des idées et des sentiments de Susanna von Klettenberg, ce passage nous permet d'affirmer que la littérature française fut, dès le commencement du XVIII^e siècle, pour le patriciat et la haute bourgeoisie francfortoise, la source de culture et d'instruction. Nous allons voir ce goût se développer et se répandre dans tous les milieux, il recevra une nouvelle impulsion de la visite du maréchal de Belle-Isle, dont nous avons montré toute l'importance au point de vue social, et régnera en maître pendant près de trente ans.

Le théâtre français est en pleine vogue, les romans de Lesage, de Marivaux, de l'abbé Prévost sont lus avec

1. Livre VI, *Bekenntnisse einer schönen Seele*.

intérêt, plus tard, *la Nouvelle Héloïse* fait les délices de la jeunesse francfortoise.

En 1768, à son retour de Leipzig, Goethe est frappé par le goût de ses compatriotes pour l'extraordinaire ; à côté du *Grandison* c'est, dit-il, *Eugénie* de Beaumarchais et *l'Honnête Criminel* de Falbaire qui leur plaisent le mieux ¹.

A cette époque, Voltaire qui avait déjà intéressé la génération précédente, est encore l'auteur le plus lu par le public francfortois. Partout, dans les annonces des libraires, les catalogues des foires, dans les journaux et revues littéraires, comme dans les bibliothèques privées, ses œuvres tiennent une place prépondérante. Les critiques sont en général très favorables à l'écrivain, tandis que l'homme est parfois jugé très sévèrement.

Il peut nous paraître étrange aujourd'hui de voir comparer Voltaire et Crébillon, mais les critiques contemporains ne s'en faisaient pas faute, et les Francfortois suivaient avec passion les phases de cette rivalité littéraire. Voici un article d'une revue, *le Sylphe critique* qui s'y rapporte :

« Le théâtre français qui, depuis Racine et le grand Corneille, n'a pas eu de meilleurs poètes que Crébillon le penseur et Voltaire l'inventif, est alternativement enrichi par les deux de pièces nouvelles, car chacun d'eux s'efforce de surpasser l'autre et l'on s'aperçoit déjà que tous les deux sont sur leur déclin. . . . Ils choisissent toujours les mêmes sujets, mais jusqu'à présent c'est Crébillon qui, dans cette lutte, a toujours eu l'honneur d'être le premier. . . . Actuellement, Crébillon a mis au jour une tragédie : *le Trium-*

1. Lettre à Oeser, du 24 novembre 1768 ; Cf. Bernays, *Der junge Goethe*, p. 33.

virat et Voltaire fait répéter *la Mort de Cicéron*. Il reste à voir qui des deux l'emportera ¹. »

A côté de Voltaire, il faut faire une place aux Encyclopédistes et leurs amis. Tandis que *l'Encyclopédie* elle-même, les œuvres d'Helvétius, de Condillac, de Buffon et d'autres philosophes, intéressaient surtout les savants, les ouvrages de Diderot et de Rousseau trouvaient un cercle plus vaste de lecteurs.

Mais les vrais favoris du grand public sont Crébillon, Piron, Grécourt, l'abbé Gresset, plus tard Beaumarchais, Sédaine, Falbaire, etc.

En 1753, un journaliste qui se demande si l'on écrit trop de livres, cite à ce propos comme seuls nécessaires et faisant autorité, outre les anciens : Bossuet, Fénelon, Fléchier, La Bruyère, Fontenelle, Rousseau, Racine, Voltaire, Gresset et Rollin, et il ajoute : « Si l'on voulait y joindre les œuvres de Boileau, Bayle, Montaigne, M^{mes} de Sévigné et Deshoulières, j'en serais fort content ². »

Si nous voulons nous rendre compte des préférences des Francfortois, les catalogues que nous possédons de plusieurs bibliothèques privées sont pour nous d'une grande valeur.

Dans ces bibliothèques les ouvrages historiques et politiques sont en majorité. Ce goût n'étonne pas de la part de juriconsultes. Mais les propriétaires des bibliothèques dont nous possédons les catalogues, ne sont pas tous des hommes de loi. Sur les sept bibliothèques que nous connaissons, il n'en est que trois qui leur appartiennent sans conteste. Parmi les autres nous en trouvons une dont l'importance et la composition s'ex-

1. *Der kritische Sylphe*, 1754, p. 415.

2. *Ibid.*, 1753, p. 67 et suiv.

plique mal au premier abord, eu égard aux occupations professionnelles de son propriétaire. Gogel est un commerçant, mais il fait aussi partie de la communauté calviniste française. Les relations que, de ce fait, il entretient avec la pensée française, sont de nature à modérer un peu notre surprise.

Il est assez difficile de déterminer les ouvrages auxquels est allée la préférence des hommes cultivés. Les catalogues que nous avons en main, sont de dates différentes. De ce que certains ouvrages sont moins cités que d'autres, il ne faudrait pas conclure nécessairement qu'ils ont été moins lus. On les retrouve en effet dans tous les catalogues, où, étant donné la date de leur apparition, ils pouvaient figurer.

Sous bénéfice de ces considérations, on peut dire que le *Télémaque* a été l'ouvrage le plus apprécié de la société francfortoise. Sa vogue a été extraordinaire, et il n'est de production de la pensée française à la même époque, qui puisse lui être comparée à cet égard. Les sept bibliothèques que nous avons mentionnées en possèdent onze exemplaires. L'ouvrage le plus lu après lui ne se trouve que dans cinq bibliothèques. Ce sont les *Fables* de La Fontaine.

En ce qui concerne les auteurs, si nous mettons Fénelon à part, c'est Voltaire qui semble avoir été le plus goûté à Francfort. Loen le mettait au tout premier rang des auteurs contemporains : « Le célèbre M. de Voltaire, dit-il, n'a pas peu contribué, par sa plume habile, à la gloire du théâtre français ¹. »

Sans doute, il faut se garder de donner une portée trop générale aux conclusions que nous tirons de l'étude des catalogues de bibliothèques.

1. *Gesammelte kleine Schriften*, t. IV, p. 111.

Le fait même d'avoir rassemblé de telles collections prouve que les propriétaires s'élèvent au-dessus du niveau moyen de leurs compatriotes. Cependant comme d'autre part, ce ne sont pas des savants, ils reflètent très bien le goût des différents milieux qu'ils représentent.

A cet égard, la bibliothèque de Jean Noë Gogel nous donne une idée assez exacte de la culture générale de la haute bourgeoisie francfortoise. Cette collection est particulièrement riche en livres français, chaque siècle y est représenté par ses meilleurs écrivains, qu'il s'agisse du théâtre, du roman, de la poésie, de l'histoire, des sciences ou de la philosophie ¹.

Le syndic Lucius dont la bibliothèque fut vendue en 1765, s'intéressait surtout à l'histoire et à la politique ; outre de nombreux ouvrages latins dont quelques-uns de Mabillon et de Gassendi, il possédait beaucoup d'œuvres historiques françaises. Corneille, Racine, Molière figurent également au catalogue ².

Une autre bibliothèque témoigne du goût qui présidait au choix des Francfortois parmi les œuvres de la littérature française. On y rencontre : *Nouveaux contes moraux* de Crébillon, Copenhague et Leipzig, 1768 ; *Histoire des femmes françaises littéraires*, t. I-V, Paris, 1769 ; *Essai sur le Bonheur*, Berlin, 1758 ; *Les Incas* par Marmontel, Paris, 1777 ; Raynal, *Histoire philosophique et politique des deux Indes*, Maastricht, 1777 ; *Questions sur l'Encyclopédie*, de Voltaire, t. I-IX, 1771 ; *Histoire de Milady Julie Mandeville*, Amsterdam, 1764 ; *Essay politique sur le commerce*, par de Melon, Amsterdam, 1754 ; *Histoire critique de la Philosophie*, Amsterdam, 1737 ; *Vies des femmes illustres de la France*, Paris, 1762 ;

1. Voir appendice 73.

2. Voir appendice 74.

Le Héros chrétien, par le Chevalier Steele, La Haye, 1729; *Lettres de Babet*, Amsterdam, 1768; *Lettres de M^{me} de Sévigné*, Leide, 1736 ¹.

Nous savons que le père de Goethe possédait une assez grande collection de livres, dans laquelle le poète dit avoir trouvé les œuvres de Corneille et de Racine ². Il nous parle aussi d'une traduction du *Télémaque* par Neukirch ³, tandis qu'il ne mentionne pas l'original dont il y avait cependant une belle édition ornée de gravures.

La plupart des auteurs français dont les ouvrages figurent dans le catalogue de cette bibliothèque, sont oubliés aujourd'hui. Mentionnons cependant : les *Lettres chrétiennes* de Fénelon, les *Fables* de La Fontaine, la *Princesse de Clèves*, le *Dictionnaire* de Bayle, les *Lettres persanes*, *Cleveland*, les *Mémoires et Aventures d'un homme de qualité*, *Estevanille Gonzales*, la *Nouvelle Héloïse*, le *Contrat social*, la *Mort de César*, *Olympie*, la *Henriade*, l'*Histoire de Charles XII* et une édition des *Œuvres complètes* de Voltaire ⁴.

Au début du siècle, la plus grande et la plus importante des bibliothèques privées de la Ville était celle de Zacharias Konrad von Uffenbach ⁵.

En 1711, elle comprenait 12.000 livres et comme il la mettait, avec la plus grande générosité, à la disposition de ses contemporains, elle était devenue célèbre bien au-delà des frontières de l'Allemagne ⁶.

1. *Verzeichnis einer Sammlung von Büchern*, welche Freitag den 21 Dezember 1787... öffentlich verkauft werden sollen, Francfort, 1787.

2. *Dichtung und Wahrheit*, I, livre 3.

3. *Ibid.*, I, 2.

4. *Versteigerungs Catalog der Rat Goethe'schen Bibliothek*, Francfort, 1794, voir appendice 75.

5. Voir plus haut, page 15 du présent ouvrage.

6. *Al gemeine deutsche Biographie*, t. 39, p. 135-137, Biographie d'Uffenbach, par le D^r R. Jung.

En 1729, il dut se décider à en vendre la plus grande partie, le reste le fut après sa mort, en 1735.

Bien qu'elle fût composée essentiellement d'ouvrages juridiques et historiques, nous y trouvons cependant, à côté des historiens français : Commines, Varillas, le cardinal de Retz et d'autres, les poètes du xvi^e et du xvii^e siècle¹.

L'absence complète des classiques, Corneille, Racine et Molière, dans le catalogue de vente de 1729, qui nous sert de guide dans cette enquête, s'explique par le fait qu'Uffenbach ne s'en sera pas dessaisi alors, mais les aura gardés jusqu'à sa mort. Il en est de même probablement des œuvres de Voltaire.

Quand il s'agit de nous représenter le goût et les idées de la bourgeoisie francfortoise pendant la première moitié du siècle, c'est dans les ouvrages d'un contemporain d'Uffenbach, Loen, que nous puisons avec le plus de fruit.

Il voit avec regret que l'Allemagne n'a pas produit de poètes qui méritent d'être cités : « On ne parle guère de nous sur le Parnasse, dit-il, nous ne sommes pas assez spirituels, nous n'avons pas de Montaigne, Saint-Evremond, la Bruyère, Bayle ou Montesquieu ² », et il propose comme modèles à ses compatriotes les poètes français, les Corneille, Racine, Molière, Destouches, Crébillon et Voltaire.

Quelques années après avoir fait la remarque ci-dessus, il ajoute en note : « depuis lors, les écrits de Gottsched, de Gellert et plusieurs autres du même genre se sont fait connaître avec gloire » ³ ; remarquons

1. Voir appendice 76.

2. *Gesammelte kleine Schriften*, t. II, p. 405-406.

3. *Ibid.*, note.

que les deux seuls écrivains cités sont des imitateurs des Français.

Loen ne considère pas l'imitation des Français comme un but, mais comme un moyen de parvenir à l'épuration de la langue allemande.

Il confirme ainsi la remarque de Susanna von Klettenberg ; il conseille à ses contemporains de se mettre à l'école des Français et son avis, nous le savons, était assez généralement partagé dans le milieu où il vivait.

C'est ainsi que Ohlenschlager, le fiancé de la « Belle Ame », connaissait à fond la littérature française et prenait grand soin de se tenir au courant de ses productions nouvelles.

Il avait voyagé en France dans sa jeunesse et Senckenberg le nomme parmi ceux qui se sont, à son avis, trop francisés ¹.

Il a écrit, en français, une *Dissertation sur les Contes palatins* qui fut publiée en tête de l'*Histoire abrégée de la maison palatine*, de l'abbé Schannat ².

Tous ces hommes étaient des amis du conseiller Goethe et ont agi plus ou moins fortement sur le jeune Wolfgang, soit directement par leur conversation, soit indirectement par leurs écrits ³.

Il est ainsi, dès son adolescence, nourri d'esprit français.

La réplique qu'il prête à *Wilhelm Meister* semble d'ailleurs prouver qu'il sut apprécier tout le prix de cette éducation :

« Comment peut-on se montrer ennemi d'une langue

1. Voir plus haut, chap. IV, p. 78 et appendice 49.

2. Francfort, 1740 ; Cf. Müller, *Beschreibung des gegenwärtigen Zustandes der freien Reichs-Wahl-und Handelsstadt Frankfurt a. M.*, 1747, p. 157 ; J. M. Lappenberg, *Reliquien der Fräulein Susanna Katharina v. Klettenberg*, Hambourg, 1849, p. 184.

3. Cf., *Dichtung und Wahrheit*, I, 2 et 4.

à laquelle on doit la plus grande partie de sa culture, et à laquelle nous devons faire des emprunts encore pendant longtemps, avant de nous créer une personnalité ¹ ».

Les circonstances dans lesquelles Goethe a composé son *Clavigo* ², montrent que l'intérêt pour la littérature française est toujours bien vif dans le milieu auquel il appartient.

Dans cette « société du mardi » dont nous avons déjà parlé ³, il est alors d'usage de faire à haute voix la lecture de quelque ouvrage récent.

Un jour, Goethe choisit le *Mémoire de Beaumarchais contre Clavigo* qui est très applaudi et provoque une discussion générale. La jeune fille que le hasard du jeu de mariage lui avait donné comme compagne, le priant d'en tirer une pièce, il le lui promet et, huit jours après, lit son drame dans cette même société.

Plus tard « Frau Aja » fait partie d'une société du même genre, où, à côté des auteurs allemands, on lit du Marivaux et du Beaumarchais. « L'esprit mordant de ce dernier lui agréait particulièrement ⁴. »

En 1775, le libraire Seyberth annonce l'ouverture d'un cabinet de lecture, où le public trouvera des livres français aussi bien qu'allemands ⁵.

Le goût des Francfortois pour la littérature française fut entretenu et développé par les journaux qui attiraient l'attention de leurs lecteurs sur les productions littéraires françaises.

1. *Wilhelm Meisters Lehrjahre*, Livre V^e, chap. XVI.

2. *Dichtung und Wahrheit* III, 15.

3. Voir plus haut, chap. IV, p. 75.

4. Paul Bastier, *La Mère de Goethe, d'après sa correspondance*, Paris 1902, p. 81.

5. *Frankfurter Frag-und Anzeigungs Nachrichten* du 7 novembre 1775.

Dans les feuilles locales, les annonces des libraires tiennent une grande place, et nous constatons en les lisant une abondance d'ouvrages français qui égalent presque en nombre ceux de langue allemande ¹.

L'intérêt pour la littérature française est si vif que même des journaux politiques, comme le *Frankfurter Staats Ristretto* analysent des œuvres littéraires françaises et font une place aux nouveautés scientifiques.

Mais il y a des revues telles que le *Sylphe critique*, fondé en 1751, qui consacrent un plus grand nombre de colonnes aux études littéraires.

Dès le mois de décembre 1751, il donne une analyse du premier volume de l'*Encyclopédie*, accompagnée de commentaires élogieux, et dans la suite il tient ses lecteurs au courant de toutes les péripéties de la lutte provoquée par la publication de cette œuvre.

A la lecture de ces articles nous constatons un changement de ton dans la critique des philosophes français. Le second volume de l'*Encyclopédie* déjà est jugé « dangereux et propre à répandre le scepticisme » ². Et quand, en 1753, le *Sylphe* annonce la publication d'un pamphlet, intitulé *La Folie des prétendus Esprits forts, des Impies*, etc., il ajoute le commentaire suivant : « On trouvera dans cet ouvrage tout ce qui a été dit contre cette secte odieuse ³. »

A quoi tient cette évolution ? Plusieurs hypothèses sont admissibles : il se peut que le premier volume de l'*Encyclopédie* ait été moins de nature à effrayer le *Sylphe*, et que seulement la suppression de l'*Encyclopédie* lui ait donné l'éveil, ou bien que ces critiques

1. Voir appendice 77.

2. 1752, p. 94.

3. P. 364.

n'aient été que de simples reproductions d'articles étrangers.

Les ouvrages de Voltaire sont aussi, dès leur apparition, analysés dans cette revue.

Bien qu'elle se montre en général favorable à cet auteur, il nous semble cependant qu'elle accorde un peu trop complaisamment la parole à ses adversaires ¹.

Un autre périodique paraissant à cette époque, mérite tout particulièrement notre attention. Ce sont les *Nouveaux extraits des meilleures Revues hebdomadaires et mensuelles de l'Etranger*.

Parmi les périodiques dont cette feuille publie les extraits, les français sont les plus nombreux ; nous ne citerons que le *Mercure de France*, l'*Année littéraire*, le *Journal des Savants*, le *Journal de Médecine* et le *Journal économique*.

On comprend aisément l'importance de cette revue au point de vue de la propagation des idées françaises ².

On trouve dans les *Nouveaux Extraits* le compte rendu et la critique des plus récentes publications françaises et des pièces jouées sur la scène parisienne. La plupart des articles littéraires étaient tirés du *Mercure de France* ³.

En général, les *Nouveaux Extraits* n'ajoutent aucun commentaire aux articles qu'ils reproduisent, cependant leur sympathie pour les philosophes s'exprime dans quelques remarques critiques sur des pamphlets dirigés contre eux.

En comparant les journaux de cette époque à ceux de la première moitié du siècle, nous sommes frappés d'un fait curieux : tandis que du temps de Loen,

1. Voir appendice 78.

2. Voir appendice 79.

3. Voir appendice 80.

plusieurs périodiques français avaient paru à Francfort, ils manquent entièrement dans un moment où cependant l'admiration des Francfortois pour la littérature française est plus grande que jamais.

Plus tard, entre 1770 et 1780, on essaya à plusieurs reprises de faire paraître de ces revues, mais elles n'eurent évidemment pas de succès, car leur durée fut très éphémère.

Deux annonces dans les journaux locaux ¹ invitent le public à se procurer au bureau de la Poste Impériale le *Journal historique et littéraire* avec son supplément hebdomadaire, *les Fastes du Goût*, dirigé par Paradis, professeur en belles lettres, et dont nous avons eu l'occasion de parler ². Mais ce sont là les seules indications que nous avons sur ce périodique, et il est à supposer qu'il n'a pas paru longtemps.

Tel sera aussi le cas d'une revue hebdomadaire, *la Correspondance allemande ou Bibliothèque philosophique, politique, économique, historique et littéraire*, que le libraire Kessler fera paraître en 1780 ³.

Les quelques numéros qui en restent, sont d'ailleurs sans grand intérêt pour nous, ne contenant guère que des nouvelles politiques.

En fait de littérature nous ne noterons qu'une critique de *Sara Sampson* et *d'Emilia Galotti*, dans son ensemble favorable à ces deux œuvres, mais qui reproche à la dernière d'être contraire aux règles et de mélanger les genres ⁴.

Dans cette même année 1780, un nommé Raymond Camus, Français d'origine, commerçant et bourgeois

1. *Frankfurter Frag-und Anzeigungs Nachrichten*, 18 janvier 1771, et *Handlungs Avis-Comptoir Zeitung*, 1771, p. 60-61.

2. Chap. V, p. 90-92.

3. *Actes de la Censure*, 723.

4. 15^{me} feuille, p. 225-233.

de la Ville, obtiendra l'autorisation de publier un périodique sous le titre : *Journal politique, historique, poétique et critique* ¹.

Peut-être nous trouvons-nous en présence d'un nouvel avatar de la revue précédente qui avait eu maille à partir avec la Censure.

Dans sa requête au Conseil, Camus avait dit : « On sait qu'aucune autre langue étrangère ne s'est répandue en Allemagne, et surtout à Francfort, autant que la française, cependant il n'existe, depuis la dernière guerre, aucun périodique français ²... »

Cette observation pourrait bien nous fournir une explication de ce manque de journaux français. Faudrait-il l'attribuer à des raisons politiques ?

Il est évident que pendant les années où des troupes françaises se trouvaient, soit dans les environs de Francfort, soit dans la Ville même, les publications françaises subirent un contrôle sévère, et nous avons vu que plus d'un journaliste de l'époque précédente a dû en souffrir.

Mais quelles que soient les difficultés que les événements aient pu susciter aux gazettes, il ne nous semble pas qu'ils aient pu provoquer leur suppression pendant une aussi longue période.

Ne devons-nous pas en chercher la cause dans le développement même qu'avait pris le goût de la littérature française à Francfort ?

Dans tous les milieux, même dans ceux où la connaissance du français n'est pas générale, le public demande à être tenu au courant de la littérature, et les journaux de langue allemande s'empressent de répondre à ce désir par des feuilletons, articles de critiques, comptes rendus et extraits aussi variés que possible.

1. *Actes de la Censure*, 730.

2. *Ibid.*

En outre les journaux parisiens sont lus maintenant par un grand nombre de Francfortois.

La bibliothèque de Gogel contient le *Journal des Savants* tout entier depuis 1665-1763 (266 volumes); les libraires offrent le *Spectateur français* et d'autres périodiques de ce genre, quelquefois aussi des traductions allemandes de ces revues.

Le *Mercur français* donnant, en 1763, une liste de ses abonnés, remarque qu'il envoie 13 exemplaires à la poste de Francfort ¹.

Quant, en 1787, le libraire Esslinger fondera la « Société de Lecture » (Lesegesellschaft), il mettra à la disposition des membres plusieurs gazettes et périodiques français : la *Correspondance littéraire secrète*, le *Courrier du Bas-Rhin*, la *Gazette de Cologne*, le *Bulletin de Versailles*, le *Journal général de l'Europe*, etc. ².

Nous ne pouvons pas déterminer exactement la valeur des trois facteurs précédents, mais il n'en reste pas moins acquis que, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, la presse francfortoise de langue française a, pour ainsi dire, disparu.

A l'époque de Lœn, au contraire, elle joua un rôle assez important, et c'est cette période que nous allons étudier ici plus spécialement.

Parmi les gazettes politiques nous remarquons le *Courrier curieux* qui commence à paraître en 1715, et le *Mercur curieux* (1725); ce dernier contient surtout des extraits de journaux hollandais ³.

1. Voir appendice 81.

2. *Frankfurter Hausblätter aus Vergangenheit und Gegenwart*, nouvelle série, II, 1882, n° 12, *Von der eingegangenen Lesegesellschaft*.

3. *Actes de a Censure*, 420; *Frag-und Anzeigungs Nachrichten*, 2 février 1725 et 20 février 1728; Cf. Belli-Gontard, *ouv. cit.*, p. 63 et 89-90.

Il change de titre en 1740 et prend celui de *Quint-Essence de toutes les Gazettes* ; l'éditeur Heinscheid annonce alors à ses lecteurs qu'il y fera paraître les *Lettres curieuses d'un gentilhomme allemand touchant les mœurs et les affaires du temps*¹.

Il s'agit évidemment des *Lettres curieuses* de Lœn qui ont d'abord été publiées dans ce journal et dont nous avons déjà parlé².

Le représentant le plus intéressant des revues littéraires françaises est certainement le journal : *Amusements littéraires ou Correspondance historique, philosophique, critique et galante*.

L'éditeur Franz Varrentrapp, ami de Voltaire, avait déjà fondé, en 1734, un journal politique français, *l'Avant-Coureur*, très répandu, même à l'étranger.

Cette gazette, ayant eu le malheur de déplaire à quelques souverains et princes, fut plusieurs fois supprimée temporairement, pour des périodes parfois fort longues, et définitivement en 1753³.

Pendant une interruption de la publication de *l'Avant-Coureur*, Varrentrapp fit paraître les *Amusements littéraires*, dont le principal rédacteur était Marc Antoine Emmanuel de la Barre de Beaumarchais⁴, personnage très intéressant, à qui son amabilité et son esprit valurent d'être accueilli dans les premières familles de la Ville et d'être apprécié par les gens les plus instruits.

Les *Amusements littéraires* se proposent de renseigner leurs lecteurs, non seulement sur les événements

1. Belli-Gontard, *ouv. cit.*, p. 105.

2. Voir chap. II.

3. Consulter au sujet de Varrentrapp le *Frankfurter General Anzeiger* du 30 novembre 1906.

4. Voir appendice 82.

littéraires, mais aussi sur les actualités politiques et scientifiques, ainsi que sur les faits et gestes de la Cour et de la société parisienne. C'est ainsi que nous y trouvons la critique de livres nouvellement parus à côté d'anecdotes piquantes ; les sujets mis au concours et les prix distribués par les académies, l'histoire des Appelants et des Convulsionnaires, des épîtres de Piron et de l'abbé Grécourt, des vers de Voltaire.

Tout cela est présenté en forme de lettres et d'une façon très spirituelle ¹.

Quand de la Barre quitta Francfort, la publication des *Amusements littéraires* ne fut pas continuée ; leur éditeur les remplaça, en 1742, par *Le Perroquet ou Mélange de diverses Pièces intéressantes pour l'esprit et le cœur*, périodique du même genre, et que nous avons eu l'occasion de citer ².

Nous avons pu constater une grande prédilection de la bourgeoisie francfortoise pour la littérature française, une étude des représentations théâtrales qui eurent lieu pendant le XVIII^e siècle, va nous montrer que sur ce terrain le français est presque maître absolu.

« Le goût pour le théâtre français est entré dans les mœurs des habitants y ayant été nourri et développé par une suite à peine interrompue de représentations du répertoire français ³. »

Nous avons vu que, pendant la diète d'élection, en 1741-1742, et pendant l'occupation de la Ville, en 1759-1761, des comédiens français y ont joué avec beaucoup de succès ⁴.

1. Voir appendice 83.

2. Plus haut, p. 35 ; voir appendice 83.

3. *Programm des städtischen Gymnasiums zu Frankfurt, a. M.*, 1885, Armand Caumont, *Gœthe et la Littérature française*, p. 5.

4. Chap. II, p. 45-47, et chap. III, p. 60-63.

Mais bien avant cette époque, les œuvres du théâtre français ont été jouées par des troupes de passage, dont une seulement était française : celle de Cherrier et Billieu qui, en 1700, avait chanté les opéras de Cambert et de Lulli ¹.

Il ne semble pas que les Francfortois aient fort goûté ce genre, car nous ne le voyons plus apparaître sur la scène.

Le public préférerait encore à cette époque les « Haupt-und Staatsaktionen », cependant il est probable qu'en 1682 et 1686, le directeur Velthen a fait représenter des traductions ou des adaptations du *Cid* et du *Misanthrope* ².

Le plus ancien des programmes de théâtre conservés dans la collection de la Bibliothèque municipale concerne une adaptation du *Cid*, jouée par la troupe de Denner ³.

Si jusqu'ici il s'agissait de quelques représentations éparses et douteuses, nous avons au contraire des indications précises sur le théâtre de M^{me} Neuber qui, en 1736 et 1737, fit connaître aux Francfortois les principales pièces du répertoire classique français ⁴.

Dès lors, Corneille, Racine, Molière et ses successeurs se maintiennent au répertoire francfortois, et les comédiens qui viennent amuser le public pendant les foires, ne manquent jamais de les mettre sur leur programme.

De plus en plus la tragédie classique remplace les « Haupt-und Staatsaktionen », les comédies de Molière, Regnard, Dancourt, Marivaux, etc., égayent le public

1. Voir appendice 85.

2. *Neujahrsblatt des Vereins für Geschichte und Altertumskunde zu Frankfurt a. M.*, année 1872, v. Oven, *Das erste städtische Theater zu Frankfurt a. M.*, p. 3 ; Mentzel, *ouv. cit.*, p. 194 et suiv.

3. Voir appendice 86.

4. Voir appendice 87.

las des arlequinades grossières qu'il avait applaudies jusque-là.

Une petite allégorie représentée, le 20 avril 1751, par la troupe de Schuch, devant l'Edilité et en son honneur, est fort intéressante à cet égard, car elle nous renseigne parfaitement sur le répertoire alors en vogue.

Dans cette pièce, la tragédie et la comédie personnifiées, se disputant la prééminence, citent chacune à son tour les pièces qu'elles considèrent comme leurs gloires. Nous y trouvons mentionnées, à côté du *Cato* de Gottsched, de la *Banise* de Grimm et du *Canut* de Schlegel, les tragédies françaises suivantes : *le Cid*, *Polyeucte*, *Horace*, *Iphigénie*, *Mithridate*, *Alzire*, *Mérope*, *Zaïre*, *la Mort de César*, *Brutus*, *Electre*, tandis que la comédie se vante de compter parmi ses créateurs Molière, Regnard, Destouches et Boissy, aussi bien que Holberg et Gottsched¹.

C'est en 1741 que les tragédies de Voltaire avaient commencé à paraître sur la scène francfortoise, introduites par les comédiens français qui avaient joué d'abord *OEdipe* et *Alzire*.

Comme nous l'indiquent les affiches, cette dernière tragédie fut alors plusieurs fois redemandée par le public qui, dans la suite, lui gardera toujours la même faveur.

Mérope et *Zaïre* n'auront pas moins de succès et l'on peut dire que, de 1740 à 1780, les Francfortois ont vu jouer toute l'œuvre dramatique de Voltaire.

En 1757, la troupe d'Ackermann leur fait connaître le premier drame bourgeois allemand : *Miss Sara Sampson* et quelques autres pièces moins importantes

1. *Der kritische Sylphe*, 20 avril 1751 et 1752, p. 138 ; Mentzel, *ouv. cit.*, p. 227-229 et Suppl. VIII, p. 475-476 ; *Collection de programmes* ; Reichsadler, année 1859, n° 4, Dr. jur. Friedrich Lucae, *Zur Geschichte des Frankfurter Theaters*.

de Lessing. Elle apporte aussi dans son répertoire quelques comédies de Gellert, mais le succès qu'elle obtient, est dû, en grande partie, à l'excellente interprétation du théâtre français, dont elle ne joue que les meilleures traductions.

Elle débute à la foire de printemps avec *Alzire*, à celle d'automne avec *Zaïre*, représente *Mélope* et *l'Enfant prodigue*, quatre tragédies de Racine (*Britannicus*, *Mithridate*, *Iphigénie* et *Bajazet*), *les Femmes savantes*, *l'Ecole des Femmes*, *Mélanide*, *Cénie*, *le Poète Campagnard*, dans la traduction de Gottsched, deux autres comédies de Destouches (*Le Tambour nocturne* et *le Glorieux*), et quelques comédies de Dancourt ¹.

La sensibilité des Francfortois, réveillée et nourrie par les romans de Richardson, est agréablement touchée par la comédie larmoyante, pendant que, d'autre part, le drame bourgeois répond au goût naissant pour les peintures de la vie de famille.

Aux quelques pièces de ce genre, que nous venons de citer, s'ajoutent, à partir de 1765, *Les trois Sultanes*, *l'Ecossaïse*, *Nanine*, *le Père de Famille*, *Eugénie*, *les deux Amis*, *la Brouette du Vinaigrier*, *le Déserteur*, *l'Honnête Criminel*, *le Fabricant de Londres* et d'autres ².

Ce n'est passans un certain étonnement qu'on remarque l'absence, dans cette liste si complète, du *Philosophe sans le savoir* de Sédaine, un des meilleurs modèles du genre sérieux.

1. Collection de programmes ; Mentzel, ouv. cit., p. 239 et suiv., Suppl. XII, p. 490-494 ; *Festschrift zu Gœthes, 150. Geburtstagsfeier dargebracht vom freien deutschen Hochstift*, Francfort, 1899, Même auteur, *Der junge Gœthe und das Frankfurter Theater*, p. 137.

2. Programmes de théâtre ; Mentzel, *Der junge Gœthe*, p. 162, 164, 167 ; Même auteur, *Geschichte der Schauspielkunst*, p. 297 et suiv., et Suppl. XIV, XXI.

Cela ne prouve cependant pas qu'il n'ait pas été représenté, car d'une part, les programmes n'ont pas tous été conservés, et d'autre part, ils ne portent pas toujours le nom de l'auteur et les titres ont été souvent changés par les traducteurs. Dans ces conditions, il devient à peu près impossible d'identifier une pièce. Parmi les nombreux traducteurs, citons ici un Francfortois, le greffier (« *Aktuarius in des älteren Bürgermeisters Audienz* ») Diefenbach qui traduisit *l'Ecole des Amis* de Nivelles de La Chaussée, jouée à Francfort avec beaucoup de succès, le 12 avril 1752, par la troupe d'Ackermann ¹.

Le goût du public pour le drame persista fort longtemps, si bien qu'en 1783, l'auteur des *Lettres de Milord Gaz à Milord Méphitique*, en parlant du théâtre à Francfort, se plaindra de ce que « les Allemands ont légitimé ce bâtard de Melpomène et de Thalie... qui, d'après lui, est un mauvais genre et a gâté le goût en France » ². Il regrette que les Français « qui sont faits pour exceller dans le genre de la comédie, aient pris du goût pour la comédie larmoyante que La Chaussée a créée et qui fait presque oublier Molière » ³.

Très peu de temps après le départ du théâtre Regnault ⁴, une autre troupe française, celle de Barizon, vient à Francfort, à l'occasion du couronnement de Joseph II. Malgré les prix d'entrée très élevés, ses représentations attirent de nombreux spectateurs.

Le répertoire se compose surtout de comédies et

1. *Der kritische Sylphe*, année 1752, p. 138 ; Cf. Gottsched. *Nöti-ger Vorrat, Nachlese zum 18 Jahrhundert*, 1752.

2. P. 7.

3. P. 8.

4. Cf. plus haut, chap. III p. 60 et suiv. du présent ouvrage.

d'opéras-comiques, quant aux tragédies, nous ne voyons sur les affiches que *Zaïre* de Voltaire ¹.

Le programme comporte presque toujours deux pièces, une comédie et un opéra-comique ou intermède à ariettes, suivies d'un ballet ou d'une pantomime ; souvent encore pendant les entr'actes un concert égaye les spectateurs ². Le jeudi et le dimanche, la soirée se termine par un bal.

Bien que sa troupe soit composée d'excellents acteurs, Barizon fait cependant venir à grands frais des artistes en vedette, acteurs, chanteurs et cantatrices, danseurs, pianistes, etc., ³ « pour contenter, autant que possible la haute noblesse » ⁴.

Il donne des soins particuliers aux décors et aux costumes qu'il fait faire sous la surveillance du « tailleur royal français, M. Renoudin » et de Quaglio, plus tard machiniste-décorateur du théâtre français à Cassel ⁵.

Cette recherche perpétuelle du mieux entraîne des dépenses exagérées qui causent sa ruine, et malgré les fortes recettes qu'il encaisse, Barizon ne peut remplir ses engagements et disparaît un jour, laissant dans la misère plusieurs de ses acteurs.

En 1768, son matériel est dispersé aux enchères d'une vente publique, au profit de ses créanciers ⁶.

Nous pouvons passer rapidement sur les quelques re-

1. Voir appendice 88.

2. Voir appendice 89.

3. Voir appendice 90.

4. Mentzel, *Der junge Gœthe und das Frankfurter Theater*, p. 155.

5. Cf. Jean-Jacques Olivier, *Les Comédiens français dans les cours d'Allemagne au XVIII^e siècle*, 4^e série, *La Cour du Landgrave Frédéric II de Hesse-Cassel*, Paris, 1905, p. 8, 9, 53 ; *Collection de programmes* ; Mentzel, *Geschichte der Schauspielkunst*, p. 272-280 et Supplém. XIV, p. 500-507 ; Même auteur, *Der junge Gœthe*, p. 155-156.

6. *Frankfurter Frag-und Anzeigungs Nachrichten*, 20 janv. 1768.

présentations données, en 1768 et 1769, par des acteurs français de Hanau ¹ qui, deux fois par semaine, viennent jouer la comédie à Francfort ².

M^{me} Anna Martin qui vient en 1770, clôt pour un certain temps la série des troupes françaises; elle s'était associée avec Regnault, l'ancien directeur du théâtre français à Francfort pendant l'occupation.

Nous n'avons plus que deux programmes de leurs représentations : le *Peintre amoureux de son modèle*, suivi du *Roi et le Fermier* et *Ninette à la Cour* opéra-bouffe, précédé de *l'Arlequin Hulla* ³.

De 1771 à 1777, les deux foires annuelles sont régulièrement fréquentées par la troupe de Marchand, une des plus célèbres du temps. Riesbeck, dans son *Voyage en Allemagne* ⁴, la met au même rang que les théâtres de Paris, tant pour son répertoire choisi que pour le talent de ses acteurs ⁵.

Elle a certainement contribué, plus qu'aucune autre troupe allemande, à la prédilection des Francfortois pour le théâtre français. Le répertoire de Marchand se compose presque entièrement de comédies et d'opéras-comiques dont il avait choisi les meilleures traductions; il en a lui-même fait quelques-unes.

Nous pouvons être très affirmatifs à ce sujet, car une heureuse circonstance nous permet d'en dresser la liste complète : Marchand a publié une édition de tout son répertoire, que les libraires annoncent dans les jour-

1. Voir appendice 91.

2. Mentzel, *Geschichte der Schauspielkunst*, p. 305-306.

3. *Collection de programmes*; Mentzel, *Der junge Gæthe*, p. 166, note 120; *Geschichte der Schauspielkunst*, p. 310.

4. Paris, 1788, p. 74-78.

5. Cf. Olivier, *ouv. cit.*, 1^{re} série, *La Cour palatine*, Paris, 1901, p. 106, note 111.

naux locaux, avec l'énumération de toutes les pièces qui le composent.

Certes, le succès du théâtre de Marchand doit être attribué en grande partie aux représentations de ces opéras-comiques, genre dont le public s'était montré enchanté dès son introduction en 1759.

Depuis lors, Barizon et M^{me} Martin lui avaient accordé une large place et des comédiens allemands l'avaient fait connaître à un public plus nombreux, en jouant des traductions de *Tom Jones*, du *Maréchal ferrant*, de *Bastien et Bastienne*, de *La Laitière et les Chasseurs* et d'autres ¹.

Enfin sous la direction de Marchand, les plus charmantes opérettes de Philidor, Duni, Monsigny et Grétry paraissent sur la scène francfortoise ² et parmi celles-ci, c'est *le Déserteur*, *la Fée Urgèle ou ce qui plaît aux dames* et *Zémire et Azore* qui plaisent le mieux et sont le plus souvent représentés.

Comme directeur et comme acteur, Marchand est partisan du naturel au théâtre ; les souvenirs qu'il avait rapportés d'un séjour à Paris lui sont fort utiles, et c'est à l'imitation des Italiens et des théâtres forains qu'il tâche d'adapter les costumes et les décors au caractère de la pièce.

Lui-même s'inspire manifestement d'Aufresne, acteur parisien alors célèbre par le naturel de son jeu ³.

La prédilection des Francfortois pour les opéras-comiques devient de plus en plus forte ; après les avoir vus, pendant sept années, au théâtre de Marchand, ils

1. *Collection de programmes* ; Mentzel, *Geschichte der Schauspielkunst*, Supp. XVII et XVIII.

2. Voir appendice, 92.

3. Voir Goëthe, *Dichtung und Wahrheit*, IV, 17 ; Mentzel, *ouv. cit.*, 318-319.

persistent dans leur préférence, et les chefs de troupes qui viennent ensuite, se voient obligés, sous peine de jouer devant des banquettes, de continuer à représenter ces pièces ¹.

Dans les journaux, les critiques ne cessent de se plaindre de ce qu'ils nomment une dépravation du goût. C'est ainsi que nous lisons dans les *Lettres concernant la société de Seyler et ses représentations à Francfort* ², que les Francfortois ne veulent pas voir de pièces nouvelles.

« Ne nous donnera-t-on pas bientôt une opérette ? » demandent-ils ³.

Johann Georg Schlosser, le futur beau-frère de Goethe, parle avec mépris du « public d'opéras-bouffes et des faiseurs d'opérettes » ⁴.

Cette observation, bien que venant d'un ami de Goethe, pourrait passer pour une critique indirecte de ce dernier. On sait en effet que, frappé du charme de ces pièces, il a écrit, en 1775, ses « Singspiele » : *Erwin et Elmire* et *Claudine de Villa Bella*.

Seyler, le successeur de Marchand au théâtre de Francfort, ouvre la série des directeurs qui essayent, avec plus ou moins de succès, d'intéresser le public aux œuvres des auteurs allemands.

En 1777, il donne *Sturm und Drang* de Klinger, alors poète de la troupe, mais les Francfortois restent

1. Voir appendice 93.

2. *Theaterjournal für Deutschland*, Gotha 1778, 5-7. Stück. C'est une suite des *Briefe die Seyler'sche Gesellschaft betreffend* de Heinrich Leopold Wagner. (Voir plus bas, chap. IX.) L'auteur en est inconnu.

3. Cf. *Frankfurter Hausblätter*, nouv. série, t. II, 1882, n° 1-5, *Zur Geschichte der Frankfurter Theater Verhältnisse*.

4. Erich Schmidt, *Heinrich Leopold Wagner, Gæthes Jugendgenosse*, 2^e éd., Iéna, 1879, p. 53.

complètement indifférents à cet ouvrage de leur jeune compatriote.

Il en est de même pour la première représentation du *Götz*, tandis que *Clavigo* réussit pleinement ¹.

Si Seyler est soutenu dans ses efforts par les lettrés, il ne parvient cependant pas à gagner la masse, et il semble que ses recettes ne furent pas des meilleures, bien que de temps en temps, il ait sacrifié au goût des Francfortois en donnant des opérettes.

Le succès d'un théâtre ne dépend alors que de la place plus ou moins grande, accordée dans son répertoire à ce genre de pièces.

Les critiques littéraires s'en rendent parfaitement compte, comme en fait foi un article des *Beiträge zur Verbreitung nützlicher Künste und Wissenschaften* ², à propos d'une représentation de *La belle Arsène* de Favart, musique de Grétry.

Le journaliste y parle du « goût pour l'opérette que Marchand a inspiré à notre public, que Seyler, à son propre préjudice, a essayé de changer, et que Grossmann est forcé de satisfaire s'il ne veut pas voir son théâtre vide ».

Les mêmes plaintes se feront encore entendre, huit années plus tard, dans une autre revue de critique théâtrale, les *Dramaturgische Blätter* ³; l'intermède sera donc toujours le genre favori des Francfortois.

Cependant, à partir de 1780 environ, les programmes mentionneront de plus en plus fréquemment les auteurs nationaux. Ce sont d'abord les Gotter, Weise, Möller, Grossmann, imitateurs des Français, puis

1. Mentzel, *ouv. cit.*, p. 350-351 ; Erich Schmidt, *Lenz und Klinger*, 2 *Dichter der Geniezeit*, Berlin, 1878, p. 71.

2. 30 mars 1780.

3. 1788, p. 113-119.

Iffland, Kotzebue, Lessing, Goethe, Schiller, Klinger, Wagner, Leisewitz et, à côté du drame allemand, les traductions d'auteurs anglais : Shakespeare, Sheridan, Congreve, Banks, etc.

On donna alors en « premières » à Francfort *le Barbier de Séville*, mis en scène le 12 avril 1777, *Pygmalion* (12 avril 1780), *Mariamne* de Voltaire, traduit par Gotter (20 septembre 1782), *Lanassa*, traduction faite par Plumicke, de *la Veuve du Malabar* de Lemierre (26 septembre 1783), et *le Mariage de Figaro* (11 avril 1785) ¹.

Cette dernière pièce eut apparemment beaucoup de succès, car elle fut jouée à plusieurs reprises, de même que *le Barbier de Séville* et *la Veuve du Malabar*.

Le 24 mai 1783, une société de comédiens enfants, *l'Ecole dramatique française* débutera avec *la Fausse Agnès* de Destouches, suivie de l'opérette *Le Tableau parlant* d'Anseaume, musique de Grétry.

Les élèves, âgés de huit à quatorze ans, joueront des comédies, opéras-comiques et ballets-pantomimes ².

Quand Pochet, directeur de cette troupe, reviendra, en 1786, son répertoire sera le même ³, mais les représentations auront lieu en allemand, et ses élèves ne seront plus « les petits Comédiens de l'Ecole dramatique française », mais ceux « de l'Académie consistant en

1. *Collection de programmes* ; Mentzel, *Geschichte der Schauspielkunst*, suppl. XIX, p. 522-524 et XXII, p. 526-530 ; *Archiv für Frankfurts Geschichte und Kunst*, 3^e série, t. III, 1891, Même auteur, *Schillers Jugenddramen zum ersten Male auf der Frankfurter Bühne* ; Dr v. Oven, *ouv. cit.*, p. 105-106 ; *Beiträge zur Ausbreitung nützlicher Künste und Wissenschaften*, 1780.

2. *Frankfurter Staats Ristretto*, 23 mai 1783 ; Cf. Mentzel. *Schillers Jugenddramen*, p. 272 et 299-300.

3 Voir appendice 94.

jeunes gens russes et allemands » (Russ-und Deutschen erzogenen Jünglingen) ¹.

Faut-il voir dans ce fait un signe de réaction contre l'influence française qui s'était exercée depuis si longtemps en souveraine sur la scène francfortoise ?

A côté du théâtre proprement dit, il convient de mentionner quelques représentations d'amateurs, qui témoignent de l'engouement de la bourgeoisie pour cette distraction.

Gœthe raconte que l'échevin Ohlenschlager fit jouer dans sa maison d'abord le *Kanut* de Schlegel, puis, « pour exercer non seulement notre talent d'acteurs, mais aussi la langue », ce fut le tour de *Britannicus*, dans lequel Wolfgang tint le rôle de Néron, Cornélia celui d'Agrippine ².

Après le départ de Gœthe pour Leipzig, ses amis essayent de mettre en scène *Zaïre*, mais il semble bien que cette tentative ait échoué. « Le théâtre, écrit le jeune étudiant à sa sœur, le 7 décembre 1765, très bien, mais peut-être ne réussirez-vous pas mieux qu'avec votre *Zaïre* : ».

Il s'agit peut-être ici de la représentation du *Mahomet* de Voltaire, projetée par Cornélia et des amis communs, et à laquelle elle ne devrait pas, à l'avis de son frère, prendre une part active :

« Non, ma sœur, n'y joue pas, ce n'est pas convenable ³. »

Nous ne savons pas quelles sont les « pièces mora-

1. *Frankfurter Frag-und Anzeigungs Nachrichten* du 22 septembre 1786.

2. *Dichtung und Wahrheit*, I, 4.

3. *Gœthe Jahrbuch*, VII, 1887, p. 11 ; Cf. Max Morris, *Der junge Goethe*, Leipzig, 1912, t. I, p. 100 et 111.

4. *Goethe Jahrbuch*, VII, p. 20, Lettre du 23 décembre ; Morris, *ouv. cit.*, t. I, p. 116.

les » que quelques jeunes gens et jeunes filles de la bourgeoisie, fortement impressionnés par le théâtre Marchand, se proposent de jouer vers 1770 ¹. Mais comme cette société est fondée dans le but de propager la littérature et le théâtre nationaux, il s'agit probablement d'ouvrages allemands.

Par contre il y eut encore, dans le milieu de la haute bourgeoisie, quelques représentations de comédies françaises. Le souvenir d'une d'entre elles est parvenu jusqu'à nous, à cause d'un incident qui s'y produisit, et dont les suites furent tragiques ².

Elle fut donnée, le 14 février 1787, par quelques amateurs sous la direction de Schweitzer, lieutenant dans l'armée du roi de France, mais le nom de la pièce ne nous est pas connu ³.

La floraison de la littérature et du théâtre français à Francfort, dont nous venons de tracer le tableau, nous semble être la conséquence de la pénétration dans tous les milieux francfortois, des idées morales et sociales françaises que nous avons étudiée précédemment.

Il ne nous reste plus, pour compléter l'ensemble, qu'à montrer leur action dans le domaine des arts et de la philosophie.

1. E. Mentzel. *Geschichte der Schauspielkunst*, p. 330.

2. Voir appendice 95.

3. Cf. Kriegg, *Kulturbilder aus dem 18. Jahrhundert*, p. 188.

CHAPITRE VII

L'art français. Artistes et amateurs d'art.

LA pénétration d'éléments français dans la vie sociale et intellectuelle de Francfort n'a pas laissé de réagir sur la vie artistique de cette cité.

Toutefois l'influence étrangère fut beaucoup moins profonde dans ce domaine.

A la vérité, on peut à peine parler d'une vie artistique à Francfort pendant la première moitié du siècle. Le mouvement musical sur lequel, d'ailleurs, nous ne possédons que très peu de renseignements, s'inspire très probablement des Italiens plutôt que des Français.

« Nous autres Allemands, dit Loen, suivons en musique plutôt le goût des Italiens que celui des Français », et voilà le parallèle qu'il établit entre les uns et les autres : « Quant à la musique française, elle est magnifique dans les chœurs, mais mauvaise dans les soli. Les Français ne mettent pas assez d'art dans leurs airs, les Italiens en mettent trop ¹. »

Le goût pour la musique française ne s'est réveillé que pendant l'occupation. Encore faut-il remarquer que l'opéra-comique qui fut alors accueilli avec enthousiasme, est d'origine italienne.

1. *Ouv. cit.*, vol. II, p. 412.

Quoi qu'il en soit, son succès persista.

Les airs du *Déserteur*, de la *Fée Urgèle* ou de *Zémire et Azor* devinrent populaires. Les libraires mirent en vente les partitions de ces opéras-comiques, les dames francfortoises en chantèrent les ariettes avec plaisir ¹.

L'air d'*Erwine et Elmire* : « Ihr verblühet, süsse Rosen », serait une adaptation d'un air de *Zémire et Azor* que le libraire et compositeur André, ami de Goethe, aurait faite ². C'est de cet air évidemment qu'il est question dans la lettre que Goethe écrit à Auguste von Stolberg, le 15 avril 1773 : « Voici, ma chère, une petite chanson de ma façon, à laquelle j'ai fait adapter une mélodie de Gretri (*sic*) ³. »

Les *Lieder und Gesänge beim Klavier* qu'André publia en 1780, contiennent l'air de la rose de *Zémire et Azor* avec quelques modifications introduites par le compositeur allemand ⁴.

C'est l'opérette française qui a inspiré à André son « Singspiel » *le Potier*, joué à Francfort en 1773 avec beaucoup de succès, et que Goethe compte parmi les « opéras d'état et de métier » (« Zustands-und Handwerksopern ⁵. »

Le Tonnelier d'Audinot et *les Chasseurs* sont à ses yeux les modèles d'un genre auquel appartiennent encore notamment *le Bûcheron* et *le Maréchal ferrant* de Philidor.

Si la part de réalisme qui est contenue dans ces opéras-comiques avait frappé Goethe, la sensibilité de Gré-

1. Voir appendice 96.

2. Mentzel, *Geschichte der Schauspielkunst*, p. 325-326.

3. Cf. Bernays, *ouv. cit.*, vol. II, p. 80.

4. Voir appendice 97.

5. *Wahrheit und Dichtung*, IV, 17; Cf. *Lettres de Goethe à Betty Jacobi* du 3 novembre 1773 et à Johanna Fahlmer, 31 octobre et 23 novembre 1773; Bernays, *ouv. cit.*, I, p. 392, 389-390, 394-395.

try devait trouver un écho dans les âmes nourries des romans de Richardson et de Rousseau.

Les imitations allemandes, opéras-comiques des Hiler, Benda, Schweitzer, etc., disputent aux originaux français les suffrages du public francfortois.

Les œuvres de Schobert ¹, Français presque ignoré en Allemagne, mais assez célèbre en France où il fut claviciniste du prince de Conti, sont connues à Francfort. Le professeur de musique Bismann en fait jouer les sonates à Cornelia Goethe qui, dans une lettre à Katharina Fabricius, exprime les regrets que lui causent la mort du compositeur français ². Toutefois, le reste de la musique française ne bénéficie pas, en général, de la faveur qu'on témoigne à l'opéra. Les compositions allemandes et italiennes dominant dans les concerts dont nous avons connaissance. Quelques soirées musicales furent données, pendant l'occupation, par des Français au nombre desquels se trouvait M^{me} d'Inzeo ³. Il y eut encore deux concerts en 1780, où M. et M^{me} de Varennes de Paris se firent entendre ⁴. Cependant, la plupart des artistes qui jouent dans les concerts sont des Allemands et des Italiens. Et en dernière analyse, il est indéniable que les influences françaises se sont exercées dans une faible mesure sur la vie musicale de Francfort.

Il ne semble pas qu'elles aient marqué la peinture d'une empreinte plus profonde.

Cet art qui avait été très florissant au xvii^e siècle,

1. Cons. *Biographie universelle des Musiciens*.

2. Witkowsky, *ouv. cit.*, p. 172 et notes, p. 268-269 ; Mentzel, *Wolfgang und Cornelia Goethes Lehrer*.

3. *Frankfurter Frag- und Anzeigungs Nachrichten*, 15 mai 1761.

4. *Neujahrsblatt des Vereins für Geschichte und Altertumskunde zu Frankfurt*, Carl Israël, *Frankfurter Concert Chronik*, von 1713-1780, p. 43 et 73.

époque à laquelle s'étaient illustrés les Francfortois Sandrart, de Bry, Mérian, et Abraham Mignon, subit une éclipse dans la première moitié du XVIII^e siècle.

Le seul peintre de mérite vivant à cette époque, Jacques Christian Le Blon (né en 1667), calviniste comme Sandrart et les de Bry, quitta sa ville natale, où son art n'était pas apprécié et s'établit à Londres, puis à Paris, où il mourut en 1741. Il inventa la reproduction en couleurs et publia un petit traité en anglais et en français : *Art d'imprimer les tableaux*¹.

Un autre calviniste, David le Clerc, né à Berne en 1680, et qui vécut à Francfort à partir de 1698, doit trouver place ici.

Grâce à la libéralité du landgrave de Hesse-Cassel, il avait pu étudier à Paris où il s'était approprié la manière de Rigaud ; ses portraits et miniatures étaient fort goûtés de ses concitoyens².

L'influence de Rigaud se fait sentir aussi dans les toiles de Johann Georg Ziesenis. Ce peintre danois séjourna plusieurs années, aux environs de 1740, dans la Ville, où un grand nombre de portraits de famille portent sa signature³.

D'autres portraitistes surent acquérir la faveur du public en imitant Largillière, tel Friedrich Christian Hirt (1685 à 1763), qui habita Francfort à partir de 1717⁴.

1. Londres 1722, et Paris, 1756 ; Cf. Dr Ph. Gwinner, *Kunst und Künstler in Frankfurt a. M.*, Francfort, 1862, p. 237-240 ; *Frankfurter Hausblätter*, nouvelle série, année 1881, *Die historische Frankfurter Kunstausstellung* ; Morgenblatt der Frankfurter Zeitung, 31 octobre 1906, Dr R. Jung, *Geschichte der Reformierten in Frankfurt*.

2. Gwinner, *ouv. cit.*, p. 248.

3. *Ibid.*, p. 284.

4. *Ibid.*, p. 253-254 ; Faber, *ouv. cit.*, § 54, p. 423.

Parmi les artistes étrangers établis à Francfort, Jean-François Honnête, né à Blamont en Lorraine en 1735, jouit d'un assez grand renom, comme peintre de miniatures et de pastels. On vante la ressemblance et le fini de ses portraits.

D'après Gwinner ¹, Honnête aurait inventé le pastel en cire.

On sait que, pendant la seconde moitié du siècle, plusieurs artistes allemands parmi lesquels nous ne citerons que Philipp Hackert ², s'étaient établis à Paris.

Dans les années 1761 à 1767, nous trouvons dans leur société un jeune Francfortois, Johann Melchior Kraus.

Il étudia à l'école de Boucher et de Greuze. Il s'appropriä leur manière, ce qui après son retour lui a valu la faveur de ses concitoyens ³.

C'est lui, « le peintre arrivé de Paris, très habile en miniature », à qui Cornelia Goethe veut commander en secret le portrait de son jeune ami Harry Lupton ⁴.

Si au XVIII^e siècle, Francfort manque de grands artistes, les amateurs d'art y sont au contraire nombreux, et leurs collections de tableaux jouissent d'un grand renom ⁵.

La plupart d'entre elles se trouvent dans les mains de riches calvinistes, tels les de Neufville, d'Orville, Gogel, Basse. Le secrétaire des postes Chandelle, peintre de quelque talent lui-même, possède une collection de toiles qu'il a presque toutes reproduites au pastel ⁶.

Dans les catalogues que nous possédons des collections

1. *Ouv. cit.*, p. 295-296.

2. Consulter Goethe, *Philipp Hackert, eine biographische Skizze ; Dichtung und Wahrheit*, IV, 20.

3. Gwinner, *ouv. cit.*, p. 323-325 ; Faber, *ouv. cit.*, § 54, p. 423.

4. Journal de Cornelia, octobre 1768, Witkowsky, *ouv. cit.*, p. 167 et note p. 273 ; voir appendice 98.

5. Voir appendice 99.

6. Gwinner, *ouv. cit.*, p. 378 et 533-535 ; Faber, *ouv. cit.*, § 53.

de Gogel et de l'échevin Johann Friedrich Armand von Uffenbach, nous trouvons entre autres les noms de Lebrun, Bourguignon, et Claude Lorrain¹.

Au xvii^e siècle déjà, la famille de Neufville possédait une riche collection qui se trouve mentionnée dans le *Journal de Voyages* de M. de Monconys².

Pendant le xviii^e siècle, elle s'enrichit de nombreux tableaux des plus célèbres peintres allemands, français et hollandais, surtout de portraits de famille, signés de Savoye, Stampart et d'autres³.

Il nous paraît intéressant de noter qu'en 1749, le calviniste francfortois Jean-George Leerse fit faire par Nattier son portrait et celui de sa femme, qu'on peut voir actuellement dans la galerie Städel (n° 61 a et b).

En sculpture comme en peinture les Francfortois sacrifièrent au goût français, principalement au début du siècle.

C. A. Donett (1682-1748), sculpteur de mérite, orna de statues mythologiques et allégoriques les jardins « Le Nôtre » que de riches bourgeois dont plusieurs calvinistes, possédaient aux portes de la Ville. Nous ne citerons que ceux des Malapert, Leerse, de Neufville, d'Orville et Gontard⁴.

De tous les arts, c'est l'architecture qui s'est le plus ressentie de l'influence française.

Dans les monuments qui nous restent nous pouvons

1. *Katalog der von Uffenbach'schen Sammlung von Handzeichnungen, Gemälden, etc.*, öffentlich versteigert, 6. Mai 1771; *Verzeichnis von Gemälden der besten italiänischen, französischen, teutschen und niederländischen Meister*, welche die Johann Gogelschen Erben zu Frankfurt a. Main versteigern lassen, 1781-1782.

2. Lyon 1666.

3. Nathusius-Neinstedt und A. de Neufville, *ouv. cit.*, p. 35-37.

4. Gwinner, *ouv. cit.*, p. 249-250; Müller, *ouv. cit.*, 1746, p. 48-51.

retrouver les principaux caractères des styles qui se sont succédé en France.

« C'est du commencement du XVIII^e siècle que datent les escaliers à rampes élégamment courbées, plus tard vinrent les escaliers munis de main-courant aux volutes de fer forgé, et dans les dernières années du siècle les rampes ornées de motifs imités de l'antique¹. »

Dès le commencement du siècle, le style baroque fut employé dans la construction de plusieurs hôtels, tels les « Drei Schinken, le Engelthaler Hof, l'hôtel Pasquay » et autres².

Lœn préfère l'architecture française à l'architecture allemande qui, d'après lui, pèche par l'agencement de ses partis³.

Les voyageurs qui ont visité la Ville avant et après 1740, notent un changement frappant dans son aspect extérieur.

Nous avons constaté plus haut que le goût du luxe et du confort avait remplacé la simplicité antérieure des habitants ; aussi voyons-nous à ce moment-là se multiplier les hôtels les plus fastueux.

Presque tous sont du style Régence ou baroque-rococo qui avait régné en France vingt ans avant d'être introduit à Francfort.

Leur modèle était le magnifique palais que le prince de Thurn et Taxis s'était fait construire, aux environs de 1735, d'après les plans de Robert de Cotte⁴, architecte de la Cour de France⁵.

1. *Frankfurt a. M. und seine Bauten*, herausgegeben vom Architekten und Ingenieurverein, Francfort. 1886, p. 86.

2. Dr. R. Jung und Dr. J. Hülsen, *Die Baudenkmäler in Frankfurt am Main*, Francfort, 1902, *passim*.

3. *Kleine Schriften*, t. II, p. 411.

4. Voir appendice 100.

5. Cons. à la Bibliothèque nationale à Paris, le *Recueil Hd 135 b*, qui

Ils ont été revus par l'architecte de la Cour palatine, Hauberat ou d'Hauberat qui en surveilla aussi l'exécution¹.

Le palais de Thurn et Taxis est un beau spécimen du baroque-rococo et offre beaucoup d'analogie avec les hôtels de Paris et de Versailles, construits au commencement du siècle².

La décoration intérieure ne le cède en rien à la structure générale.

Le rococo prédomine dans les sculptures en bois des panneaux et des trumeaux, dues en grande partie au sculpteur français Fressancourt.

Dans quelques notes qu'on a retrouvées récemment, celui-ci fait valoir l'emploi de ces ornements alors tout nouveaux : « Le panau au-dessus de la glace orné de feuille rocaille et plante, travaillé dans le goût de la Chine », ou encore « ... avec des fleur rocaille et plante chinoise (*sic*) »³.

A Francfort le baroque-rococo fut adapté au goût et aux besoins de la bourgeoisie et revêtit ainsi un caractère local bien prononcé, qui nous permet de parler d'un style « Régence francfortois ».

L'hôtel de Behaghel-Bassompierre (1746), la maison de Goethe (1755) le « Darmstædter Hof », et le « Rotes Haus » (1766), en sont des spécimens⁴.

contient ces plans ; Dr C. Wolff und Dr. R. Jung, *Die Baudenkmäler in Frankfurt a. Main*, Francfort, 1898, p. 403 et suiv. ; Gwinner, *ouv. cit.*, p. 528 et suiv.

1. Voir appendice 101.

2. Wolff und Jung, *ouv. cit.*, p. 431 et suiv. *Jahrbuch des freien deutschen Hochstifts*, 1907, Dr. Julius Hülsen, *Künstlerische Betrachtungen über Alt-Frankfurter Baudenkmäler*, p. 126.

3. Wolff und Jung, *ouv. cit.*, p. 422.

4. Jung und Hülsen, *ouv. cit.*, p. 127 et suiv., p. 165, 170, 198, 200 ; Wolff und Jung, *ouv. cit.*, p. 458 et suiv., Hülsen, *ouv. cit.*, p. 126-128.

Ce dernier qui ne nous est connu que par des gravures, présentait dans sa façade ce mélange du baroque de la construction et du rococo de la décoration et des ornements, qui caractérise ce style local.

Un jardin dans le goût français s'étendait derrière l'hôtellerie, où des fontaines et des jets d'eau alternaient avec des cascades et des grottes artificielles, et qu'ornaient des statues mythologiques.

La maison Behaghel bien que construite une vingtaine d'années plus tôt, se distingue par un emploi plus fréquent du rococo, surtout dans la décoration de l'intérieur, dont un plafond en stuc, orné d'emblèmes de musique, de dragons, d'amours, etc., est encore conservé ¹.

La réaction contre le goût français, qui se fera remarquer vers 1780, est à peine sensible dans le domaine des arts.

L'architecture recevra même alors de France une impulsion nouvelle. Le « Russischer Hof » construit entre 1780 et 1790, marque l'importation du style Louis XVI, comme cinquante ans auparavant le palais Thurn et Taxis avait introduit le baroque-rococo dont le règne était déjà passé en France.

Autre coïncidence : les plans du « Russischer Hof » seront établis par un Français, Pigage, fils de l'architecte de Stanislas Leczinski ².

Le « Russischer Hof » un des plus beaux édifices de l'ancien Francfort a dû, en 1891, faire place au nouvel Hôtel des postes, mais la Ville possède deux autres monuments du même style, les deux temples calvinistes, achevés en 1792 ³.

1. Jung und Hülsen, *ouv. cit.*, p. 170.

2. Voir appendice 102.

3. Hülsen, *ouv. cit.*, p. 110.

Les demeures des Francfortois révèlent encore le goût français par leur ameublement.

Le rococo y règne en maître ; un coup d'œil jeté sur la maison de poupées des d'Orville-Gontard ¹ nous en est un témoignage précieux.

La chambre de M^{me} Gontard est tendue de soie rose et de dentelles, ornées de cordelières et de franges dorées ; sur les étagères, des groupes de bergers.

Le salon, avec sa tenture aux arabesques d'or et aux petits bouquets de fleurs, les chaises et fauteuils aux ornements rocaille, recouverts de velours rouge et de tapisseries, constitue un ensemble de couleurs pâles, de dorures et d'ornementations tarabiscotées, qui nous donne l'impression d'un salon miniature de Versailles ou de Paris du temps de Louis XV ².

Nous savons que les tapisseries et meubles français sont très appréciés, même dans les milieux moins riches et plus simples ³.

Lors de la reconstruction de sa maison, le conseiller Goethe commande au menuisier Röntgen de Neuwied des « fauteuils à la française » ⁴.

De nombreuses annonces, parues dans les journaux offrent des meubles et des tapisseries dans ce goût ⁵.

D'autre part, n'est-ce pas la vogue extraordinaire de l'industrie d'art française qui provoque la prohibition de meubles, tapisseries, équipages et porcelaines de fabrication étrangère, formulée par les lois somptuaires de 1731 ⁶.

1. Voir plus haut, chap. IV, p. 78 du présent ouvrage.

2. Cf. Jügel, *ouv. cit.*, p. 266-270.

3. Voir appendice 103.

4. Jung und Hülsen, *ouv. cit.*, p. 197.

5. Voir appendice 104.

6. Beyerbach, *ouv. cit.*, vol. II, p. 1 et suiv. ; Cf. Archives munici-

La modification profonde qui se produit dans le goût et les habitudes des Francfortois à cette époque, s'étend donc aussi sur leur conception de l'art et nous fait trouver dans ce domaine des signes de l'influence française.

pales de Francfort, XVIII J., *Fichard'sche Miscellana*, X, Varia Francofurtensia, n° 1.

CHAPITRE VIII

Le mouvement scientifique et philosophique

L'ATTIRANCE des idées philosophiques et politiques sur les esprits du XVIII^e siècle entrave un développement véritable des sciences à Francfort. Si celles-ci ne font pas beaucoup de progrès c'est que le public, en général, ne s'y intéresse pas assez.

Le manque absolu de savants et d'ouvrages scientifiques justifie la remarque de Stricker qu'il « ne peut être question d'études physiques ou naturelles à Francfort avant la fondation de l'Institut Senckenberg » (1776) ¹.

Cependant, quelques collections comme celle de Gogel, contenaient des curiosités zoologiques ou botaniques, ou des instruments de physique, des baromètres Buchenieux et des thermomètres Réaumur et Déluç, ce qui dénote quelque intérêt pour les sciences.

Cet intérêt se trouve stimulé par les journaux qui rendent compte, soit des inventions, découvertes et ouvrages scientifiques, publiés en Allemagne et à l'étranger, surtout en France, soit des concours organisés par les académies.

Vers la fin de l'époque que nous étudions, quand, à

1. *Geschichte der Heilkunde in Frankfurt*, Francfort, 1847, p. 207.

Francfort, la réaction contre l'influence française se fait sentir dans presque toutes les branches de la culture, l'invention des frères Montgolfier produit la plus vive impression. Elle excite à un point inouï l'intérêt et l'émulation des Francfortois. Une véritable fièvre aérostatique s'empare de cette bourgeoisie habituellement si tranquille. Les tentatives faites avec ces machines ¹ se multiplient de telle façon que les « Pères de la ville » craignant l'incendie, se voient enfin dans la nécessité d'interdire toute expérience « avec des machines aérostatiques qui sont remplies, non d'air inflammable, mais d'air raréfié au moyen d'un feu de paille et chargées d'un feu de charbons ou autre » ².

Cette passion des Francfortois pour l'aérostatique donne lieu à plusieurs satires, dont : « Le monstre ou la machine aérostatique avortée, pour servir d'utiles leçons à tous et de punition et correction à quelques-uns ³. »

Au théâtre, on joua à plusieurs reprises un ballet-pantomime intitulé *Montgolfier ou l'aérostas* ⁴.

Quand Blanchard eut fait ses premières ascensions en ballon, le lieutenant Schweitzer, Francfortois qui servait dans le régiment des dragons de Schomberg ⁵, s'efforça de l'attirer à Francfort ; il y réussit en septembre 1783.

1. Voir appendice 105.

2. *Frankfurter Nachrichten*, 1885, n° 226, *Zur Jubelfeier der ersten Luftschiffahrt in Deutschland am 27. September und 3. Oktober 1785, zu Frankfurt a. M.*, p. 4236. *Alt Frankfurt*, vol I, année 1909, n° 2, Dr P. Hohenemser, *Luftschiffahrt in Frankfurt a. M. vor hundert Jahren*.

3. *Jubelfeier der Luftschiffahrt*, p. 4236.

4. *Programmes de théâtre*, notamment celui du 1^{er} mai 1784.

5. V. plus haut, chap. VI, p. 134.

Ce fut donc dans cette ville qu'eut lieu la première ascension en ballon, faite en Allemagne ¹.

Le 27 septembre, Blanchard tenta une première ascension qui échoua, le ballon ayant été déchiré par un coup de vent ; mais le 3 octobre, il put mettre son projet à exécution.

C'était pendant la foire, et au nombreux public venu à Francfort à cette occasion, s'ajoutait la foule des curieux attirés par l'annonce de cette expérience sensationnelle. Il y avait environ 100.000 personnes ².

Plusieurs princes et princesses se trouvaient parmi les spectateurs, entre autres le Prince palatin, duc de Deux-Ponts, la Princesse palatine, le Prince et la Princesse héréditaire de Hesse-Darmstadt, les Princes de Thurn et Taxis, etc. ³.

Tout se passa à souhait. Au-dessus du « Bockenheimer Feld », Blanchard confia à un parachute son chien qui arriva à terre sain et sauf.

Lui-même passa au-dessus de Hombourg, à une altitude de 600 pieds environ, franchit le Taunus et atterrit près de Weilburg sur la Lahn.

Rentré le lendemain à Francfort, il y fut reçu avec un enthousiasme tel qu'on en avait rarement vu, les ovations durèrent plusieurs jours. Le public détela ses chevaux et traîna en triomphe sa voiture à travers la Ville jusqu'au théâtre où, après la représentation, son buste fut couronné de lauriers.

Des diners furent donnés en son honneur par le comte Romanzoff, ambassadeur de Russie, et par quelques habitants des plus riches et des plus distingués. Enfin,

1. *Jubelfeier der Luftschiffahrt*, p. 4237.

2. Dr Wilhelm Stricker, *Kulturgeschichtliche Annalen*, p. 122.

3. *Frankfurter Nachrichten*.

4. *Ibid.*, p. 4237-38, et n° 227, p. 4250-51.

quand il quitta Francfort, la Municipalité lui fit présent de 50 « Krönungsdoppeldukaten », en lui exprimant les remerciements de la Ville.

Blanchard lui-même se loua fort de la réception qu'on lui avait faite à Francfort et qui, d'après lui, surpassa de beaucoup en cordialité celles dont il avait été l'objet en France ¹.

Quoi qu'il en soit, les manifestations d'ordre scientifique furent rares à Francfort au XVIII^e siècle. L'activité intellectuelle s'exerça plutôt dans le domaine philosophique.

Le goût de la bourgeoisie francfortoise pour la littérature française aidait à la diffusion des idées philosophiques.

Les moralistes Saint Evremond et Fénelon ont exercé une profonde influence sur Lœn.

« Ce sont ces grands maîtres, écrit-il, que je me suis appliqué à suivre. Jusqu'à quel point j'ai pu y réussir, en me servant d'une langue dans laquelle tous les mots et expressions n'ont pas encore leur juste valeur, je ne puis en juger par moi-même ². »

Son ouvrage principal, *L'Homme honnête à la Cour ou les Aventures du Comte Riviera*, développe des idées sur les devoirs des souverains et de leurs ministres qui se rattachent de près à celles du *Télémaque* ³.

Il le dit lui-même dans la préface de cet ouvrage : « Ces pages ont été écrites dans le même but que les *Aventures de Télémaque*, de *Cyrus* et de *Sethos*, bien que, par la forme du récit, elles en diffèrent autant que le

1. *Ibid.*, p. 4251-52 ; Stricker, *ouv. cit.*, p. 122.

2. *Gesammelte kleine Schriften*, t. I, p. 6.

3. Hettner, *Litteraturgeschichte des 18. Jahrhunderts*, 4^e éd., Braunschweig, 1894, vol. IV, p. 79-82 ; Loiseau, *ouv. cit.*, p. 30 ; Cf. *Dichtung und Wahrheit*, I, 2.

monde d'aujourd'hui se distingue de l'ancien monde ¹. »

Chaque personnage de ce roman est chargé de donner un enseignement moral. C'est ainsi que le héros, le comte de Rivera « doit montrer à un jeune homme de rang, comment, dans la fortune, il devrait être humble et modérer ses désirs » ².

Voici maintenant le portrait du souverain : « Le roi d'Aquitaine n'est pas méchant de nature. Il n'est pas né tyran, il a beaucoup de bonnes qualités, mais une mauvaise éducation les a empêchées de se développer. Il croit être roi seulement pour pouvoir librement suivre tous ses penchants et ses désirs... Il est d'avis que les plaisirs de la couronne sont pour lui, les peines et les charges pour ses ministres ».

Son conseiller a toutes les qualités qui éblouissent les hommes et gagnent l'estime du monde. Mais il lui manque les connaissances nécessaires à un ministre d'état. Il ne prend parti pour personne et tâche de contenter tout le monde.

C'est le pays qui souffre de cet état de choses ; le paysan, écrasé d'impôts, abandonne sa terre, le commerce et la navigation périclitent ³.

Comme Fénelon, Loen oppose les bons et les mauvais gouvernements : « Christianopolis est le modèle d'un état bien gouverné, Alpina celui d'un état corrompu ⁴. »

Dans la nouvelle constitution que Rivera donne à la république d'Alpina, la liberté de conscience est un des points les plus importants ⁵.

1. *Der redliche Mann am Hofe, oder die Begebenheiten des Grafen v. Rivera...* von dem Herrn von..., Francfort, 1742. Préface ; voir appendice 106.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 19-22.

4. *Ibid.*, Préface.

5. *Ibid.*, p. 506.

Par ces idées, Lœn se rapproche déjà de Voltaire, sans cependant atteindre la largeur d'esprit de celui-ci. A ses yeux, la tolérance religieuse doit s'étendre « aux gens qui s'écartent des dogmes et principes de l'église du pays, si toutefois ils se conforment aux lois civiles et aux usages¹ », mais non pas aux personnes qui n'ont pas de religion du tout. L'intérêt de l'état demande que les sujets croient au moins en Dieu, « car sans cette croyance on ne peut être un honnête homme c'est-à-dire un citoyen loyal². » Lœn bannit ainsi les libres penseurs, et c'est en quoi il diffère de Voltaire.

Il ne s'agit en effet pour lui que de la tolérance entre luthériens et calvinistes. *La seule vraie Religion*, l'ouvrage dans lequel il étudie ces questions, a été écrit en faveur des calvinistes de sa ville natale, pour lesquels il demande l'autorisation de construire un temple devant les portes de Francfort.

Si modérées que fussent ces revendications, elles provoquèrent le mécontentement du clergé luthérien ce qui le détermina à accepter la charge que lui offrit Frédéric II³.

Lœn était un homme foncièrement religieux; admirateur du poète qu'il y avait en Voltaire, il reprochait au philosophe son défaut, « d'ailleurs propre à presque tous les grands esprits », d'être trop orgueilleux et par conséquent irrespectueux et incrédule⁴.

Le scepticisme de Voltaire n'a pas laissé d'agir vivement sur l'esprit d'un contemporain de Lœn, Hüs-gen, le « Mentor timonien » de Goethe. « En Dieu

1. *Die einzig wahre Religion, Gesammelte kleine Schriften von Kirchen und Religionssachen*, Francfort, 1751, p. 7; Même auteur, *Kleine Schriften*, t. II, p. 415 et suiv.

2. *Die einzig wahre Religion*, p. 12; cf. *Der Graf v. Rivera*, p. 306.

3. Voir appendice 25.

4. *Gesammelte kleine Schriften*, t. III, p. 401 et suiv.

même je découvre des défauts », déclare-t-il, sans parvenir, d'ailleurs, à ébranler l'optimisme de l'adolescent ¹.

Dans une autre page de son autobiographie, Goethe nous montre comment, dans sa ville natale, les idées de tolérance, après avoir agi dans le domaine de la religion et de la morale, s'introduisent dans la jurisprudence : « Les prisons sont améliorées, certains crimes excusés, des punitions adoucies, les légitimations facilitées, les divorces et les mésalliances favorisés, et un de nos meilleurs avocats se couvrit de gloire en obtenant de haute lutte l'admission du fils d'un bourreau au Collège des médecins ². »

Enfin les avocats empruntent aux Français la forme plus vive et plus naturelle de leurs plaidoyers. « Les plaidoyers français nous donnaient de l'émulation et nous servaient de modèles ³. »

Dans le milieu de la haute bourgeoisie, au Sénat même, les philosophes français, Voltaire en particulier, ont des adeptes.

Au grand déplaisir du médecin Senckenberg, son frère Johann Erasmus, le sénateur von Lersner et d'autres hommes de son milieu sont des Voltairiens déclarés, des athées aux yeux de cet homme pieux qui se sent vivement choqué par les opinions qu'ils expriment ⁴.

Non seulement le sénateur Senckenberg partage les idées philosophiques de Voltaire, mais il en est devenu l'ami personnel et l'a assisté de ses conseils lors du fatal séjour que le philosophe fit dans la Ville Impériale en 1753 ⁵.

1. Cf. *Dichtung und Wahrheit*, I, 4.

2. *Ibid.*, III, 13.

3. *Ibid.*

4. Voir appendice 107.

5. Consulter pour l'affaire de Voltaire, *Deutsche Revue*, juin 1903,

On se rappelle que Voltaire, lors de son départ de Berlin, en 1753, passa par Francfort d'où il voulut se rendre aux eaux de Plombières. A peine arrivé, il reçut la visite du résident prussien Freytag, qui lui réclama, au nom du Roi, son cordon, sa clef de chambellan et un volume de poésies dont Frédéric avait fait cadeau au philosophe. Ces poésies étaient, en effet, de nature à devenir une arme redoutable dans les mains d'un ennemi comme Voltaire. Comme elles se trouvaient dans ses malles à Hambourg, il s'engagea à les faire revenir et à attendre leur arrivée. Lorsqu'il fut en possession de ce livre, Freytag s'opposa encore au départ de Voltaire. Celui-ci prit alors la fuite, on l'arrêta et on le traita désormais en prisonnier et avec une sévérité extrême.

Son secrétaire Collini et sa nièce M^{me} Denis, accourue à Francfort à la nouvelle de cette aventure, eurent le même sort. En vain Voltaire et M^{me} Denis écrivirent lettre sur lettre, en vain ils s'adressèrent à l'Empereur, à lord Keith, ambassadeur prussien à la cour de France, à la margrave de Baireuth, au roi de France, à Frédéric lui-même, au Conseil de Francfort enfin, ils ne purent partir qu'après un séjour de plus d'un mois et en laissant dans les mains de leurs adversaires une forte somme d'argent et même quelques bijoux.

Le traitement indigne que subit le philosophe de la part des agents prussiens, ne laissa pas de faire la plus vive impression sur les habitants de Francfort.

La nouvelle de son arrivée qui se répandit dans les

Hermann Haupt, *Voltaire und Johann Erasmus von Senckenberg ; Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur*, Berlin, 1904, t. XXVII, n° 1, t. XXX, n° 1 et t. XXXIV, n° 5, Même auteur, *Voltaire in Frankfurt 1753*; Archives municipales de Francfort, *Reichssachen*, n° 12, 296.

premiers jours de juin ¹, intéressa tous les gens instruits qui connaissaient déjà et admiraient ses œuvres.

Nous savons par un rapport du résident prussien Freytag que, dès le 3 juin, Voltaire reçut des visites qui le tirèrent de sa résignation et réveillèrent son humeur batailleuse. « Il commence déjà à se faire des amis, écrit Freytag, qui le leurrent de l'espoir d'obtenir l'appui du Conseil. Lorsque je retournai chez lui, il fut assez insolent, il demanda à se loger ailleurs, il voulut faire sa cour au duc de Meinungen (*sic*), mais je dus le lui refuser, quoique avec politesse ². »

Le duc Anton Ulrich que des affaires de famille et sa situation financière obligeaient de passer une grande partie de son règne hors de son pays, habitait alors Francfort. Grand admirateur des arts et de la littérature, ennemi de Frédéric, il avait probablement exprimé le désir de voir le philosophe.

Faut-il s'étonner que celui-ci enrageât de se voir privé du plaisir de cette visite ? Il dut se contenter de voir chez lui les gentilshommes de l'entourage du Duc, ce qui déplut d'ailleurs aux ministres prussiens. Voici ce que Freytag écrit dans un rapport au Roi le 26 juin : « Les gentilshommes de Meinungen sont toute la journée avec lui qui lui montent la tête, certains alchimistes en renom ici l'entourent, des imprimeurs et des libraires vont et viennent chez lui... ³ »

Parmi les libraires et les imprimeurs il faut citer Varrentrapp, membre du « Collège bourgeois des 51 ⁴ »,

1. Voir appendice 108.

2. Cf. Haupt, *Voltaire in Frankfurt*, XXVII, p. 177; Desnoires-terres, *Voltaire et la Société au XVIII^e siècle*, 4^e série, *Voltaire et Frédéric*, Paris, 1871, p. 454-455.

3. Voltaire, *Œuvres compl.*, éd. Moland, Paris, 1880, t. XXXVIII, n° 2603; Desnoiresterres, *ouv. cit.*, p. 495.

4. Voir plus haut p. 121 et suiv. et appendice 1.

homme très considéré et instruit et ami de Voltaire, à qui il pouvait être très utile par ses relations journalistiques. C'est probablement par son intermédiaire que Voltaire put publier dans différents journaux des récits de son affaire et des attaques contre Frédéric ¹.

Dans les premiers jours du mois de juin, Voltaire écrivant au comte d'Argental, donne pour la réponse l'adresse suivante : « à Francfort-sur-le-Mein sous l'enveloppe de M. James de la Cour ou si vous voulez à Moi chétif au Lion d'Or » ².

Nous avons déjà fait la connaissance de ce journaliste ³, lors des démêlés qu'il eut avec la Censure, en 1743 et 1747, et nous savons qu'en l'année même du séjour de Voltaire à Francfort, la publication de tout écrit politique lui fut interdite. Cette défense ne l'empêcha nullement de servir la cause du philosophe et, d'après les ministres prussiens, c'est de la Cour qui aurait fait parvenir à la *Gazette de Basle* la relation faite par Voltaire de son aventure de Francfort ⁴.

La Cour était franc-maçon et un des membres les plus actifs de la loge l'Union. C'est par son intermédiaire qu'elle entraînait en correspondance avec la Loge de Genève et plusieurs autres ⁵. .

Au nombre des personnes qui servirent la cause de Voltaire, il ne faut pas oublier le greffier Johann Jacob Diefenbach, le « seul homme honnête et sensé qui parut dans cette affaire » d'après Collini ⁶.

1. Haupt, *Voltaire in Frankfurt*, t. XXVII, p. 181.

2. Voltaire, *Correspondance*, n° 2571 ; Desnoiresterres, *ouv. cit.*, p. 458.

3. Cf. appendice 22.

4. Voltaire, *Correspondance*, n° 2620 ; Haupt, *Voltaire in Frankfurt*, t. XXX, p. 117, et note 197.

5. Kloss, *ouv. cit.*, p. 10 et 13.

6. Marquis de Luchet, *Histoire littéraire de M. de Voltaire*, Cas-

Homme éclairé et instruit, aimant la littérature française ¹, il est indigné du traitement que souffre le poète admiré. Chargé par l'Edilité d'examiner l'affaire de Voltaire, il a beaucoup contribué à lui gagner les sympathies de cette assemblée par sa manière adroite et bienveillante de représenter les faits.

Ses rapports mettent bien en lumière l'état lamentable du poète et le respect avec lequel celui-ci parle « de sa Majesté Royale en Prusse ainsi que du vénérable Conseil ² ». Comme James de la Cour, Diefenbach est membre de la loge l'Union, dont plus tard, en 1756, il fut même grand-maître ³.

Citons encore parmi les francs-maçons, amis du philosophe, M. Harscher, et le notaire Böhm qui avait lui-même fondé une loge maçonnique ⁴.

En général, la bourgeoisie francfortoise montra beaucoup de sympathie à Voltaire et même sur les bancs du Conseil, il ne manqua pas d'amis et d'admirateurs. Lersner par exemple ne se sera sans doute pas privé du plaisir de présenter ses hommages au philosophe admiré.

Le peu d'empressement à défendre sa cause, que celui-ci rencontra dans le Sénat, n'est certainement pas dû à un manque d'estime. Ces Messieurs n'étaient pas non plus partisans du roi de Prusse ; au contraire, ils étaient presque tous du parti autrichien et l'ont prouvé,

sel, 1871, t. I, p. 292; Haupt. *Voltaire in Frankfurt*, XXX, p. 110 et note 175.

1. V. plus haut, chap. VI, p. 126.

2. Actes des Archives de Francfort, *Reichssachen*, 12296, n° 5.

3. Kloss, *ouv. cit.*, p. 9-13; *Festgabe zur Feier des 150 jährigen Bestehens der Loge zur Einigkeit am 16. Oktober 1892*, II^e partie; Reges, *Geschichte der Loge von 1805 ab*, Appendice.

4. Kloss, *ouv. cit.*, p. 22-26 ; Reges, *ouv. cit.*, p. 4, note ; Cf. Archives municipales, *Reichssachen*, lettre de Voltaire au Conseil du 23 juillet 1753 ; Haupt, *Voltaire in Frankfurt*, p. 166-168, 176-178.

quelques années plus tard, quand ils firent bon accueil aux Français, alliés de l'Empereur et ennemis de Frédéric. Mais, au moment du séjour de Voltaire, l'Edilité avait ses raisons pour ménager le Roi qui, en s'abstenant d'une intervention en faveur des calvinistes, servait les intérêts du parti luthérien. Par un changement de politique, Frédéric aurait pu aider à la victoire des réformés et forcer le Conseil à leur permettre de bâtir un temple dans la Ville.

Aussi voyons-nous le Sénat prêt à agir en faveur de Voltaire, quand il croit que le Roi désapprouve la conduite de ses ministres.

Le philosophe compta jusqu'au dernier moment sur l'aide du Conseil. M^{me} Denis, dès qu'elle put sortir, rendit visite au bourgmestre Fichard pour implorer son aide, c'est à Fichard aussi que Voltaire, après son départ, écrit lettre sur lettre espérant par lui, pouvoir se faire rendre son argent.

Enfin, l'ami le plus dévoué que Voltaire eût trouvé à Francfort, Johann Erasmus Senckenberg, était membre du Sénat ¹.

Dans une lettre du 27 juin, Voltaire pria le Conseil de vouloir confier l'examen de son affaire au sénateur Senckenberg. On a longtemps cru qu'il avait voulu parler de l'ainé des trois frères, Christian Heinrich, jurisconsulte de renom et membre du « Reichshofrat » à Vienne, mais qui n'avait jamais été sénateur.

Il paraissait impossible, en effet, d'appliquer à Johann Erasmus les paroles de Voltaire sur Senckenberg qu'il dit connaître « par sa réputation de science et de droiture » ².

1. Voir plus haut, chap. IV, p. 81 et appendice 54.

2. Haupt, *Voltaire und Senckenberg*, p. 334 ; Même auteur, *Voltaire in Frankfurt*, XXX, p. 113-114 ; *Archiv für Frankfurts Geschichte und Kunst*, 3^e série, t. III, 1891, Dr R. Jung, *Voltaires Ver-*

Comment aurait-on pu penser à celui que Freytag nomme, avec beaucoup de raison, « un homme abominable qui, en méchanceté et en impiété, n'a évidemment pas son égal dans ce pays-ci » ¹.

Pour assouvir une haine ou se procurer un avantage, Senckenberg était capable de tout, mais ici aucun motif égoïste ou intéressé ne le faisait agir. Et cependant il servait la cause de Voltaire avec tant de zèle, en mettant à sa disposition ses talents et ses connaissances juridiques extraordinaires, que celui-ci le nomme dans ses lettres son « Cicéron » et son « ange-gardien », dont il vante le « courage et la grandeur d'âme ».

Et tandis que les « sentiments de reconnaissance et d'estime que Voltaire veut, dit-il, conserver au sénateur toute sa vie », n'ont vraisemblablement pas survécu à leur correspondance, le dévouement et l'admiration de celui-ci pour le philosophe français ont vraiment duré jusqu'à sa fin. Quand, en 1769, il fut mis en prison, les œuvres de Voltaire, que le poète avait données à son « ange-gardien » en signe de reconnaissance, l'y accompagnèrent et y furent sa lecture favorite ².

Le médecin Senckenberg dont nous connaissons le rigorisme, ne partageait évidemment pas les sentiments de son frère pour le philosophe français.

Dans son journal nous trouvons, à la date du 5 juin 1753, la remarque suivante sur Voltaire et sa querelle avec Maupertuis : Ostendit le Cerf Journal sub tit : Amusemens historique in-8, dans lequel on voit des

haftung in Frankfurt a. Main auf Befehl Friedrichs des Grossen, p. 226-227 et note.

1. Cf. Desnoiresterres, *ouv. cit.*, p. 496.

2. Kriegk, *Die Brüder Senckenberg*, p. 203 ; voir appendice 109.

lettres de Maupertuis à Voltaire et vice-versa, qui sont bien curieuses et dans lesquelles ils se traitent réciproquement de fous, ludibrio universi. Hos duos Stultos nollem amicos (*sic*) ¹. Aussi quand le médecin Le Cerf cité dans ce passage, vint trouver son confrère pour lui proposer de l'introduire chez Voltaire malade qu'il traita, Senckenberg refusa, n'aimant pas, dit-il, entrer en rapport avec des fous. L'autre lui rappela les ouvrages historiques de Voltaire, sur quoi il répondit : « C'est un fou savant, mais moi, je ne veux avoir affaire qu'à des hommes raisonnables ². » A sa place, Le Cerf amena alors le D^r Burgrave chez le malade illustre.

Voltaire a-t-il vu aussi M. Roques, conseiller ecclésiastique du landgrave de Hesse-Hombourg, et qu'il connaissait depuis longtemps ? Nous n'avons trouvé aucune indication qui nous permette de l'affirmer. Au contraire, la lettre que Voltaire lui écrivit de Gotha, le 30 avril, nous fait supposer qu'une entrevue ait été impossible. « Je comptais, écrit Voltaire, en passant par Francfort, vous présenter moi-même le *Supplément au Siècle de Louis XIV* que je vous ai dédié ³. »

Roques avait été l'intermédiaire entre Voltaire et La Beaumelle lors des démêlés qu'ils eurent en 1752. Quand le philosophe apprit que La Beaumelle préparait à Francfort une réédition annotée du *Siècle de Louis XIV*, il pria Roques d'empêcher cette publication. On sait que son intervention n'eut pas de succès, l'ouvrage de La Beaumelle parut chez Knoch et Esslinger à Francfort sous le titre : *Le Siècle de Louis XIV*

1. Kriegk, *Excerpte aus dem Frankfurter Stadt Archiv*, t. VIII, p. 435.

2. Kriegk, *Die Brüder Senckenberg*, p. 240.

3. Voltaire, *Correspondance*, 2555.

augmenté d'un très grand nombre de remarques par M. de la B... Voltaire répondit par son *Supplément au Siècle de Louis XIV* qu'il dédia à Roques.

La Beaumelle ne fut d'ailleurs guère plus heureuse à Francfort que son ennemi, il a même failli y subir un sort pareil à celui de Voltaire. En septembre 1752, la Censure confisqua, sur l'ordre de l'Empereur, son traité *Mes Pensées* qui contenait « des insultes pour l'Empereur, de même que des propos inconvenants et injurieux contre la religion et la constitution de l'Empire » ¹.

L'ouvrage fut saisi et défendu par la « Commission de Librairie », et d'après Voltaire, La Beaumelle n'aurait échappé à l'arrestation que par la fuite : « On le décréta à Francfort de prise de corps, lui et ses *Pensées*, il se sauva avec quelques exemplaires qu'il porta à Paris ². »

Aucune mention n'est faite, d'ailleurs, dans les journaux de Francfort, du séjour de La Beaumelle dans cette ville.

Nous avons vu que presque tous les amis de Voltaire étaient affiliés à la franc-maçonnerie. Ce fait ne peut guère nous étonner, car la Loge comptait parmi ses membres les hommes les plus éclairés de la Ville.

Les calvinistes y étaient en majorité. Très attachés à leurs convictions religieuses, ils savaient cependant concilier la foi avec l'amour de la raison et du progrès.

Dès la fondation de la Loge par le marquis de Thiers, en 1742 ³, nous trouvons parmi ses membres les calvinistes Jean Noé Gogel, Jacques Philippe d'Orville,

1. *Actes de la Censure*, 568 et 570.

2. *Lettre à d'Argental*, Berlin, 18 décembre 1752 ; v. append. 110.

3. Voir plus haut, chap. II, p. 48.

Frédéric du Fay, Isaac de Bassompierre, Jean Philippe Cornett, le peintre Le Clerc et d'autres ¹.

De 1762 à 1780, la chaire de grand maître fut six fois occupée par des calvinistes français, et pendant tout le siècle, c'est parmi eux que les membres se recrutent principalement.

Aussi la langue française fut-elle employée presque exclusivement dans les séances et pour la rédaction des comptes rendus et ce n'est qu'à partir de 1768 que l'allemand la remplaça ².

Pendant l'occupation de la Ville par les Français, en 1762, une loge militaire fut affiliée à celle de Francfort et reçut le nom de « Loge l'Union de Royal Deux-Ponts ». Elle resta en relation avec la Loge Mère jusqu'en 1771 ³.

De plus, celle-ci entretenait une correspondance suivie avec plusieurs autres loges, notamment celles de Genève et de Lyon.

Ces rapports directs avec la France, la prédominance des calvinistes, l'emploi de la langue française enfin, tout favorisait la diffusion des idées philosophiques françaises et contribuait à faire de la loge l'Union un facteur éminent de civilisation dans la Ville Impériale. Aussi trouvons-nous constamment les francs-maçons à la tête de tous les mouvements tendant à des réformes. Ils luttent vaillamment contre une orthodoxie fanatique et aux vues bornées, et s'ils ne l'ont pas toujours vaincue, ils ont certainement aidé à frayer le chemin au progrès.

Ce sont eux qui, à plusieurs reprises, formèrent le projet de fonder une académie. Celui de 1781 est particu-

1. Klos, *ouv. cit.*, p. 2-6.

2. *Ibid.*, p. 22 et 55.

3. *Ibid.*, p. 30-31.

lièrement intéressant. Avec une largeur de vue étonnante pour l'époque, ces hommes proposent au Conseil le plan d'une institution où les jeunes gens qui ne font pas d'études universitaires, trouveraient l'occasion d'acquérir des connaissances pratiques.

Le programme contient : « toutes les parties d'une philosophie d'utilité générale, surtout la logique, la physique, le droit naturel et la morale, de plus l'histoire naturelle, les mathématiques, notamment la géodésie, la géométrie, la mécanique, l'hydraulique, l'optique, l'architecture, l'histoire, la géographie, la statistique, les sciences économiques, politiques et camérales, les lettres et enfin les sciences commerciales dans toute leur étendue ¹. »

Si nous comparons ce programme à celui de « l'Académie des Sciences sociales et commerciales de Francfort », fondée cent vingt années plus tard, nous leur trouvons une analogie frappante.

Nous connaissons avec assez de certitude les instigateurs de ce projet, parmi eux on trouve les du Fay, Sarasin, Passavant, Jean Noé Gogel et d'autres calvinistes qui nous sont déjà connus.

Dès le milieu du siècle, les idées des physiocrates français se répandirent. Leur influence est évidente dans les ouvrages d'un homme qui, n'étant pas Francfortois, doit cependant trouver place ici. Friedrich Karl von Moser passa une bonne partie de sa vie à Francfort ou dans les environs. Il fut successivement au service des landgraves de Hesse-Hombourg, Hesse-Darmstadt et Hesse-Cassel ².

1. *Archiv für Frankfurts Geschichte und Kunst*, 3^e série, t. II, Dr Veit Valentin, *Frankfurter Akademiebestrebungen im 18. Jahrhundert*; cf., t. IX, de la même revue, Dr R. Jung, *Frankfurter Hochschulpläne 1334-1866*.

2. Cf. Hettner, *ouv. cit.*, t. III, p. 357-362; *Dichtung und Wahrheit*,

En 1735-1736, il fit paraître à Francfort les *Wöchentliche Frankfurter Abhandlungen*, périodique qui s'occupait surtout de questions économiques, sociales et pédagogiques¹.

Dans son ouvrage le plus important : *Der Herr und der Diener* il s'inspire des principes des physiocrates français. Pour lui aussi, « la terre est l'unique source des richesses » ; son idéal politique est le despotisme éclairé.

Dans leur propre intérêt, les princes devraient encourager l'agriculture et l'exploitation des mines.

En visitant eux-mêmes toutes les parties de leur pays, en voyant les travaux et les souffrances de leurs sujets, ils se mettraient en état de juger des défauts et des qualités de l'organisation administrative et seraient en mesure de remplir leur rôle : celui de premiers serviteurs de l'état².

Moser développe les mêmes idées dans les *Wöchentliche Abhandlungen*, et l'estime dont il jouit à Francfort lui assurant de nombreux lecteurs, il a certainement contribué dans une forte mesure à les propager.

Plus tard, les doctrines des physiocrates seront adoptées par quelques jeunes Francfortois du milieu de Goethe, notamment Johann Georg Schlosser. Presque tous ses ouvrages économiques et politiques en portent l'empreinte. Il s'est prononcé très favorablement à leur égard dans plusieurs articles des *Frankfurter gelehrte Anzeigen*, dans lesquels il critique des ouvrages de Schlettwein, alors un des représentants les plus importants de la physiocratie en Allemagne. « Plusieurs fois

1, 2; Loiseau, *ouv. cit.*, p. 30; voir aussi plus haut chap. III, p. 66 du présent ouvrage.

1. V. plus haut chap. V, p. 98 du présent ouvrage.

2. *Der Herr und der Diener*, Francfort, 1766, p. 30-31.

déjà. écrit-il, nous nous sommes déclarés amis et partisans de la nouvelle doctrine d'économie politique française, et sous la réserve qu'elle soit employée dans un corps politique sain, nous lui sommes toujours très favorables » ¹.

D'après Schlosser, l'administrateur qui procurerait au prince le plus grand revenu possible, sans priver les sujets de ce qui leur est nécessaire, aurait trouvé « la pierre philosophale de la politique ». « Et, continue-t-il, plus on prend connaissance du nouveau système des Français..., plus on se persuade qu'ils ont enfin retrouvé le chemin que la nature nous a toujours montré pour atteindre ce but, et que la masse des systèmes nous a fait perdre » ².

Les théories de Schlettwein, que Schlosser adopte, sont clairement exprimées dans cet article et dans un autre critiquant *Les Moïens d'arrêter la misère publique et d'acquitter les dettes des états*, de Schlettwein ³. Elles sont celles des physiocrates français : La richesse d'un pays consiste dans les produits de la terre, y compris les forêts, mines, rivières. Les métiers, l'industrie, le commerce ne contribuent qu'indirectement à l'accroissement des richesses, en augmentant la consommation.

De ce fait il conclut que le commerce devrait être exempt d'impôt et que seul le surplus de l'agriculture devrait être taxé ⁴.

Dans une étude de l'esprit philosophique français et

1. *Frankfurter gelehrte Anzeigen*, 11 décembre 1772, *Briefe eines Deutschen über öffentliche Gegenstände des Vaterlandes* ; Neudruck, p. 651 ; Cf. *Ibid. Einleitung*, p. LVI.

2. *Gelehrte Anzeigen*, 22 mai 1772, *Die wichtigste Angelegenheit für das ganze Publikum oder die natürliche Ordnung in der Politik* ; Neudruck, p. 226-227.

3. *Gelehrte Anzeigen*, 13 janvier 1772, Neudruck, p. 60-62.

4. Voir appendice 111.

de son action à Francfort, Rousseau mérite une place prépondérante, bien que son influence s'exerçât d'abord dans un cercle assez restreint. Son nom étant étroitement lié au mouvement du « Sturm und Drang », qui fera le sujet de notre prochain chapitre, nous y reportons l'étude de son influence à Francfort.

CHAPITRE IX

Le déclin de l'influence française à Francfort Les idées nouvelles « Sturm und Drang »

Nous avons pu constater au cours de notre travail que l'influence française atteint son apogée entre 1760-1770.

A partir de ce moment-là, sa prédominance n'est plus absolue, des protestations se font entendre ; d'abord isolées et peu remarquées, elles deviennent de plus en plus énergiques.

Au début, ce mouvement est encore localisé dans un petit cercle intellectuel et littéraire, faible par le nombre, mais important par l'action qu'il développera.

La bourgeoisie semble d'abord être complètement réfractaire à ces idées. Quand Goethe revient de Strasbourg, il trouve sa ville natale encore sous le règne incontesté du goût et de l'esprit français.

Les premiers signes d'émancipation qu'elle montre se font remarquer dans les relations de société. L'imitation servile des Français disparaît peu à peu ; on avait assez profité de leurs leçons pour pouvoir maintenant se passer des professeurs.

Un anonyme nous rapporte en 1785, qu'un Allemand lui aurait déclaré « que l'affabilité et les compliments des Français étaient une habitude chez eux et qu'ils

étaient tous volages, inconséquents, peu francs et peu susceptibles d'attachement...⁴ »

Cependant ce même Francfortois « fait le plus grand cas de Corneille, de Boileau, de Molière, de Racine et même de Voltaire, il déclare que les Allemands n'ont pas encore d'auteurs qui puissent leur être comparés »². Remarquons que nous sommes en 1785, où cependant Lessing, Goethe et Schiller avaient déjà donné plusieurs de leurs chefs-d'œuvre.

La tendance conservatrice de la bourgeoisie francfortoise lui fait donc toujours préférer la littérature française, bien que, depuis longtemps, les journalistes et gens de lettres aient combattu ce goût.

En 1777, le *Kritisches Archiv* croit faire plaisir à ses lecteurs en leur annonçant la publication d'un nouveau journal français « puisque, dit-il, la fièvre de lecture française est toujours la maladie à la mode ». »

C'est le théâtre qui résiste le plus longtemps à l'assaut des nouveautés. Son public, plus vaste et moins lettré, est par cela même moins accessible aux tendances nouvelles qui le déroutent et le troublent dans ses habitudes.

Sans doute on discerne bien, aux environs de 1780, un recul de l'influence française.

Ce n'est certes pas sans raison sérieuse que le directeur Pochet³, après avoir joué, en 1783, des pièces françaises dans leur langue originale, juge à propos, trois années plus tard, d'en donner des traductions.

1. *Lettre historique, politique et critique de Milord Gaz à Milord Méphitique sur son voyage à Francfort pour y voir la foire de septembre 1785 et l'expérience aérostatique de M. Blanchard*, sans lieu de publication, 1785, p. 16-17.

2. P. 32.

3. P. 25.

4. Voir plus haut, p. 132-133 du présent ouvrage.

Nous l'avons vu insister aussi sur la nationalité allemande et russe de ses élèves qui auparavant avaient formé une « école dramatique française ».

Enfin, la tragédie classique française a presque entièrement disparu du répertoire¹.

A la vérité, la bourgeoisie francfortoise est lasse des types conventionnels, des rois et des héros du théâtre classique. Ce n'est pas à dire qu'elle soit encore mûre pour le réalisme.

Ce qui le prouve, ce sont les difficultés que rencontre Seyler, quand il veut introduire les drames de Lessing et de Shakespeare, c'est aussi l'échec de *Sturm und Drang* et du *Goetz*.

Les Gemmingen, auteur du *Père de famille allemand*, les Grossmann, etc., imitateurs médiocres du genre français, recueillent les applaudissements qu'on refuse au théâtre allemand shakespearien.

La bourgeoisie francfortoise comprenait si peu les tendances modernes qu'elle riait à la représentation du *Roi Lear* et prenait *Hamlet* pour une farce². Elle préfère les opérettes françaises et leurs imitations allemandes, « parce qu'on n'y a pas besoin de penser et qu'il suffit de voir et d'entendre »³. Elle demande à voir des scènes familiales, elle veut être émue et touchée par la représentation de ses plaisirs et de ses souffrances à elle, elle veut rire et pleurer avec ses pareils.

Cette sentimentalité est satisfaite par le drame bourgeois, allemand et français, de même que par l'opéra-comique. « De la bouillie, des petits biscuits, des glaces, tout ce qui est de hogout (*sic*) voilà ce dont ils se délectent », écrit « Frau Rat »³, dont la nature simple

1. Voir appendice 112.

2. Cf. Erich Schmidt, *Heinrich Leopold Wagner*, p. 53.

3. *Staats Ristretto*, 11 octobre 1779, p. 651-652.

et saine ne peut s'accommoder de la sentimentalité outrée qui s'était emparée des âmes, à Francfort aussi bien que dans tout le reste de l'Allemagne.

Cependant, et bien que cela semble paradoxal, cette ville si réfractaire aux idées nouvelles, est en même temps le centre du mouvement réformiste.

Gœthe et Klinger, les deux représentants les plus importants du « Sturm und Drang » sont Francfortois, autour d'eux se groupent Schlosser, Wagner¹, Lenz, et c'est à Francfort que paraissent les *Frankfurter gelehrte Anzeigen*, l'organe de cette école.

Hamann et Herder, les promoteurs du mouvement, sont en relations amicales avec ces jeunes gens qui accueillent avec enthousiasme et propagent leurs idées.

Gœthe, parti pour Strasbourg quelques années auparavant avec l'intention d'y faire ses études et de se familiariser avec la langue et la littérature françaises, y est devenu, sous l'influence de Herder surtout, enthousiaste de la poésie populaire, Shakespearien et ennemi des règles et du théâtre classique.

A Francfort, il retrouve ses anciens amis qui partagent ses sentiments et sont tout prêts à le seconder. Il fait la connaissance de Merck et de ceux qui se groupent autour de lui ; ce cercle, d'après Gœthe lui-même, a encouragé et stimulé son activité littéraire².

1. Voir appendice 113.

2. *Dichtung und Wahrheit*, III, 12. Cons. sur Merck, *Briefe an Johann Heinrich Merck von Gœthe, Herder, Wieland und anderen bedeutenden Zeitgenossen*, herausgegeben von Dr Karl Wagner, Darmstadt, t. I, 1835, t. II, 1838, Cf. les préfaces des deux volumes; *Johann Heinrich Mercks Schriften und Briefwechsel*, publiés par Kurt Wolff, Leipzig, 1909.

En 1772, Merck ¹ se charge de la direction des *Frankfurter gelehrte Anzeigen*, Schlosser en devient le rédacteur, Goethe et quelques autres amis se font leurs collaborateurs.

Jusque-là les *Gelehrte Anzeigen* avaient, comme la plupart des journaux francfortois, montré beaucoup de sympathie pour les Français et d'admiration pour leur littérature.

Sous la direction de Johann Georg Schlosser, elles brûlent ce qu'elles ont adoré.

Certes, les idées et les tendances exprimées dans cette revue ne sont pas particulières à ce petit cercle, ce n'est pas un journal francfortois dans le sens étroit du mot, cependant nous savons que la plupart des articles ont été, avant d'y paraître, discutés en commun par ces jeunes gens dont un ou plusieurs se chargeaient de la rédaction.

C'est de leur collaboration, autant qu'elle peut être établie avec quelque certitude, que nous aurons à nous occuper ici ; cette étude nous aidera à fixer la part de Francfort dans le mouvement du « Sturm und Drang ».

L'importance de ce journal ressort d'une remarque que Goethe fait à son sujet dans ses *Annales* ² : « Les critiques dans les *Frankfurter gelehrten Anzeigen* de 1772 et 1773 donnent une image complète de l'état dans lequel se trouvait alors notre petite société et de nos personnalités. On y remarque une tendance irrépressible à briser toutes les entraves à la liberté. »

Peut-on parler d'une réaction contre l'influence française ?

Cet esprit réformateur, cette soif du nouveau, ne la trouve-t-on pas, sous d'autres formes, en France, ne la

1. Voir appendice 114.

2. 1769-1775.

rencontrons-nous pas dans les œuvres de ses écrivains, comme dans celles des Allemands ?

Les jeunes poètes mêmes qui sont les représentants de ce mouvement en Allemagne, subissent l'ascendant de quelques novateurs français.

Dans leur lutte contre le théâtre classique les « jeunes génies » empruntent encore des armes à leurs adversaires.

Les drames de Diderot sont fort à leur goût, « ses braves braconniers et contrebandiers, dit Goethe, nous enchantaient et par la suite cette clique n'a que trop pullulé sur le Parnasse allemand » ¹.

Le théoricien chez Diderot a exercé une influence moins directe, mais non moins considérable ; par l'intermédiaire de Lessing, il a agi sur les conceptions dramatiques du « Sturm und Drang » et déterminé la forme du drame allemand.

Remarquons ici l'importance qu'eut pour eux un autre écrivain français, Louis-Sébastien Mercier.

En 1776, il parut une traduction de son *Nouvel essai sur l'art dramatique*, sous le titre de *Neuer Versuch über die Schauspielkunst. Aus dem Französischen. Mit einem Anhang aus Goethes Brieftasche* ². Le traducteur est Heinrich Leopold Wagner, l'ami de Goethe qui lui avait conseillé cette traduction en lui promettant de l'accompagner de notes et d'un appendice ³.

Une partie seulement de ce projet a été exécutée, car Goethe, comme il nous le dit lui-même, avait « perdu l'envie d'écrire les notes promises que chacun prendra bien le soin de faire lui-même » ⁴.

1. *Dichtung und Wahrheit*, III, 11.

2. Leipzig.

3. Cf. *Frankfurter gelehrte Anzeigen*, 1775, p. 72 et 787.

4. *Aus Goethes Brieftasche*, p. 485 ; Cf. Bernays, t. III, p. 686.

Une étude rapide du *Nouvel Essai* nous fera comprendre la sympathie qu'il inspirait à Wagner et à ses amis. Mercier attaque avec violence la tragédie classique française ; selon lui, les trois unités n'ont aucune raison d'être, il n'en admet qu'une seule : l'unité de l'intérêt.

D'autre part, le poète dramatique devrait choisir ses héros, non parmi les rois ou les marquis, mais parmi les bourgeois de tous les états, il devrait peindre leurs mœurs, leurs soucis, leurs souffrances et leurs plaisirs, enfin, au lieu d'écrire une tragédie, faire ce qu'on appelle un drame ¹.

Ceux de Diderot peuvent servir de modèles. Cependant Mercier est beaucoup plus radical que Diderot et devait, par cela même, plaire au « Stürmer ».

Ne croirait-on pas entendre Klinger ou Lenz ou encore les comtes Stolberg à qui « Frau Aja » offre du vin en guise de « sang de tyrans », quand il s'écrie : « Encore si le poète... me montrait une seule fois le monstre (il parle du despote de la tragédie classique) expirant dans la rage... alors je jouirais du supplice du méchant... Je voudrais le voir alors luttant contre la mort, tombant sur la terre, la grattant de ses mains, poussant des cris aigus en approchant du terme qui ramène tout à l'égalité ². »

Remarquons aussi que Mercier aime Richardson, qu'il a une profonde admiration pour Shakespeare.

Les quelques notes que Wagner ajoute à l'ouvrage de Mercier le montrent partisan convaincu de ses idées, de ses sympathies et de ses haines.

Goethe, bien que son évolution artistique l'eût déjà éloigné des idées de l'auteur français, reconnaît cepen-

1. Mercier, chap. II. Wagner, p. 22-24.

2. Mercier, p. 50, note a. Wagner, p. 65, note .

dant la valeur de l'ouvrage en ces termes : « Je ne doute pas de l'utilité que peut avoir pour nous autres Allemands un livre qui, dans les poches de son costume français, porte beaucoup de choses bonnes, vraies et nobles ¹. »

Mercier se place donc à côté de Diderot ; comme celui-ci, il a exercé une certaine influence sur les théories dramatiques des jeunes poètes allemands.

L'action de Rousseau est bien plus importante, plus profonde ; il a agité, il a bouleversé les âmes, c'est lui qui a réveillé les sentiments, les désirs qui sommeillaient au fond des cœurs, il a donné un but aux tendances, un idéal à la vie de ses disciples allemands. Son appel : « Retournons à la nature » devint leur mot d'ordre.

On l'a assez dit et nous croyons pouvoir nous dispenser de le répéter, combien le « Sturm und Drang » doit à Rousseau, ce qu'il fut pour ces jeunes gens, impatientes de secouer un joug véritable ou imaginaire, cherchant la liberté et croyant enfin l'avoir trouvée où Rousseau la leur montrait, dans la nature.

Nous nous bornerons donc à parler de quelques disciples du philosophe, qu'en 1774, nous trouverons réunis tous les samedis dans la modeste demeure d'une blanchisseuse au « Rittergässchen » aujourd'hui appelée « Klingergasse » à Francfort ².

Ils forment bien là une de ces « pieuses communautés réunies au nom de Rousseau », dont parle Goëthe dans *Poésie et Vérité* ³.

1. Aus Goëthes Brieftasche, p. 485 ; Cf. Bernays, *ouv. cit.*, t. III, p. 686.

2. Cf. M. Rieger, *Klinger in der Sturm-und Drangperiode*, Darmstadt, 1880, p. 11-13 ; Erich Schmidt, *Lenz und Klinger, zwei Dichter der Geniezeit*, p. 68 ; Heyden, *ouv. cit.*, Francfort, 1861, p. 70, note.

3. III, 13.

L'hôte de la maison lui-même, Friedrich Maximilian Klinger, dans l'âme duquel les privations, la pauvreté, les humiliations avaient fait naître une amertume profonde, le mépris du monde et de la société, avait accueilli Rousseau comme un sauveur.

Son évangile de la nature devint celui de l'adolescent, et jamais, dans sa vie si extraordinaire et si mouvementée, Klinger n'a cessé de voir en Rousseau son prophète et son guide.

C'est lui-même qui le dit dans une lettre à Goethe du 20 janvier 1819 : « J'ai toujours vécu en fils fidèle et dévoué de la nature ¹. »

« Il professe avec Rousseau que tout est bon en sortant de la main du créateur, il ajoute avec lui que tout se dénature sous la main de l'homme ². »

Ses premiers drames : *Das leidende Weib*, *Sturm und Drang*, *die Zwillinge*, développent des idées chères à Rousseau. Klinger y fait la guerre à tout système scientifique, il propose comme idéal une vie passée loin du monde, au sein de la nature ³.

Prenons par exemple la dernière scène du *Leidendes Weib* ; « nous y voyons l'ambassadeur travaillant dans un champ, deux de ses enfants jouant dans un sillon, tandis que Franz est occupé à greffer un arbre ⁴. »

Chaque page de son roman autobiographique : *Geschichte eines Teutschen* est un témoignage de l'impression profonde que Rousseau a fait sur lui.

1. Goethe Jahrbuch, t. III, 1882. Aus Goethes handschriftlichem Nachlass, herausgegeben von F. Th. Bratranek, p. 266.

2. E. Schmidt, p. 64.

3. *Ibid.*, p. 77-78. Programm des Staatsgymnasium zu Weidenau, 1881-1882, Fr. Prosch, *Klingers philosophische Romane*, p. 15 und p. 34-35.

4. *Deutsche Nationallitteratur herausgegeben von Sauer*, Stürmer und Dränger, t. 1, *Klinger und Leisewitz*, Introduction, par Sauer, p. 28.

Dans le précepteur Hadem, nous retrouvons sans peine Rousseau, Ernst von Falckenburg est un Emile-Klinger, le nouveau précepteur Renot, représentant des philosophes, ses adversaires, est chargé de montrer l'action funeste qu'exercerait l'application de leurs idées.

Il est regrettable que Goethe ne se soit exprimé qu'en des termes si vagues dans *Poésie et Vérité* sur l'action que Rousseau a exercée sur lui. Cependant nous savons qu'à Leipzig et plus encore à Strasbourg, les œuvres du philosophe français l'ont vivement intéressé, et une lettre de Kestner, écrite au début du séjour de Goethe à Wetzlar, nous montre que sa conception de la vie en portait alors l'empreinte : « Il ne s'est pas encore formé de principes, il cherche encore à se faire un système, tout ce que j'en peux dire, c'est qu'il est l'admirateur de Rousseau, sans être toutefois son adorateur aveugle ¹. »

Dans ses lettres Goethe ne parle que rarement du philosophe français. En janvier 1773 il écrit à Sophie La Roche : « Pygmalion est un excellent ouvrage, tant de vérité et de justice dans le sentiment, tant de candeur dans l'expression... il faut que je le lise à tous ceux dont j'honore les sentiments ². »

Et le 23 décembre 1774 : « On m'a rendu aujourd'hui un exemplaire du Werther que j'avais prêté à quelqu'un, qui avait passé en différentes mains et voilà que sur la page de garde on y avait écrit : Tais-toi, Jean-Jacques, ils ne te comprendront point. Cela a fait sur

1. Cf. Erich Schmidt, *Richardson, Rousseau und Goethe*, Iéna, 1875, p. 122-123.

2. Bernays, *ouv. cit.*, t. II, p. 346 ; Cf. Loiseau, *ouv. cit.*, p. 246, n° 1.

moi l'impression la plus extraordinaire, car ce passage de l'*Emile* m'a toujours particulièrement frappé ¹. »

Mais si Goethe ne se prononce pas sur l'impression que les œuvres de Rousseau ont faite sur lui, ses écrits de toute cette période en portent la marque.

Dans la *Lettre du Pasteur* nous reconnâtrions sans peine les théories religieuses du Vicaire savoyard, même s'il n'y était pas mentionné, et bien qu'elles soient amalgamées avec les idées de Voltaire sur la tolérance.

Le *Götz* représente la lutte de « l'enfant de la nature » avec le monde civilisé et corrompu, nous y observons l'influence de Rousseau à côté de celle de Shakespeare. Le second acte du *Prometheus* développe des idées du *Discours sur l'Inégalité*.

Cependant notre jeune poète avait le sens critique trop aigu pour ne pas s'apercevoir des exagérations du philosophe et de son école, aussi le voyons-nous dans le *Satyros* et le *Pater Brey* montrer les excès auxquels l'hypernaturalisme pouvait mener ses adeptes.

Le *Werther* enfin, tout imprégné de l'esprit de Rousseau tient de la *Nouvelle Héloïse* par le fond et par la forme.

« Il est comme celle-ci l'histoire d'une âme, le roman d'une vie, qui puise sa plus haute valeur dans les événements vécus par l'auteur lui-même ; tous deux sont présentés en forme de lettres, tous deux écrits dans le style le plus passionné et le plus ardent ². »

Nous savons que Goethe s'est occupé de ce roman pendant qu'il travaillait au *Werther*. Une de ces lettres à Kestner, écrite à cette époque, contient une réminiscence de la *Nouvelle Héloïse*.

1. *Lettre à Sophie La Roche* ; Cf. Bernays, *ouv. cit.*, t. III, p. 53 ; voir appendice 115.

2. *Deutsche Nationallitteratur*, Stürmer und Dränger, t. I, *Klinger und Leisewitz*, Introduction, p. 26.

Le fait que le même passage revient encore dans son autobiographie, prouve que le poète en avait été vivement impressionné ¹.

Il nous paraît intéressant de citer ici le jugement d'un contemporain, le baron de Riesbeck, qui compare Goethe à Rousseau :

« Goethe a ceci de commun avec Rousseau que sa philosophie, ou vraie ou fausse, renverse toutes les opinions reçues et favorise la paresse, aussi a-t-elle été adoptée par tous ceux qui n'ont pas de principes à eux, mais qui cherchent à se rendre heureux par une foi aveugle en la doctrine de leur maître ². »

Riesbeck vise ici Klinger et Lenz qu'il juge bien durement ; admirateur fervent des Encyclopédistes, il ne comprend pas les tendances de cette jeunesse turbulente ³.

Nous avons parlé plus longuement de Klinger et de Goethe, parce qu'ils sont de beaucoup les plus intéressants du petit cénacle, mais sans doute, leurs amis dont nous ne citerons que Schlosser, Merck et le compositeur Kayser, s'étaient abandonnés de cœur et d'âme aux mêmes idéals. Schlosser qui croit à la métempsycose, n'a pas de rêve plus doux que d'être, sous une autre forme, l'ami de Socrate ou le disciple bien-aimé de Rousseau ⁴ ; pour Kayser il est « l'admirable Rousseau » ⁵.

Plusieurs ouvrages de Merck tels : *Geschichte des*

1. Voir appendice 116.

2. *Ouv. cit.*, t. II, p. 220 et suiv.

3. Cf. *Préface* à la traduction allemande du *Voyage en Allemagne*, datée de Paris, 18 décembre 1782.

4. Dr Alfred Nicolovius, *Johann Georg Schlossers Leben und literarisches Wirken*, Bonn, 1884, p. 79.

5. *Teutscher Merkur*, septembre 1777, *Empfindungen eines Jüngers der Kunst vor Ritter Glucks Bildnis*.

Herrn Oheims ¹ et *Die Landhochzeit* ² vantent la simplicité de la vie champêtre, en l'opposant à la corruption et les préjugés des citadins ³.

Rousseau devient ainsi pour eux tous l'inspirateur et l'apôtre d'une doctrine nouvelle.

« L'Allemagne ne demande pas de Voltaire, mais un Rousseau, pas d'ironie froide, mais une passion dévouée, pas d'homme raisonnable, mais un homme sentimental, pas de raillerie plaisante, mais une satire gravement pathétique ⁴. »

La sympathie que montrent les novateurs francfortois pour les idées d'un Rousseau ou d'un Diderot témoignent de la persistance du goût français dans la ville allemande.

Cependant la parenté d'idées qui peut exister à la fin du XVIII^e siècle entre le « Sturm und Drang » et les écrivains français ne doit pas nous masquer la tentative que fit le nouveau cénacle de s'affranchir des modèles français. Pour partielle qu'elle fût, la réaction n'est pas moins certaine. Elle est surtout anti-classique et anti-voltairienne.

Le directeur des *Gelehrte Anzeigen*, Schlosser, avait dans sa jeunesse vivement ressenti le charme de l'esprit français. L'impression que firent sur lui les œuvres de Corneille, Racine et Voltaire devait être d'autant plus forte qu'il les avait dévorées en secret, ses parents lui ayant défendu, jusqu'à sa vingtième année, toute autre lecture que celle de ses livres scolaires.

Dans la lettre qu'il adresse à Lenz en 1774 : *Prinz*

1. *Merkur*, 1778.

2. *Ibid.*, 1779.

3. Cf. *Johann Heinrich Mercks Schriften und Briefwechsel*, herausgegeben v. Kurt Wolff, Leipzig, 1909 ; Karl Wagner, *ouv. cit.*, p. XXXV.

4. Erich Schmidt. *Richardson, Rousseau und Goethe*, p. 115.

Tandi an den Verfasser des Menoza, Schlosser raconte l'histoire de sa conversion : Ayant étudié, pendant une maladie, les ouvrages de plusieurs critiques littéraires, entre autres Dubos, Marmontel et Batteux, il admire les règles et ceux qui les suivent. Pour mieux les connaître, il relit d'abord Corneille : « J'avais remarqué partout et il me le montra lui-même qu'il se soumet aux règles et il m'émut guère qu'à deux reprises, Racine même pas une seule fois, Voltaire ne fit que briller devant mes yeux, Arnaud voulut fendre mon âme pour l'ouvrir, mais il me dégoûta... et je vis avec étonnement, comment, tout persuadé que j'étais de la vérité des règles, je ne fus cependant pas touché. »

Enfin la lecture de *Macbeth* lui ouvre les yeux, « et je vis, continue-t-il, que les faiseurs de règles s'étaient accrochés à l'enveloppe et avaient ignoré l'esprit qui doit l'animer » ¹.

Cette haine de Schlosser pour le théâtre classique est vraiment excessive, la simple mention des trois unités le met hors de lui. C'est à lui qu'il faut attribuer, d'après Scherer ², la critique des *Nuées d'Aristophane*, traduites et accompagnées de notes par J. J. Herwich et dans laquelle il s'écrie : « Nous ne voudrions décidément plus entendre parler de ces odieuses trois unités que nous rappellent les notes du traducteur ³. »

Les articles que les *Gelehrte Anzeigen* consacrent à la littérature française sont dus en grande partie à la plume de Merck ⁴. Nous signalons parmi eux celui qui concerne l'*Eloge de Fénelon* de La Harpe. Merck le

1. Dr Alfred Nicolovius, *ouv. cit.*, p. 41-43.

2. Introduction au *Neudruck der Frankfurter gelehrten Anzeigen*, p. LV und LVI.

3. *Ibid.*, p. 19^c.

4. Voir appendice 117.

nomme une « délicieuse production littéraire » et remarque en en citant quelques extraits : « Écoutons-le lui-même, ce Xénophon écrivant la vie de Socrate » ¹.

Un autre ouvrage de La Harpe : « Les Talents et leurs rapports avec la société et le bonheur », plaît au critique parce que « l'auteur a su se débarrasser des chaînes étroites de la versification française et a souvent rimé pour l'oreille seule et non pour l'œil » ².

La collaboration de Goethe se rapporte plus spécialement à la littérature et la philosophie allemandes ; le poète lui-même a déterminé la part qui lui revient ³.

Une profonde admiration de la nature et de la beauté sous toutes ses formes, la haine de tout ce qui est faux et artificiel, caractérisent ses ouvrages, dont la spirituelle ironie, en général inoffensive, ne devient agressive que lorsqu'il s'agit de flétrir l'hypocrisie et l'intolérance : « Nous devons le dire une fois pour toutes, écrit-il, ce que depuis longtemps nous avons sur le cœur : Voltaire, Hume, la Mettrie, Helvetius, Rousseau et toute leur école n'ont pas fait autant de tort à la religion et à la morale que le sévère, le maladif Pascal et ses partisans » ⁴.

Homère, Shakespeare, Ossian l'enthousiasment, tandis que le pathos bruyant des « Bardes » choque sa sensibilité.

Toutefois il juge cette poésie apte à réveiller le pa-

1. 7 janvier, *Neudruck*, p. 14.

2. 14 janvier, p. 27-28.

3. Voir appendice 115.

4. *Frankfurter gelehrte Anzeigen*, 1772, p. 473, *Bekehrungsgeschichte des vormaligen Grafen J. F. Struensee....* v. Dr B. Münter, Kopenhagen ; Cf. Bernays, *ouv. cit.*, p. 445-446 ; Scherer, *Einleitung zum Neudruck*, p. LXXXIII, pense qu'il faut l'attribuer à Schlosser ; Cf. *Goethe Jahrbuch*, t. X, 1889. Hermann-Dechent, *Die Streitigkeiten der Frankfurter Geistlichkeit mit den Frankfurter gelehrten Anzeigen im Jahre 1772*.

triotisme allemand : « Où sont les belles actions, demande-t-il, qu'un Ossian allemand pourrait chanter de nos jours, puisque nous avons abandonné nos cœurs à nos voisins, les Français ¹ ? »

Un jugement injuste, fût-il dirigé contre un adversaire, choque Goethe. C'est ainsi qu'il fait le reproche d'être injuste contre les Français à un Allemand qui avait traduit et annoté les « Remarques sur le Système de la Nature » par Holland.

« On ne devrait pas contester à un homme le sentiment de la vertu et de l'honnêteté, pour le simple fait qu'il semble faire fausse route, ni l'accuser d'entêtement et de malice tant qu'on ne sait pas si c'est avec intention qu'il enseigne une erreur ². »

C'est à Strasbourg que Goethe avait lu les œuvres de quelques philosophes matérialistes français.

Le *Système de la Nature* d'Holbach avait paru « gris, cimmerien et cadavéreux » à lui et à ses amis et les avait « brouillés avec la philosophie et surtout avec la métaphysique » ³. Sans doute cette antipathie durait encore et fut partagée par ses collaborateurs des *Anzeigen*.

La philosophie matérialiste qui s'adresse uniquement à la raison, devait nécessairement rebuter ces jeunes gens qui se faisaient les défenseurs des « droits du cœur ». Nulle part cet antagonisme n'est démontré plus clairement que dans le roman *Histoire d'un Allemand* de Klinger, écrit beaucoup plus tard, il est vrai, mais qui

1. *Die Lieder Sineds des Barden*, mit Vorbericht und Anmerkungen von M. Denis ... Wien, 1773. Bernays, *ouv. cit.*, t. II, p. 499 ; Cf. Scherer, *Neudruck*, p. LXXV.

2. *Gelchrte Anzeigen*, 1773, Bernays, t. II, p. 504 ; Cf. Scherer, *Introduction au Neudruck der gelehrten Anzeigen*, p. LXXV.

3. *Dichtung und Wahrheit*, III, 11.

peut être considéré comme l'expression des idées et des sentiments de sa jeunesse. L'auteur y oppose Helvétius à Rousseau dans les personnes des deux précepteurs Renot et Hadem.

En montrant à son élève le « point d'honneur » comme seul but et idéal de la vie, Renot voudrait lui faire abandonner la route sur laquelle l'avait engagé Hadem. Il se sert à cet effet du livre d'Helvétius *De l'Esprit* pour réfuter *l'Emile*, donné comme guide par Hadem à son ancien élève.

La trace que les œuvres de Voltaire avaient laissée dans les esprits, avait été si profonde qu'il fut difficile à cette jeunesse indépendante de l'effacer en eux.

« Vous n'avez aucune idée, dit un jour le vieux Goethe à Eckermann... de l'influence qu'exerçaient dans ma jeunesse Voltaire et ses grands contemporains, et combien il m'a coûté de me défendre contre eux, de voler de mes propres ailes et de me mettre dans un rapport vrai avec la nature ¹. »

Certes, l'action de ces grands hommes n'était pas localisée, Goethe l'a subie à Leipzig et à Strasbourg aussi bien que dans sa ville natale ; cependant elle était plus puissante à Francfort, où l'atmosphère morale en était encore tout imprégnée, à une époque où Leipzig réagissait déjà contre la domination de l'esprit français.

Avant de commencer la rédaction de *Poésie et Vérité* Goethe relira la correspondance de Voltaire et en fera des extraits ; ce fait nous prouve qu'il se rendait bien compte de tout ce qu'il lui devait ².

Dans sa jeunesse, la philosophie de Voltaire avait agi sur lui par l'intermédiaire de quelques hommes

1. *Goethes Gespräche mit Eckermann*, nouv. éd., Leipzig, 1908, t. II, p. 168-169.

2. Cf. Carel, *Voltaire und Goethe als Dramatiker*, Berlin, 1889-1900.

dont nous avons eu l'occasion de parler, ses tragédies et œuvres poétiques l'avaient intéressé de bonne heure. Aussi a-t-il toujours rendu justice à Voltaire poète, et ses attaques mêmes contre l'homme et le philosophe n'ont pas été aussi violentes que celles de ses compagnons.

L'esprit de Voltaire règne dans les ouvrages satiriques du poète allemand, tandis que d'autres, comme la *Lettre du Pasteur de... au nouveau Pasteur de...* portent visiblement l'empreinte de ses idées sur la tolérance.

Goethe lui-même l'a caractérisé ainsi : « Quant au sujet principal de cet écrit, c'était le mot d'ordre de l'époque : il s'appelait tolérance et avait été adopté par les meilleurs cerveaux et les esprits les plus nobles ¹. »

Le discours *Zum Shakespears Tag* au contraire est nettement agressif, il est dirigé contre le théâtre des Français en général et contre Voltaire, l'anti-shakespearien, en particulier. En voici quelques extraits : « Il serait plus facile à un marquis d'imiter Alcibiade qu'à Corneille de suivre Sophocle... »

« Toutes les tragédies françaises sont des parodies d'elles-mêmes ². »

« Voltaire qui, de tout temps, a fait profession de diffamer toutes les majestés s'est encore montré ici un vrai Tersite ³. »

Dans la scène de théâtre du *Jahrmarktsfest zu Plundersweilern*, Goethe se moque de la tragédie française et en même temps des déistes.

Heinrich Leopold Wagner est bien plus excessif, il est l'ennemi acharné de Voltaire, on peut même dire

1. *Dichtung und Wahrheit*, III, 12.

2. Bernays, *ouv. cit.*, t. II, p. 41.

3. *Ibid.*, p. 42.

qu'aucun des « Stürmer » ne l'a attaqué avec autant de violence.

Dans ses *Lettres concernant la troupe de Seyler*¹, il prend à parti le poète tragique, il se moque « du bouillon français, de la fade sauce du grand versificateur, M. de Voltaire, maître Arouet. »

Il déclare avoir envie de dormir aux représentations de ses tragédies. « Je ne vois dans ces *Electre*, *Phèdre*, *OEdipe*, *Mérope* que des vieilles femmes en costume de jeune fille². »

Un autre de ses écrits : *Voltaire am Abend seiner Apotheose*³ est plus violent, plus méchant encore. C'est une satire du dernier séjour de Voltaire à Paris, et de la représentation d'Irène. Wagner nous le montre philosophe superficiel, auteur sans profondeur, critique haineux, homme vaniteux, éternel moribond vivant dans une crainte ridicule de la mort⁴.

Écoutons le jugement de Wagner sur le théâtre classique français ; nous le trouvons dans les « Frankfurter gelehrte Anzeigen » de 1774⁵, où il critique les *Anmerkungen übers Theater* de Lenz :

« Les voilà les beaux esprits français ou francisés, les petits bourgeois très honorés du sentencieux Corneille et du doucereux Racine, les voilà qui voudraient aller au diable parce que certains ne veulent pas voir

1. Francfort, 1777, cf. Frankfurter gelehrte Anzeigen, 1777, p. 540 ; Erfurter gelehrte Anzeigen, 1777, p. 618 et suiv. ; Theater Journal für Deutschland, Gotha, 1777, I, p. 155.

2. 8^e lettre ; cf. Mentzel, Theatergeschichte, p. 355-356 ; Dr Erich Schmidt, Heinrich Leopold Wagner, Goethes Jugendgenosse, 2^e éd., Iéna, 1879, p. 51-52 et note 41, p. 131.

3. Leipzig et Francfort, 1778.

4. E. Schmidt, *ouv. cit.*, p. 112-116 ; Carel, *ouv. cit.*, p. 26.

5. 29 novembre, p. 796 et suiv.

par leurs lunettes et se gâter la vue, les voilà devant nous remplis de honte ¹. »

Dans leur antipathie pour Voltaire ces jeunes gens ne se distinguaient donc guère du petit cercle dans lequel Goethe avait vécu à Strasbourg. Pour eux aussi, Voltaire « représentait l'esprit français dans toute sa frivolité, dans son désir de plaire coûte que coûte, son scepticisme et sa mauvaise foi, sa mobilité factice, son ingratitude dédaigneuse pour le passé » ².

Les jeunes « Stürmer », Klinger, Wagner, Schlosser et Goethe réagissent contre l'ascendant exercé par la France dans le domaine de la littérature et de la philosophie. Dans leurs écrits, ils déclarent la guerre aux écrivains français tant admirés par leurs compatriotes et qui jusqu'alors avaient servi de modèles aux Allemands.

Deux tendances se distinguent dans cette lutte, elles marquent le caractère de la réaction anti-française : Celle-ci fut dirigée contre l'école classique, d'une part, contre la philosophie matérialiste, d'autre part. Dans les deux cas on peut trouver son équivalent en France où les mêmes courants se font sentir.

N'oublions pas cependant qu'en Allemagne l'action de Shakespeare s'ajoute à celle de Rousseau, de plus l'intérêt naissant pour la poésie populaire y excite le sentiment national qui se réveille à cette époque.

Les Francfortois aussi commencent à sentir qu'ils ne sont pas seulement des « Reichsstädter ». Ils veulent être Allemands avant tout, la France n'a plus désor-

1. Cf. E. Schmidt, *ouv. cit.*, p. 54 ; Theodor Friedrich, *Die Anmerkungen übers Theater des Dichters Jakob Michael Reinhold Lenz*, Leipzig, 1908, p. 2.

2. H. Loiseau, *ouv. cit.*, p. 139.

mais rien à leur donner qu'ils ne puissent trouver dans leur propre patrie.

Plus tard les événements politiques aviveront encore ces sentiments. Les guerres de la Révolution amèneront sur les bords du Mein les armées françaises. Francfort sera assiégé, bombardé, rançonné, plusieurs de ses habitants emmenés comme otages, d'autres qui iront à Paris pour y défendre les intérêts de leur ville natale, y seront arrêtés et mis en prison.

Mais si ces faits ont passagèrement excité contre les Français la haine des Francfortois, ils ne détruisirent cependant pas l'œuvre du XVIII^e siècle.

Les bienfaits que Francfort doit à la France sont de ceux qui ne se perdent pas, car ils forment la base de sa civilisation. Et nous pouvons appliquer à Francfort ce que Goethe disait de lui-même dans ses conversations avec Eckermann : « Comment aurais-je pu haïr une nation qui était une des plus civilisées de la terre et à laquelle je devais une si grande partie de ma propre culture ¹. »

1. *Goethes Gespräche mit Eckermann*, t. II, p. 202-203.

APPENDICE

Appendice

1. — L'Edilité de la Ville Impériale (« der Rat ou der Magistrat ») se composait de trois « bancs » de quatorze membres chacun. Les deux premiers se recrutaient parmi les maisons patriciennes « Alt Limburg et Frauenstein », les gradués (docteurs et licenciés en droit et docteurs en médecine) et les principaux commerçants ; le troisième banc était occupé par les députés de quelques corporations d'artisans, qu'on nommait les « ratsfähige Handwerke ». Le Conseil était présidé par le maire qu'assistaient les syndics, tous docteurs en droit. Les deux bourgmestres étaient élus annuellement, le premier (« der ältere Bürgermeister ») parmi les échevins (membres du premier banc), le second (« der jüngere Bürgermeister ») parmi ceux du deuxième banc. Au XVIII^e siècle, nous trouvons à côté de cette assemblée les « Corps des Bourgeois » (bürgerliche Kollegien) des 51 et des 9, qui exerçaient une sorte de surveillance, principalement sur les finances. Ils étaient élus par les bourgeois mêmes et dans leur milieu, et s'ils ont quelquefois empêché les abus du Conseil, bien des fois aussi ils se sont montrés, par l'étroitesse de leurs vues, ennemis du progrès dont ils ont entravé la marche ¹.

1. Faber, *ouv. cit.*, t. II, § 1, 2, 11 et suiv. ; Joh. Ad. Stock, *Kurzgefasste Frankfurter Chronik*, Francfort, 1753, p. 13.

2. — Mentionnons cependant, parmi les premiers membres de cette communauté, Jacques Bernoulli dont le petit-fils émigra à Bâle et fut l'ancêtre des célèbres mathématiciens de ce nom ¹.

3. — Des premiers calvinistes arrivés à Francfort, le nom de deux seulement se retrouvera encore au XVIII^e siècle : du Fay (de Valenciennes) et le Clercq (du Hainaut). Parmi les immigrés qui viennent ensuite, citons Jan de Bary (de Tournay), Blasius de Ron (de Tournay, ancêtre du feldmaréchal) et Jehan le Blanc ². Le frère de Jan de Bary, Louis, qui le suivit vers 1583, est l'ancêtre de la famille francfortoise, qui existe encore aujourd'hui et peut être considérée comme la plus ancienne de la communauté ³.

La famille de Neufville qui compte actuellement beaucoup de représentants à Francfort, est originaire de l'Artois. Robert de Neufville, fondateur de la branche francfortoise, obtint le droit de bourgeoisie en 1573 et fut élu, dans la même année, ancien de l'église wallonne ⁴.

Au XVIII^e siècle, plusieurs de Neufville appartenaient à la communauté française, d'autres ont dû se germaniser plus vite, puisque nous les trouvons parmi les membres de la communauté allemande, et de nos jours plusieurs de leurs descendants se nomment « von »

1. Steitz-Dechent, *ouv. cit.*, p. 41-42 ; Scharff, *ouv. cit.*, p. 274.

2. Archives de la Ville, *Listes des immigrés français, néerlandais et anglais de 1555 à 1572*. Copie manuscrite de ces listes, faite par le Dr E. Rödiger en 1911 ; Ebrard, *ouv. cit.*, p. 100-101.

3. Dr Heinrich v. Nathusius-Neinstedt, *Geschichte des uradligen Hauses Bary*, Francfort, 1904, p. 86 et suiv.

4. A. C. de Neufville, *Histoire généalogique de la maison de Neufville*, Amsterdam, 1869, p. 162 ; Dr Heinrich Nathusius-Neinstedt v. und, Alfred de Neufville, *Beiträge zur Geschichte des Hauses de Neufville*, Francfort, 1897 ; Ebrard, *ouv. cit.*, p. 101.

Neufville, tandis que d'autres gardent la particule française.

Les Passavants dont un descendant sera, au XVIII^e siècle, l'ami de Goethe, faisait partie de la vieille noblesse française. Le château de Passavant, d'où ils émigrèrent, est situé en Franche-Comté, près de Luxeuil. Nicolas Passavant quitta sa patrie en 1594; il s'établit à Bâle et c'est son petit-fils, Rodolphe Emmanuel qui, en 1666, se fixa à Francfort où il épousa une Française immigrée comme lui, Jeanne de Bassompierre¹.

4. — On distinguait à Francfort trois classes d'habitants :

1^o *Les Bourgeois*. — Le droit de bourgeoisie était acquis moyennant le paiement d'une assez forte somme, et bien qu'il ne fût pas héréditaire, les enfants de bourgeois étaient généralement reçus sans difficulté. Toutefois ils perdaient le droit, s'ils se mariaient avec des non-bourgeois.

2^o *Beisassen ou Protégés*. — La « protection » s'achetait aussi, mais moins cher et seulement pour un certain nombre d'années; elle était cependant renouvelable et pouvait être, par la suite, transformée en droit de bourgeoisie.

3^o *Les Etrangers ou Manants*. — Ceux-ci n'avaient que le droit de séjour provisoire dans la Ville.

Les bourgeois seuls pouvaient posséder des immeubles, entrer dans le Conseil ou exercer des fonctions municipales, être membres d'une corporation d'artisans et faire le commerce de détail sans restrictions.

Ils formaient deux groupements : « le patriciat »,

1. *Neujahrsblatt des Vereins für Geschichte und Altertumskunde*, Francfort, 1864, Dr A. Cornill, *Johann David Passavant*, p. 2 et suiv.

composé des familles appartenant aux deux maisons « Alt-Limburg et Frauenstein », qui se disaient de vieille noblesse (altadelige Geschlechter), et la bourgeoisie proprement dite : le clergé protestant, les gradués, les fonctionnaires, les commerçants, artistes et artisans, en tant qu'ils avaient acquis le droit de bourgeoisie, enfin quelques familles nobles, n'appartenant pas au « patriciat », et les militaires.

Les « Beisassen » pouvaient exercer le commerce en gros, à l'exception de celui de commission et d'expédition, qui ne leur était permis qu'après un séjour de dix ans, le commerce de détail, mais sans boutique ; il leur était interdit de s'associer avec des bourgeois, d'acquérir des immeubles ou d'élever du bétail.

Les étrangers, parmi lesquels on comptait aussi les domestiques, ne pouvaient faire aucun commerce en dehors de l'époque des foires ¹.

5. — Les autres colonies fondées à cette époque aux environs de Francfort, telles Dornholzhausen, Wembach, Rohrbach, Waldorf, etc., doivent leur origine, non pas à des réfugiés français, mais aux Vaudois, chassés de leurs vallées du Piémont par suite de la paix que Louis XIV fit, en 1696, avec Victor-Amédée de Savoie ².

Tous ces fugitifs reçurent, à leur passage par Francfort, des secours importants de leurs coréligionnaires, très riches déjà à cette époque. Les livres de la diaconie portent une dépense totale de 51.890 florins pendant les années 1685 à 1705, pour secourir 90.816 personnes, et de 16.260 florins de 1705 à 1725 pour 27.882 per-

1. Faber, *ouv. cit.*, § 48, 49 et 50, p. 298-315 ; Beyerbach, Joh, Konradin, *Samm'ung der Verordnungen der Reichsstadt Frankfurt*. Francfort, 1798, I, 4^e partie, 1, et 7^e partie, p. 12, 13 et 14.

2. Ebrard, *ouv. cit.*, p. 124 ; *Tr. Jubilé Séculaire*, p. 28.

sonnes. Ces secours furent continués pendant plusieurs années pour les colonies des environs ¹.

6. — Lorsque en 1720, le directeur de la colonie calviniste de Magdebourg s'adressa à l'ancien Jean Rey à Francfort, le priant de vendre des billets de loterie au bénéfice de l'Eglise de Magdebourg, Rey lui répondit qu'il ne fallait pas compter en vendre aux luthériens, ceux-ci « ayant une aversion terrible contre nous, quoique nous leur témoignions en toute occasion une affection fraternelle ². »

7. — Si les pasteurs luthériens, voyant leurs droits respectés, se déclarèrent satisfaits, il n'en fut pas de même des « Corps des Bourgeois », des « 51 » et des « 9 » qui, par crainte de la concurrence des calvinistes, protestèrent contre cet arrangement. Voyant qu'ils n'étaient pas écoutés, ils s'adressèrent à l'Empereur, mais sur ces entrefaites la guerre éclata, mettant fin à tous ces débats ³.

8. — Le tableau suivant donnera une idée des changements considérables intervenus entre les années 1542 et 1589 :

	1542	1589
Passementiers.	0	251
Fabricants de papier	0	2
Teinturiers.	0	28
Commerçants ou fabricants de soieries.	0	9

1. Ebrard, *ouv. cit.*, p. 123-124 ; *Tr. Jubilé Séc.*, p. 27-30 ; Ermann et Reclam, *Mémoires pour servir à l'histoire des Réfugiés dans les Etats du Roi*, Berlin, 1782-1799, p. 219-222.

2. Henri Tollin. *Geschichte der französischen Kolonie in Magdeburg*, Halle, 1886-1890, t. III, I, A., p. 12-13.

3. Ebrard, *ouv. cit.*, p. 136.

Jardiniers	14	56
Relieurs et imprimeurs.	18	61
Commerçants.	21	152
Orfèvres.	9	20
Bijoutiers	0	5

Entre 1586 et 1589, l'industrie de la soie occupait à elle seule, un neuvième de tous les habitants¹.

9. — Cet état de choses dura jusqu'en 1808, date à laquelle Napoléon créa la chambre de commerce de Francfort, qui rendait inutile le corps des « Börsenvorsteher »².

10. — Le fait que le *Schématisme des Foires*, qui contient tous les détails relatifs à la fréquentation étrangère de la foire, est publié en français aussi bien qu'en allemand, prouve combien on comptait sur les négociants de langue française. Plusieurs autres faits viennent d'ailleurs démontrer l'importance du commerce avec la France. Le « Rats Kalender » de 1768 publie une ordonnance du 8 octobre 1767, signée par le Duc de Choiseul et portant le visa du Roi. Il renonce, par celle-ci, en faveur des seuls bourgeois de Francfort au « droit d'aubaine », c'est-à-dire au droit qu'avait le roi de France de s'attribuer les dons, legs et héritages faits en France par des étrangers. N'ayant plus à payer que le droit d'issue ou dixième denier, les Francfortois seront désormais traités à cet égard comme les sujets de sa Majesté Très Chrétienne, et en revanche les Français

1. Dr Friedrich Bothe, *Beiträge zur Wirtschafts-und Sozialgeschichte der Reichsstadt Frankfurt*, Leipzig, 1906, Suppléments 17 et 18.

2. *Geschichte der Frankfurter Handelskammer*, Francfort, 1908, p. 1 et suiv.

jourront des mêmes droits à Francfort. Des négociations avaient été entamées à ce sujet pendant la guerre de sept ans, mais elles étaient restées sans résultat ¹.

Voici un autre exemple : en 1786 des « Lettres patentes du Roi relatives à la réciprocité à établir entre la France et la Ville Impériale de Francfort-sur-Mein par rapport à la Jurisprudence des faillites » portent que « en cas d'une faillite ou déconfiture tous les sujets du Roi doivent être tenus comme les bourgeois, habitants et manans de la ville de Francfort ». Une déclaration du Sénat de Francfort avait déjà préalablement stipulé les mêmes conditions ².

11. — « Le sieur Vinalier marchand fabricant de Lyon vend sous le Römer au lit. 15 toutes sortes de drap d'or et d'argent, vestes brodées en écarlate et chamoy, toutes sortes de bas de soye, mitaines de soye doubles, bources à cheveux, et le tout à juste prix; il est ici toute la foire ³. »

« Dilthey et Comp. de Paris, rue du Lion-Saint-Sauveur auront cette foire leur magasin au Liebfrauenberg dans la maison neuve... Ils ont un bel assortiment de tous articles de modes, Coiffures, Fichus, garnitures de robes, robes toute faites, fleurs de gaze et de perles, etc. ⁴. »

« M^{me} Seffert, marchande de modes de Paris, vend des

1. Cf. Archives de Francfort, *Kriegssachen, Geheime Pariser Correspondenz* de 1759-1763, n^{os} 306-349; Archives du Ministère des Affaires étrangères à Paris, *Correspondance politique*, Allemagne, Supplément général, vol. 22, *Correspondance de Barozzi, résident français à Francfort*, 1770, et vol. 653, 1780-1802, fol. 222; *Rats-Kalender*, Francfort, 1768.

2. Archives du Min. des Aff. étr. *Correspondance polit.*, Allemagne, vol. 653, 656 et 658, années 1780-1788.

3. *Frankfurter Frag-und Anzeigungs Nachrichten*, avril 1759.

4. *Staats-Ristretto*, 18 août 1776, p. 559.

parures, coiffures, chapeaux, etc., du dernier goût. Elle est logée au Wedel. Elle se charge aussi de commissions pour la France ¹. »

12. — Les actes de la Censure contiennent un ordre de l'empereur Léopold I^{er} au « Commissaire de Librairie », aux termes duquel est interdit la vente par les libraires français et hollandais des livres revêtus d'un privilège de contrefaçon ².

« Plainte des héritiers de feu Fr. Matthaeus Merian contre le libraire Etienne Michelet de Lyon, au sujet de l'édition de l'ouvrage du D^r John Jonston : *Historia naturalis de quadripedibus* ³. »

13. — La Collection Anisson ⁴ contient une requête adressée à Malesherbes par un libraire qui voulait établir à Francfort un entrepôt de livres français, dans le double but de les envoyer de là aux foires de Mayence et de Leipzig, et d'être à même d'acheter « tout ce que les Savans de Paris et autres auraient donné en note et paru Désirer pendant les neuf ou dix mois qui précèdent les deux ou trois qu'on va employer aux foires d'Allemagne. » Cette lettre n'est pas datée, mais comme elle est adressée à Malesherbes, on peut avec certitude la placer entre les années 1750 et 1763, époque où il fut directeur de la librairie royale.

Nous ne savons pas si le projet a été exécuté, mais il prouve l'importance que gardât Francfort comme marché de livres français au XVIII^e siècle.

Les catalogues de livres des foires de Leipzig et de

1. *Ibid.*, 1778, p. 260, 1779, p. 196, 1782, p. 236.

2. *Actes de la Censure*, 229, 13 mars 1662.

3. *Ibid.*, 201, 14-16 avril 1655.

4. Bibliothèque nationale, n. a. 3344, fol. 195.

Francfort montrent même, à partir de 1735, une augmentation notable d'ouvrages français, augmentation qui atteint son maximum en 1762 ¹.

14. — Les catalogues de livres des foires nous renseignent sur les ouvrages qui s'y vendaient. En 1612 par exemple, parmi les « Libri peregrini idiomatis » nous voyons à côté de nombreux traités théologiques, en latin et en français, les « Essais de Michel, seigneur de Montagne, nouvelle édition, dans laquelle a esté collées les Othaeurs (*sic*) et annotations en marge, à Paris, chez Cl. Morell, in-4° ».

En 1642 on vend les « Satyres et autres œuvres du sieur Regnier, Paris in-12 », l'année suivante « L'honnête Homme ou l'art de plaire à la cour, par le sieur Faret, à Liège chez Pierre Eller en 24 ». Les dictionnaires et grammaires françaises n'y manquent pas non plus, comme par exemple le « Dictionnaire français-allemand et allemand-français avec une brève instruction de la prononciation des deux langues, par feu Leuin Hulsius, 4^e édit., Oppenheime, 1615 » ².

15. — « Ein schwarz grottturner Entrien » est évidemment une andrienne (robe à queue) en « gros de Tours » noir. Les mots « manteau » et « chapeau » s'employent au lieu de leurs équivalents allemands, on parle de « Trap d'or » ou de « prochierten Tobin » ³.

1. Kapp, *ouv. cit.*, p. 790 et tableau I.

2. *Catalogues de livres des foires*.

3. Dr Gottlieb Schnapper-Arndt, *Beiträge zur Geschichte der Lebenshaltung in Frankfurt a. M. im 17. und 18. Jahrhundert*; Aus dem Nachlass herausgegeben und bearbeitet von Dr Karl Bräuer, 2. Teil, *Quellen und Materialien*, Francfort, 1910, p. 347, note 3, p. 348, note 1; *Frankfurter Frag-und Anzeigungs Nachrichten*, 1722.

16. — Les voyages d'artisans sont plus rares, nous en connaissons cependant quelques exemples. En 1686, le grand-père paternel de Goethe, qui exerça la profession de tailleur, dans sa requête au Conseil pour obtenir le droit de bourgeoisie, se recommanda de son séjour en France où il s'était perfectionné dans son métier. Il y avait appris à parler français et écrivit son nom *Fridericus Georg Gœthé* ¹.

17. — Plus rarement ils parvenaient à la bourgeoisie, comme Jean Caucanas, maître de langue française de Nîmes, qui, en 1699, y fut admis à l'occasion de son mariage avec la fille d'un bourgeois ².

18. — Parmi ceux qui lui ont avancé cet argent, citons : Jean du Fay, Jean de Famars et C^{ie}, Bastien et Robert de Neufville, Jean Liévin et Antoine de Bary ³.

19. — Gravel fut le premier des résidents français accrédités à Francfort. A partir de cette époque, ils y furent maintenus à peu près régulièrement par le gouvernement français. Citons au xvii^e siècle : Persode de Maizeray (1672) et le sieur d'Iberville (1698). Leur rôle était encore essentiellement politique, tandis qu'au xviii^e siècle Kempfer (1758), et surtout Barozzi (de 1762 jusqu'à la révolution) servirent plutôt d'agents commerciaux ⁴. La correspondance de ce dernier avec

1. Kriegk. *Die Brüder Senckenberg*, Francfort, 1869, Appendice, *Die Familie Gœthe*, p. 315-316 ; *Festschrift zu Gœthes*, 150. *Geburtstagsfeier*, 1899, Dr R. Jung, *Friedrich Georg Gœthe, des Dichters Grossvater*, p. 217.

2. *Frankfurter Bürgerbuch*, 1690-1725.

3. *Trois. Jubilé Séc.*, p. 17-18, note.

4. Fichard, *ouv. cit.*, t. II, p. 37.

plusieurs ministres nous renseigne sur son activité ¹.

Kempfer était résident à Mayence, mais il fut à différentes reprises chargé d'affaires auprès de la ville de Francfort ².

20. — Bruys, François, né en 1708 dans le village de Serrières dans le Mâconnais, fit des voyages à Genève, en Suisse et en Hollande où il se convertit au protestantisme (1728). Il y fit paraître un ouvrage périodique : *La Critique désintéressée des journaux littéraires et des ouvrages des savants* (La Haye, 1730), une *Histoire des Papes depuis saint Pierre jusqu'à Benoît XIII inclusivement* (La Haye 1732-1734), et une *Traduction de Tacite avec des notes politiques et historiques, servant de continuation à l'ouvrage d'Amelot de la Houssaye* (La Haye, 1730 et 1735).

En 1736, il retourna en France, où il abjura le protestantisme; il mourut en 1738. Ses *Mémoires historiques, critiques et littéraires* furent publiés après sa mort (Paris, 1751); ils comprennent des *Mémoires sur les Suisses, les Hollandais et les Allemands* ³.

21. — Blondel, bien qu'il ne fût pas accrédité à Francfort, y séjourna apparemment pendant toute la durée de la diète d'élection. C'est probablement en raison des services qu'il rendait à la Ville à cette occasion que l'Edilité lui fit présent d'un tonneau de vin. En 1746, le livre des dépenses secrètes du Sénat porte, à cet effet, la somme de 456 fl. 4 kr. « pour M. de Blondel, Conseil-

1. Archives du Minist. des Aff. étr. *Corresp. polit.*, Allemagne, Vol. 603, 626, 636, 650, 653, 656-659 et Supplément général, Vol. 14.

2. *Ibid.*, Supplément général, vol. 10 et 14.

3. Michaud, *Biographie universelle*, t. VI, p. 75-76.

ler d'état et ci-devant ministre de France à divers cours d'Allemagne » ¹.

22. — C'est pendant ce séjour des troupes françaises dans les environs de Francfort, qu'eut lieu l'arrestation du journaliste Dubourg dont l'histoire est assez curieuse : Dubourg, de son vrai nom Victor de Castagne, avait publié, en 1745, un périodique : *l'Espion ou le Mandarin chinois en Europe*, dans lequel, sous le masque alors en vogue d'un oriental voyageant en Europe, il critiquait les événements politiques. Il s'attaquait à plusieurs personnalités en vue, ne ménageant ni l'insulte ni la calomnie. Au mois de février, une séance du Conseil des Echevins s'occupa de ce pamphlet et de quelques autres du même genre, et résolut « la confiscation la plus rigoureuse et la punition des imprimeurs et des vendeurs de ces pièces scandaleuses » ².

Mais Dubourg ne s'en effraya pas et continua la publication du *Mandarin chinois* jusqu'au mois de juin. C'est alors que, sur l'ordre de Louis XV, les Français s'emparèrent du malheureux journaliste qui fut emprisonné au Mont-Saint-Michel, enfermé dans une cage de fer, où il mourut dans un accès de folie, le 25 août 1746.

Il est à peu près certain qu'il fut attiré dans un guet-apens et que son arrestation n'eut pas lieu sur le territoire de la Ville même, car les actes judiciaires n'en font pas mention. D'ailleurs l'Edilité, très jalouse de

1. Kriegk, *Kulturbilder aus dem 18. Jahrhundert*, Leipzig, 1874, III, p. 46 ; Consulter sur Blondel, *Revue des Revues*, août 1898, Paul d'Estree, *Un Diplomate français chez les principicules allemands au XVIII^e siècle*.

2. *Procès-verbaux des séances du Conseil des Echevins*, 1745, séance du 11 février.

ses privilèges, n'aurait toléré aucun empiètement sur sa juridiction.

Il n'existe plus que deux exemplaires du *Mandarin chinois*¹, l'un se trouve à la bibliothèque de l'Arsenal et l'autre fait partie de l'entiquariat de MM. J. Baer et Cie à Francfort.

Ce pamphlet nous paraît assez inoffensif, malgré ses attaques contre la France et quelques allusions peu flatteuses, à l'adresse de la Cour d'Espagne et d'autres.

La punition par trop cruelle que l'auteur a subie, lui a valu des sympathies qu'il ne nous semble guère mériter. Dubourg est bel et bien un maître chanteur, il met sa plume au service de celui qui le paie le mieux. Il ne s'en cache même pas, car voici ce qu'il dit dans la quinzième lettre de son journal : « Il n'y a qu'un moyen de faire tomber la plume de mes mains ; qu'on aveugle mes yeux par l'éclat de l'or². »

En même temps qu'ils frappaient le *Mandarin chinois*, les Echevins de la Ville condamnaient aussi le *Babillard anglais ou Raisonnements politiques, galants et critiques*, que James de la Cour faisait paraître, mais qui n'était d'après lui, qu'une reproduction d'une gazette hollandaise³.

Ce même gazetier eut encore plusieurs fois maille à partir avec la Censure, par suite de plaintes émanant,

1. Cf. *Frankfurter Bücherfreund, Mitteilungen aus dem Antiquariate von Joseph Baer und Cie*, Francfort, 1902, n° 11 et 12 ; Eugène Hatin, *Les Gazettes de Hollande et la presse clandestine au XVII^e et au XVIII^e siècle*, Paris, 1865, p. 71-72 ; Même auteur, *Bibliographie de la presse périodique*, Paris, 1886, p. 59-61.

2. *L'Espion chinois*, exemplaire de l'Arsenal, t. I, p. 107. Cons. aussi Voltaire, *Remarques sur les Mensonges imprimés*, *Œuvres*, éd. Didot, t. V, p. 287, où l'auteur vise Dubourg sans toutefois le nommer.

3. *Actes de la Censure*, 529 ; *Comptes rendus des séances du Conseil des Echevins*, séance du 11 février.

tantôt des rois de Prusse et d'Angleterre, tantôt de l'ambassadeur français de la Noue.

Ce dernier porta plainte contre l'imprimeur Esslinger qui avait publié, en 1747, un article de James de la Cour, *la France d'après nature*, qui déplut à Louis XV. L'imprimeur déclare à ce sujet avoir été incité à publier cet écrit par l'ambassadeur de l'Empereur. En effet, celui-ci protesta contre l'interdiction de la brochure, et l'Edilité, se voyant dans l'impossibilité d'intervenir, donna simplement à l'imprimeur le conseil de supprimer le titre choquant ¹.

De la Cour n'en continua pas moins à écrire des ouvrages du même genre, jusqu'en 1743, où défense lui fut faite de publier des journaux politiques ².

23. — En mars 1745, Blondel loua pour une année à M^{lle} Baur von Eyseneck et les héritiers de M. von Bienenthal, le « Junghof » avec toutes ses dépendances au prix de 7.500 florins et 200 florins de dédommagement au locataire actuel.

24. — A côté de Belle-Isle, ambassadeur de France, nous trouvons comme « ministre plénipotentiaire à la diète d'élection » le ministre de la cour de Mayence Blondel qui semble avoir été son collaborateur et son suppléant à l'occasion ³.

25. — Comme il sera souvent question de cet auteur dans le cours de cet ouvrage, nous croyons utile de

1. *Actes de la Censure*, 546.

2. *Ibid.*, 574.

3. *Merkwürdiges Diarium von der Wahl und Krönung Ihrer Kayserlichen Majestät Karls VII*, p. 84, 128, 225 ; *Mémoires de l'Election de l'Empereur Charles VII*, p. 137, 144.

donner sur lui quelques renseignements biographiques :

Johann Michael von Lœn, issu par son père d'une famille réformée allemande, immigrée des Pays-Bas au xvi^e siècle, et par sa mère, Marie Passavant, de calvinistes français, naquit à Francfort le 11 décembre 1694. Goëthe se trompe en nous disant qu'il n'était pas Francfortois de naissance ¹. Il a écrit plusieurs ouvrages dont nous citerons les principaux : *Der Graf. v. Rivera oder der redliche Mann am Hofe* (1740), *Lettres curieuses d'un gentilhomme allemand au sujet de ce qui se passa de plus remarquable à la diète de Francfort* (1741), *La seule vraie Religion* (1750, 1752 nouv. édit. 1756); en outre il a traduit les *Œuvres spirituelles de François de Salignac de la Mothe Fénelon* (1^{re} partie 1737, 2^e partie 1743), les *Dialogues des Morts de Fénelon avec quelques Fables et augmentés de notes* (1745) et plusieurs autres ouvrages français. La plupart de ses écrits ont été réédités sous le titre : *Des Herrn von Lœn gesammelte kleine Schriften, mit einem Vorbericht zum II. Teil, herausgegeben von Schneidern* (Francfort 1751 et 1753); c'est cette partie de son œuvre que nous citons le plus souvent dans ce travail.

Lœn a voyagé en Allemagne, en Hollande, en Italie, à Genève et en France : Lyon, Paris ; il a fait, dans cette dernière ville, un long séjour dont il a donné une relation amusante : *La Cour française et le caractère du Français dans l'année 1719* ².

Il épousa, en 1729, la sœur de M^{me} Textor, grand'mère de Goëthe. En 1752, le roi de Prusse le nomma « Regierungspräsident » des comtés Lingen et Teklenburg. Pendant la guerre de sept ans, les Français l'emmenè-

1. *Dichtung und Wahrheit*, I. Teil, 2. Buch.

2. *Gesammelte kleine Schriften*, vol. I, 3^e partie, p. 84 et suiv.

rent comme otage à Wesel où il resta quatre ans (1757-1761), « dans la chambre la plus misérable et la moins convenable ». Il mourut à Lingén en 1776 ¹.

26. — Quel était l'auteur de cet ouvrage ? Il est assez difficile de se prononcer, car les actes de la Censure concernant l'interdiction de ce périodique ont disparu des Archives de la Ville dès 1748. Quérard ² l'attribue au Comte de Vitt, et cette opinion fut adoptée par les bibliothécaires de la Bibliothèque municipale de Francfort. A la *Bibliothèque nationale* et au *British Museum* on admet avec la *Biographie Universelle ancienne et moderne* que Joseph du Fresne de Francheville en est l'auteur. Voici ce qu'on y lit : « Joseph du Fresne de Francheville, ayant été appelé à Berlin par Frédéric II, s'arrêta quelque temps à Francfort-sur-le-Mein pour être témoin de l'élection et du couronnement de l'Empereur. On lui attribue la feuille périodique qui parut alors sous le titre de *l'Espion Turc* ³. »

Il paraît cependant que les contemporains n'étaient pas de cet avis. Lœn, en général très bien renseigné, dit qu'on croyait y reconnaître le style des *Lettres juives*, mais, ajoute-t-il, — peut-être plus tard, car cette remarque se trouve en note, — « l'auteur des *Lettres juives* est le célèbre Marquis d'Argent (*sic*). Celui de *l'Espion Turc*, au contraire, se nomme Fauconnet, c'est un esprit assez délié. Il a été chassé de France à cause de ses écrits satiriques et de ses pamphlets. Il était avocat

1. *Allgemeine deutsche Biographie*, Leipzig, 1884, t. XIX, p. 86-88, Biogr. de Lœn par Stricker ; *Archiv für Frankfurts Geschichte und Kunst*, nouvelle série, III, 1865, Heyden, *Johann Michael v. Lœn, Gœthes Grosssohn*.

2. *La France littéraire*, t. X, p. 256.

3. *Biographie universelle ancienne et moderne*, t. XV, p. 430-431.

au parlement de Paris et exerçait à Francfort la profession de maître de langue française ¹. » Un professeur de français du nom de Fauconete ou Fouquenet qui pourrait bien être le personnage en question, est mentionné plusieurs fois dans les actes de la Censure. Le 20 avril 1742, le libraire Multz, pour se disculper de l'accusation d'avoir fait imprimer une suite de *l'Espion Turc*, sous le titre de *Lettres*, prétend avoir acheté un exemplaire imprimé de ces *Lettres* d'un professeur de français nommé Fauconete (le nom est presque illisible). D'après le libraire, cet individu en serait l'auteur, mais il le défend de l'accusation d'avoir également écrit *l'Espion Turc* qui serait « d'auteur, de style et de matière différents ». C'est pourquoi il n'a pas hésité à copier les *Lettres*, ne pouvant croire que l'interdiction de *l'Espion Turc* les frappât aussi. Fauconete lui-même ne peut se justifier, « étant parti à l'étranger comme interprète auprès d'une personne de qualité » ².

Dans les deux exemplaires que nous avons eus sous la main, il y a, à partir de la sixième lettre, un petit changement. Au lieu du titre : *Lettre V^e de l'Espion Turc*... il n'y a plus que *Lettre VI^e, Lettre VII^e*... et ainsi de suite. De plus ces lettres portent comme lieu et date de publication Venise, 1742, au lieu de Londres, 1741.

Ne serions-nous pas en présence de la suite manuscrite de *l'Espion*, dont parle Lœn et que Multz aurait essayé de faire imprimer sous un autre titre ?

Quant à la différence de style et de matière, elle ne nous a point frappés ; le seul changement sensible qu'on peut remarquer, c'est que le jugement porté sur le maréchal de Belle-Isle est devenu plus favorable. Au

1. Lœn, *ouv. cit.*, p. 111, et note.

2. *Actes de la Censure*, 519.

contraire, à notre avis, l'auteur des *Lettres* serait certainement celui de *l'Espion Turc*, et comme on l'a vu, nous avons pour nous l'opinion d'un contemporain de quelques poids. Notons que, deux années plus tard, le même libraire Multz et la femme du professeur de langue Fouquenet (« le mari s'étant échappé ») sont arrêtés pour avoir publié et vendu un pamphlet : *Chronique des Guerres que les Français ont faites à la reine de Hongrie*. La différence de nom ne prouve rien, car à cette époque on attachait peu d'importance à l'orthographe.

Nous trouvons dans le rôle des « Beisassen » de 1727 à 1744 un maître de langue nommé Pierre-François Fauconnet ; c'est évidemment le personnage en question, et qui est identique avec le Fauconete et Fouquenet des actes de la Censure.

27. — Nous avons accepté ici la thèse adoptée par les auteurs les plus recommandables, mais nos recherches dans les Archives du Ministère des Affaires étrangères à Paris nous ont mis en présence d'un texte qui contredit cette version. Il s'agit d'une lettre ¹ de Blondel à Belle-Isle, qui lors de l'incendie se trouvait à Paris, et dans laquelle il se loue des secours que « la Bourgeoisie s'est empressée de donner à l'envie l'un de l'autre ».

D'ailleurs nous voyons dans le *Krönungs Diarium* ² un passage qui semble avoir été ignoré, et qui confirme la lettre précédemment citée. Le lendemain de l'incendie, le maître d'hôtel de Belle-Isle remit au bourg-

1. Archives du Ministère, *Correspondance politique*, Allemagne, vol. 398, fol. 185-186.

2. P. 115.

mestre la somme de huit « carolines » pour les personnes qui ont aidé à éteindre le feu.

28. — « Il faut tomber d'accord que les petits-maîtres français sont préférables aux petits maîtres allemands. Parmi les ridicules des premiers, il ne laisse de s'y trouver quelque chose d'amusant et à travers les bordées de fadaïses qu'ils vous font essuyer, on y découvre une légèreté d'esprit fort capable d'en imposer, d'autant plus qu'ils font tout avec une certaine aisance. Un petit maître allemand n'est pas supportable ; outre la gêne continuelle qu'on lui remarque en jouant ce personnage, les bouffonneries qu'il s'efforce de débiter sentent presque toujours le Hans Wurst de leurs comédies ¹..... »

29. — Les plus magnifiques de ces fêtes furent celles de la Saint-Louis qui durèrent du 24 au 26 août. Le 24, veille de la fête du roi de France, Belle-Isle fit donner, à ses frais, tant au théâtre allemand qu'à la comédie française, des représentations où le public était admis gratuitement. La troupe française joua ce soir-là *Le Galant Coureur* de Legrand.

Comme le 25 août se trouvait être un vendredi, Belle-Isle remit au 26 les amusements populaires. Ce n'est pas ici le lieu de les décrire en détail. Bornons-nous à en mentionner les points principaux. Le Mein était la scène sur laquelle ce spectacle se donnait. On avait dressé sur les bords deux tentes pour les invités de l'Ambassadeur, tandis que la foule couvrait les deux rives et que mille petits bateaux chargés de spectateurs sillonnaient la rivière.

1. *Le Perroquet*, 1742, p. 84-85.

Une joute ouvrit la fête ; elle fut suivie de courses amusantes, où il s'agissait d'attraper, tantôt en bateau une oie suspendue à une corde au-dessus du Mein, tantôt à la nage des canards qu'on avait mis dans l'eau. Comme non seulement la volatile devenait la propriété du vainqueur, mais qu'en plus, il recevait un prix, la joie fut générale. On fit aussi cadeau aux bateliers qui avaient conduit les combattants, de leur costume consistant en « veste, culotte, bas, souliers et bonnet blanc relevé par un bordé de soie bleue aux uns et rouge aux autres ».

L'ambassade offrit à tous ceux qui avaient participé à la fête un repas plantureux, dans lequel ne furent épargnés ni les viandes, ni le vin. En plus, des fontaines de « l'Allée » jaillit du vin blanc et rouge et tout le monde pouvait en boire à son gré ¹.

30. — Bien que publiée en 1744, le titre de cette comédie semble cependant indiquer qu'elle fut écrite antérieurement, en 1742 environ. Quelques années plus tard, en 1747, il en parut une traduction sous le titre : *Der Frantzose*, imprimée à la suite du *Dresdner Schlen-drian* de König (Freystadt, im Frauenzimmer Kollegium, 1747).

Gottsched, dans son *Nötiger Vorrat zur Geschichte der deutschen dramatischen Dichtkunst* ² la cite comme une pièce originale.

La version allemande n'est plus entièrement incon-

1. *Mémoires de l'élection de l'empereur Charles VII*, p. 126-130 ; *Krönungs Diarium*, p. 143-147 ; Cf. *Frankfurter Hausblätter für Vergangenheit und Gegenwart*, t. III, Anonyme, *Fest des Grafen Belle-Isle* ; *Alt Frankfurt, Vierteljahrsschrift für seine Geschichte und Kunst*, 1910, n° 3, Dr I. Kracauer ; *Die Vorbereitungen zur Wahl und Krönung Karls VII*, p. 79.

2. II, *Zusätze zum 18. Jahrhundert*, Leipzig, 1765, p. 273.

nue en France, grâce à la réédition qu'en a faite M. Belouin ¹ qui la considère aussi comme un original. Il n'en est rien, et la lecture du *Franzose* de M. Belouin nous a immédiatement rappelé le *Français à l'Election* que nous venions d'étudier.

En effet, bien que personne n'ait considéré jusqu'ici le texte allemand comme une traduction, nous allons montrer qu'il ne peut y avoir aucun doute à ce sujet. Ce n'est pas seulement la date de publication qui nous paraît décisive, — il pourrait y avoir eu une édition allemande antérieure à 1744, — mais bien des faits viennent à l'appui de notre opinion. D'abord tous les passages incompréhensibles, les obscurités que M. Belouin croit devoir attribuer à la négligence de l'imprimeur, s'expliquent facilement dès qu'on admet une traduction faite par un Allemand qui ne comprend pas toujours bien son original. Si, par exemple, Klugmann fils dit à M. Lebhaft : « Ich bin der Meinung, das sie so viel Lehrmeister in der Music, so viel Sprachmeister so viel Tanzmeister, *als* ich Lusten habe, mich eurem Frauenzimmer als einen Meister bei einem Schoppen Wein zu zeigen... », M. Belouin a tout à fait raison de dire que c'est incompréhensible. Et cependant, il n'y a qu'un petit mot à changer. En effet, M. du Vif dit : « Je songe que vous avez tant de maîtres de musique, de langue, de danse *que* j'ai envie, moi, de me donner à vos dames pour Maître à *pointe de vin* », et c'est par la traduction du mot *que* par *als* au lieu de *dass*, que le sens a été perdu. M. du Vif veut *montrer* sa leçon gratis, pas *monter* comme la version allemande le dit ². Et puis, dans la scène VIII, Léonore commence sa

1. Voir plus haut, p. 38-39 et n. 1.

2. *Le Français à l'Election*, sc. IV, p. 13-14; *Der Franzose*, p. 53.

phrase par ces paroles incompréhensibles : « *Er kennt sich besser, meine Liebe, als ihr nicht zu Paris gewesen seid.* » Mettons le français : « *Il se connaît bien, ma chère, que vous n'avez pas été à Paris* » et tout s'explique ¹. Quand le traducteur rend le « allons vite un petit air, allons, une petite cabriolet » du valet « la France » par : « *Gehen wir geschwind eine frische Luft zu schöpfen, einen kleinen Kabriol — Sprung darauff...* » il est évident qu'il ne connaît qu'un seul sens du mot « air » et ne se donne pas la peine de comprendre son auteur. « Allons vite un petit air », veut dire ici : « *schnell, ein kleines Liedchen...* » ².

A la cinquième scène, le valet français s'esclaffe en disant : « *Herr Arzt, Frau Ärztin* » et il n'y a vraiment pas de quoi rire ; au contraire, la phrase traduite en français : « *M. le Médecin, M^{me} la Médecine* », devient une plaisanterie, comme M. Belouin le fait lui-même remarquer ³.

Nous sommes bien d'accord avec M. Belouin, qu'il faut chercher l'auteur dans le milieu calviniste. Du moins c'est probable en ce qui concerne le traducteur ; quant à l'auteur du *Français à l'Election*, il pourrait bien avoir été un des Français qui ont suivi Belle-Isle.

Il nous semble cependant difficile que, dans un séjour passager, l'auteur ait pu acquérir une connaissance si parfaite, une compréhension si profonde du caractère allemand, et qu'il ait pu exactement se rendre compte des concessions nécessaires de part et d'autre, pour que les deux nations se comprennent.

D'un autre côté, s'il était de la communauté fran-

1. P. 32 ; *Der Franzose*, p. 80.

2. Sc. X, p. 35 ; Belouin, p. 85.

3. P. 63 ; *Le Français à l'Election*, p. 19.

çaise, pourquoi n'aurait-il pas fait sa traduction lui-même, car il nous semble hors de doute que les textes français et allemands ne sont pas de la même plume. L'auteur du *Français à l'Election* sait parfaitement le français, tandis que *Der Franzoze* est écrit, nous l'avons démontré, par un homme ayant l'habitude de l'allemand et ne comprenant pas toujours bien son texte.

Un autre fait vient appuyer notre opinion : le traducteur a supprimé systématiquement tout ce qui fixe le lieu de l'action. Quant au changement de titre, on pourrait alléguer qu'en 1747, on était trop loin de l'élection de Charles VII, qui n'intéressait plus personne, mais pourquoi n'a-t-il pas traduit la première phrase : « Nous voilà donc dans ce fameux Francfort, jamais je ne vis rien de si Allemand que cette ville. » Et il agit de même chaque fois que le nom de Francfort est cité.

Ces suppressions ont eu pour but, évidemment, de dérouter le lecteur et de faire passer plus facilement la traduction pour un original, et nous voyons que ce procédé avait réussi.

Malgré ces lacunes volontaires, la pièce n'en garde pas moins un tel cachet local, que M. Belouin a fort justement placé le lieu de la scène à Francfort.

Il est en outre d'avis que la pièce se joue entre des Français de la communauté calviniste et des Francfortois d'une part, et des nouveaux arrivés (de la suite de Belle-Isle ?) d'autre part, et nous ne pouvons que nous associer à son opinion.

31. — Les actes officiels nous apprennent que Jean-Baptiste Gherardi était Français, directeur d'une troupe de comédiens ambulants, qui avait joué en Suisse, en

1. *Rats Supplikationen et Bürgermeisterbuch*, janvier 1741.

Alsace et en Lorraine. Il était porteur de lettres de recommandation du maréchal de Broglie à Strasbourg et du conseiller royal Hanus à Nancy. Gherardi appartenait-il à la même famille que l'acteur parisien (1670 ?-1700) ? Nous n'avons pu l'établir.

32. — « Par Permission du vénérable Magistrat
Les Comédiens Feront l'Ouverture de Leur Théâtre

Demain

Samedi 17 Juin 1741

Par

Le Comte d'Essex, Tragédie de Mr. Corneille

Suivie Du

Galant-Coureur

Comédie Française En Un Acte Ornée De Chants

Et de Danses.

On prendra au Théâtre, Premières Loges et Orchestre deux florins, à l'Amphithéâtre, quatre Kopstück, aux secondes Loges un florin, au Parterre et au Paradis un demi-florin.

.....
Le Théâtre est à la Rue du Tous les Saints dite Aller-Heyligen-Gasse dans la maison nommée le Lange-Gang.

On commencera à cinq heures précises.

.....
Ce n'est point permis aux Gens de Livrée d'entrer, même en payant. » (Suit la traduction allemande du programme) ¹.

33. — Les auteurs les plus joués sont Molière, Regnard et Legrand. Il semble que *Tartuffe*, *l'École des*

1. Mentzel, *ouvr. cit.*, Supplément, V, p. 429-430.

Femmes, les Folies Amoureuses, le Joueur et enfin *l'Épreuve réciproque* de Legrand et Alain aient été les pièces les plus en faveur auprès du public, car elles paraissent le plus souvent sur l'affiche.

Citons encore, le 5 mai 1742 : *La Chercheuse d'esprit* de Favart, qui fut jouée à Paris en 1741 seulement, et les tragédies *Rhadamiste et Zénobie, le Cid, Rodogune, Britannicus, Andromaque, Athalie, Phèdre* et *Alzire* qui fut représentée à plusieurs reprises ¹.

34. — Le 3 février 1742 : « *Les Folies amoureuses*, comédie en trois actes de M. Regnard, suivie de la pantomime du *Malade jaloux* ou *les Amours d'Arlequin et Colombine*.

« Pour rendre le spectacle plus brillant et plus animé, l'on entrera masqué c'est (*sic*) trois jours de Carnaval. Et pour suffir aux grandes dépenses, ces trois jours seulement l'on prendra au Théâtre, Orchestres et premières Loges un ducat, aux secondes Loges, deux florins, au Parterre et au Paradis, on paiera comme à l'ordinaire ². »

35. — Né à Francfort, le 28 février 1767, le médecin Johann Christian Senckenberg s'est rendu célèbre par la fondation d'un hôpital et d'un institut médical, origine du « Senckenbergianum » actuel.

En surveillant la construction de son hôpital, il tomba d'un échafaudage et mourut des suites de cet accident, le 15 novembre 1772.

Il a laissé un journal manuscrit dont Kriegk a donné,

1. Bibliothèque municipale de Francfort, *Collection de Programmes de théâtre* ; Cf. Mentzel, *ouvr. cit.*, Supplém. V, p. 430-439.

2. *Collection de programmes* ; Mentzel, *ouvr. cit.*, p. 437.

à plusieurs reprises, des extraits¹ dans lesquels nous avons puisé.

Il s'y dévoile comme un esprit éminemment moral et honnête, mais ses appréciations sont souvent faussées par des animosités personnelles et par sa conception étroite et rigoriste de la vie, qui lui font condamner comme immoraux les plaisirs les plus innocents².

36. — L'Edilité, après avoir, à plusieurs reprises, adressé directement des requêtes aux ministères de la Guerre et des Affaires étrangères, chargea enfin de cette affaire Friedrich Melchior Grimm, l'auteur de la *Correspondance littéraire*.

L'ouvrage de M. Wohlfeil³, consacré exclusivement à ces négociations de Grimm, fournit des renseignements complets à ce sujet et nous ne saurions mieux faire que d'y renvoyer le lecteur⁴.

37. — Celui du sieur Frémont. C'est de ce cafetier que parle Goethe dans une lettre du 7 décembre 1765. Cornelia ayant fait à son frère une description de l'enterrement pompeuse de Frémont par les chanoines de Saint-Léonard, il lui répond : « Ce que je pense de M^{me} Frémont ? Son mari ne valait pas grand'chose, elle non plus », et voici les vers qu'il y joignit :

1. Die Brüder Senckenberg, Francfort, 1869; Archives, XVIII, 7, 8, 9 et 10, *Verschiedene Excerpte aus dem Frankfurter Stadt Archiv*, etc.; Deutsche Presse, 1873, n° 23, n° 1 et 3, *Das Walten des Königsleutnants Grafen Thoranc in Frankfurt a/M.*

2. Consulter aussi sur Senckenberg, *Dichtung und Wahrheit*, I, 2, et *Allgemeine deutsche Biographie*, l'article de Jung, t. XXXIV, p. 2-3.

3. *Festschrift zum 15. Neuphilologentag*, Francfort, 1912, *Friedrich Melchior Grimms Beziehungen zu Frankfurt a. M.*

4. Consulter aussi à ce sujet, Feuilleton de la *Gazette de Francfort* du 19 mai 1892, Dr Ludwig Geiger, *Melchior Grimm als Frankfurter Geschäftsträger*.

Das Ende Krönt jezt die vergangnen Zeiten
 Wer einmal glitt, wird leichte 2 Mal gleiten.
 Kind, die Exequien die waren würrklich schön
 Wer wird nicht den Verstand der klugen Domherren sehn
 Er der aus Sparsamkeit oft was er war, vergass,
 Der Wasser trank und harte Eier ass.
 Er dessen Lehre war dass der Fürsten Ehre
 Allein im vollen Beutel wäre
 Er der gesparet statt gekriegt
 Er den kein leerer Pracht vergnügt.
 Der würde sich im Grabe wenden
 Wollt'man nach seinem Todt' so ohne Noht verschwenden ¹.

38. — C'est parmi les acteurs de cette troupe, qu'il faut chercher le jeune Derones, l'ami de Goëthe, le « gentil petit fanfaron » de *Poésie et Vérité* ². Comme l'a démontré M. Grotefend ³, il s'agit sans doute du fils de l'actrice De Rosne, une des étoiles de la troupe. D'ailleurs la lettre que Goëthe a écrite à sa sœur, le 6 décembre 1763, et dans laquelle il fait mention de cette actrice, vient à l'appui de cette opinion ⁴.

39. — Aux pièces déjà citées ⁵ s'ajoutent *Bajazet*, *Semiramis*, *l'Enfant prodigue* et les comédies : *l'Avare*, *les Précieuses ridicules*, *les Femmes savantes*, *les Ménéchmes*, *le Distrait*, *les Bourgeoises à la Mode*, *les Folies amoureuses*, *la Surprise de l'Amour*, *les fausses Confidences*, etc. ⁶.

1. Morris, *Der junge Gæthe*, Leipzig 1912, I, p. 110 et VI, p. 19 ; Goëthe Jahrbuch, VII, 1886, 15 *Briefe Gæthes an seine Schwester*, p. 10-11.

2. I, 3.

3. *Ouv. cit.*, n° 397, note.

4. *Gæthe Jahrbuch*, t. VII, p. 13.

5. Ch. II, p. 45 et appendice 33 et 34.

6. *Collection de programmes* ; Mentzel, *Geschichte der Schauspielkunst*, Suppl. XIII.

40. — Rappelons en quelques mots que cette impression fut si durable, que bien des années plus tard, quand Goethe prit la direction du théâtre de Weimar, il s'efforça, avec l'aide de Schiller, d'y introduire le jeu rythmé et pathétique des acteurs français ¹.

41. — Cette satire des philosophes avait laissé une profonde impression dans l'esprit de Goethe. « Je me rappelle très bien, écrivait-il de longues années après, le personnage du philosophe qui marche à quatre pattes et mord à même une tête de salade ². »

C'est cette scène qui semble lui avoir inspiré le passage suivant du *Satyros* :

L'arbre devient tente,
L'herbe tapis
Et des marrons crus
Une délicieuse pâture.
(Der Baum wird zum Zelte,
Zum Teppich das Gras,
Und rohe Kastanien
Ein herrlicher Frass ³.)

42. — Les intermèdes ou opéras comiques étaient souvent des parodies de sujets mythologiques : *La Fille mal gardée*, par exemple, parodiait un acte des *Fêtes de Thalie*, les *Ensorcelés* le roman de *Daphnis et Chloé*.

43. — Plusieurs calvinistes francfortois furent anoblis au XVIII^e siècle, tels les du Fay et les Brevilliers. D'autres, de vieille noblesse hollandaise ou française, obtinrent de l'Empereur la confirmation de leurs titres :

1. E. Mentzel, *ouv. cit.*, p. 255.

2. *Dichtung und Wahrheit*, I, 3.

3. Acte III.

citons parmi eux les de Neufville, d'Orville, Gontard et Passavant ¹.

44. — Une supplique présentée à l'Edilité par les deux communautés, en 1787, portait parmi les signatures celles de plusieurs femmes calvinistes mariées à des luthériens ².

45. — Dans ses lettres, Goethe parle avec admiration de M^{lle} Marie-Madeleine Brévilliers. Les demoiselles de Saussure et Bassompierre sont aussi des amies de Cornelia et de Wolfgang ³.

46. — On avait imaginé de recourir au sort pour que chaque jeune fille eût un cavalier servant. Plus tard, on s'amusa à leur faire jouer le rôle de jeunes époux, afin d'apprendre, dit Goethe, comment des gens mariés doivent se comporter dans le monde. Le sort ayant donné, trois fois de suite, la même épouse au jeune poète, le ciel semblait parler en faveur de ce mariage et peu s'en fallut qu'il ne fût conclu ⁴.

47. — « L'on fait savoir au public que qu'il se trouve en cette Villes un homme d'Honneur qui sait et entend ce noble Exercice, c'est-à-dire la belle dance propre pour dresser la Noblesse et toutes sortes d'Honetes gens. Demeurant dans la ruë du Bouc chez M. N. Klang ⁵. »

48. — Voici quelques extraits de ces ouvrages : « On

1. Dietz. *Frankfurter Bürgerbuch* ; Kriegk. *Die Brüder Senckenberg*, p. 51-52.

2. Ebrard, *ouv. cit.*, p. 129.

3. *Goethe Jahrbuch*, t. VII, passim.

4. *Dichtung und Wahrheit*, III, 15.

5. *Frankfurter Frag-und Anzeigungs Nachrichten*, 22 juin 1734.

ne doit s'étonner que le nombre de personnes polies soit si petit. Les femmes qui sont naturellement plus douces, plus complaisantes, plus gracieuses que les hommes ont aussi plus de politesse et c'est principalement dans le commerce qu'on a avec elles que l'on apprend à être civil et poli par l'envie qu'on a de leur plaire ¹. »

« Un homme qui donne un repas et qui est charmé de la bonne chère qu'il fait faire aux conviez, ne doit pas être le premier à louer les viandes et les ragoûts dont il les régale, ni la sève du vin qu'il leur fait boire. Il ne faut pas aussi avec une modestie étudiée les prier d'excuser qu'il leur fait faire mauvaise chère » ².

« C'est une incivilité assez ordinaire dans les conversations, d'adresser toujours la parole à une même personne, de lui témoigner beaucoup d'empressement et de n'avoir pour les autres que de la froideur qui approche du mépris » ³.

49. — Ohlenschlager est généralement reconnu pour être l'original de Narcisse de la *Confession d'une belle Ame*. Il paraît d'ailleurs avoir été surnommé ainsi par ses concitoyens, car Senckenberg écrit dans son journal, en 1763 : « L'échevin Ohlenschlager ventosus Narcissus, ventosus ventre et spiritu, porte maintenant une perruque ronde comme l'a portée le général français Du Mesnil, aussi le nomme-t-on maintenant Du Mesnil » ⁴.

50. — Mentionnons que Goethe, en septembre 1775, écrit à Auguste von Stolberg : « J'attends du tailleur un

1. L'abbé Bellegarde, *Réflexions sur la politesse des mœurs*, Amsterdam, 1712, p. 2.

2. Bellegarde, *Maximes pour la société civile*, Amsterdam, 1712, p. 14.

3. *Ibid.*, p. 129.

4. Journal de Senckenberg, Kriegk, *ouv. cit.*, p. 365 note.

habit neuf, gris avec une bordure bleue que je me suis fait broder à Lyon....¹ »

51. — « Sur la demande de plusieurs personnes distinguées et de la noblesse le traiteur Johann Michael Lerpsch dans la Federgass mettra sa grande et belle salle au service d'une société française (« *französisches Colleg* »). Elle sera ouverte tous les jours de quatre à huit heures, pour tous les amateurs de la langue, quel que soit leur état. En même temps, un professeur de langues sera à la disposition du public pour tous les renseignements dont il pourra avoir besoin². »

52. — On se figure aisément quel français parlaient ces « gens simples ». L'annonce suivante des *Frag-und Anzeigungs Nachrichten*³ peut en servir d'échantillon : « Un beau vis-à-vis, voiture très commode prope et bien surpondicit double de paue vert pour trois ou quatre Persone au ce j'enont un peu (*sic*) (évidemment « en se gênant un peu ») à bon prix, chez M. Cuissart, au Lœveneck. »

53. — Le journal de Senckenberg est ici en désaccord avec Goëthe qui, dans *Poésie et Vérité*, nous représente son grand-père comme un homme de grande dignité, attaché aux idées du vieux temps et avec des goûts un peu surannés. Kriegk veut attribuer cette contradiction à un changement qui se serait produit dans les habitudes de Textor dans sa vieillesse ; mais d'autre part,

1. Michael Bernays, *Der junge Gæthe, seine Briefe und Dichtungen von 1767-1776*, Leipzig, 1875.

2. *Frag-und Anzeigungs Nachrichten*, 22 novembre 1763.

3. 15 septembre 1772.

nous savons déjà que Senckenberg ne peut pas être considéré comme un bon juge dans ces questions.

54. — Cet homme qui avait commis un crime abominable, parvint à faire ajourner indéfiniment son procès par suite de la crainte qu'il inspirait à ses juges eux-mêmes. Il possédait en effet sur beaucoup d'entre eux des documents secrets dont la publication les aurait mis dans une position fort désagréable. Arrêté enfin (1769) et mis en accusation, il put faire traîner son procès jusqu'à sa mort, (en 1795). Pendant cette longue période d'emprisonnement, il continua de s'intéresser aux affaires de la Ville et d'exercer ses remarquables qualités de juriste ¹.

55. — Dans un autre journal, nous trouvons un petit article satirique, intitulé : *Essai d'un Dictionnaire*, dans lequel les Allemands sont caractérisés ainsi : « Ils ont perdu leur caractère national, ils ont honte de leurs mœurs, de leurs coutumes, de leurs modes, de leur langue, de tout, sauf de leur fortune. Ils sont engoués de tout ce qui n'est pas allemand. Ils imitent tout ce qu'ils voient faire aux étrangers, pensent ce que ceux-ci ont pensé, etc. A leurs yeux un homme n'est honnête et bien élevé que s'il a été à Paris. Ils envoient leurs fils en France pour les voir devenir de pitoyables imitateurs des Français... »

56. — M^{me} Hoff est pour nous particulièrement inté-

1. Voir à ce sujet, Kriegk, *Die Brüder Senckenberg*; *Allgemeine deutsche Biographie*, t. XXXIV, p. 3-5, Biographie de Senckenberg par le D^r Jung.

2. *Beiträge zur Verbreitung nützlicher Künste und Wissenschaften*, t. I, 1780, p. 282-283.

ressante, puisque c'est à elle que Goethe devait sa première instruction. Si l'on en juge d'après le programme de ces écoles, le petit Wolfgang y aura appris à lire et c'est là qu'il aura entendu les récits de la bible qui ont fait tant d'impression sur lui.

57. — Il est fort probable que Goethe acquit dans l'école de M^{lle} Gachet ses premières notions de français. Il a, sans doute, affirmé qu'il les avait acquises par la pratique seule, pendant l'occupation de sa ville natale ¹. « La langue française, dit-il, m'a été chère dès ma jeunesse, je l'ai connue à une époque agitée de ma vie et c'est elle qui m'initia à une vie plus mouvementée encore. Sans grammaire et sans enseignement, rien que par la pratique, elle était devenue pour moi une seconde langue maternelle ². » Ces affirmations se trouvent contredites par les *Labores juveniles* qui contiennent, parmi les exercices faits en septembre ou octobre 1758, la traduction en latin, en grec et en français d'un vers de la bible. En voici la version française : « Venez, et retournerons à l'Eternel car c'est lui qui nous a déchiré, il nous guérira, il a frappé, mais il nous bandera les plaies ³. »

Cette traduction, malgré quelques fautes, montre une certaine connaissance de la langue et de la grammaire ; mais Goethe n'a pas sans doute poussé plus loin ses études et se souvenant, soixante ans plus tard, de ses efforts pour comprendre et se faire comprendre par les Français, il aura eu l'impression d'avoir été un débutant.

1. *Dichtung und Wahrheit*, I, 3.

2. *Ibid.*, III, 11.

3. Mentzel, *ouv. cit.*, p. 183.

58. — Cité devant le « Schatzungs-Amt », il fournit les renseignements suivants sur sa vie passée :

Né à Verdun de parents catholiques, il avait adhéré à la foi protestante déjà dans sa jeunesse et c'est probablement cette conversion qui le força à quitter sa ville natale.

Il fut successivement lecteur de français au Collège luthérien (evangelisch-lutherisches Gymnasium) de Berlin, puis professeur à l'Ecole militaire de Copenhague. Ses frères, en lui faisant part de la mort de son père, lui avaient proposé d'accepter la place de régent au collège de Verdun, il hésita cependant à y retourner, craignant des difficultés à cause de sa religion et préféra se fixer dans une ville protestante.

59. — Établissement et pension française

En faveur d'un certain nombre de jeunes gens choisis de l'un et de l'autre sexe, auxquels on se propose, moyennant un nombre suffisant de surveillans capables de se soigner et de Maitres habiles dans les Sciences les plus nécessaires, de donner une éducation chrétienne et raisonnable à la jeunesse, chez N.-H. Paradis, c. d. Professeur en Belles-Lettres à l'Académie royale militaire à Copenhague, actuellement habitant de la Ville libre impériale de Francfort-sur-le-Meyn et Lecteur extraordinaire en langue française annexé au Collège de la même Ville, demeurant dans la rue de Maience vis-à-vis du portail de l'église des Carmes, dans la maison du Sr. Kauffmann, autrefois du Sr. Knoch, Lit. I, n° 31.

N. B. — Les leçons publiques et particulières se

donnent les Lundis, Mardis, Jeudis et Vendredis aux heures marquées.

Le matin du Mercredi est destiné à la répétition.

**Première Classe pour 16 Demoiselles
de l'âge d'environ 4 jusqu'à 10 ans**

*à raison de 10 florins par quartier chacune, pour les leçons
publiques ci-dessous mentionnées,
sans l'écriture allemande.*

Avant midi

- De 9 à 10 h. : La Lecture françoise avec la prière du matin.
De 10 à 11 h. : Lecture des caractères françois écrits à la main.
De 11 à 12 h. : Le livret d'Arithmétique en françois.

Après midi

- De 2 à 3 h. : Déclinaisons et Conjugaisons françoises.
De 3 à 4 h. : Élémens de Géographie par forme de conversation.
De 4 à 5 h. : Élémens d'Histoire par forme de conversation.

Seconde Classe pour 16 Demoiselles de 10 à 16 ans

*à raison de 13 fl. 30 kr. par quartier
pour les leçons publiques ci-dessous et l'écriture allemande.*

Avant midi

- De 9 à 10 h. : La grammaire françoise avec la prière du matin.
De 10 à 11 h. : Écriture françoise. Écriture allemande.
De 11 à 12 h. : Principes d'Arithmétique.

Après midi

De 2 à 3 h. : Traduction du françois en allemand et de l'allemand en français.

De 3 à 4 h. : Ouvrages du sexe avec la répétition de l'Histoire.

De 4 à 5 h. : Ouvrages du sexe avec la répétition de la Géographie.

**Première Classe pour 16 Messieurs
de l'âge d'environ 4 jusqu'à 10 ans**

*à raison de 10 florins par quartier chacun, pour les leçons
publiques ci-dessous mentionnées,
sans l'écriture allemande.*

Avant midi

De 9 à 10 h. : La Lecture françoise avec la prière du matin.

De 10 à 11 h. : Lecture des caractères françois écrits à la main.

De 11 à 12 h. : Le livret d'Arithmétique en françois.

Après midi

De 2 à 3 h. : Déclinaisons et Conjugaisons françoises.

De 3 à 4 h. : Éléments de Géographie par forme de conversation.

De 4 à 5 h. : Éléments d'Histoire par forme de conversation.

Seconde Classe pour 16 Messieurs de 10 à 16 ans

*à raison de 13 fl. 30 kr. par quartier,
pour les leçons publiques ci-dessous et l'écriture allemande.*

Avant midi

De 9 à 10 h. : La grammaire françoise avec la prière du matin.

De 10 à 11 h. : Écriture française. Écriture allemande.

De 11 à 12 h. : Le Latin.

Après-midi

De 2 à 3 h. : Traduction du français en allemand et de l'allemand en français.

De 3 à 4 h. : Répétition des Déclinaisons et Conjugaisons françaises.

De 4 à 5 h. : L'Arithmétique.

Leçons particulières de Christianisme et l'Histoire sacrée, de Dessin en figures pour la peinture, de Dessin en modèles et en fleurs pour la Broderie, de Danse, de Clavecin, et de Calligraphie française, qui se donnent quatre fois par semaine avant et après les leçons publiques, à raison de 4 fl. 30 kr. par quartier chaque article pour chaque élève. Il est libre à chacun d'assister à ces leçons, ou de ne pas y assister, et chaque élève ne peut en avoir que trois par jour ; mais il a la liberté du choix. Chaque leçon particulière se donnera deux fois par jour, pour que les amateurs puissent y assister avant ou après-midi.

Avant midi, de 8 à 9 heures

- 1) Le Christianisme et l'Histoire sacrée.
- 2) Le Dessin en modèles et en fleurs pour la Broderie.
- 3) La Danse.

Après-midi, de 1 à 2 heures

- 1) Le Dessin en figures pour la peinture.
- 2) La Danse.
- 3) La Calligraphie ou perfection de l'écriture française.

Le soir de 5 à 6 heures

- 1) Le Clavecin.
- 2) Le Violon.
- 3) La Peinture.

Leçons extraordinaires des Mercredis et Samedis après midi, destinées à préparer aux leçons publiques les Expectans qu'on recevra ces deux jours, en attendant qu'il y ait des places vacantes dans les Classes. Chacun paiera 4 fl. 30 kr. par quartier pour ces leçons extraordinaires, et la jeunesse sera aussi divisée en quatre classes particulières; deux pour les Demoiselles et deux pour les messieurs, qui occuperont, comme à l'ordinaire, des appartemens séparés.

N. B. — L'utilité de ces leçons sera qu'on ne recevra personne dans une classe sans la capacité nécessaire.

Les deux Premières Classes Après midi

De 2 à 3 h. : La lecture et la prononciation française.

De 3 à 4 h. : Déclinaisons. Conjugaisons. Analogie française.

De 4 à 5 h. : Vocables et dialogues en français et en allemand.

Les deux autres Classes Après-midi

De 5 à 6 h. : Traduction du français en allemand.

De 6 à 7 h. : Traduction de l'allemand en français.

De 7 à 8 h. : Introduction au stile épistolaire.

Trois Collèges particuliers consacrés à l'étude de la langue et de la Littérature française, l'un pour les commençans, le matin de 6 à 7 heures en été, et de 7 à 8 heures en hiver, à raison de 2 florins par mois, par tête. Le second de 5 à 7 heures en faveur de ceux qui ont déjà fait progrès dans la Langue; chacun paye 3 florins par mois. Le troisième de 7 à 8 heures le soir; à 2 florins par tête, pour les Correspondances marchandes en français.

N. B. — Ceux-ci ne sont pas compris dans les Examens publics, qui se feront annuellement.

Nous nous engageons solennellement à remplir avec fidélité toutes les conditions stipulées dans ce plan que nous avons l'honneur d'offrir au Public ; mais nous espérons que, de leur côté, les parens qui voudront bien nous honorer de leur confiance, en feront de même, comme il est juste.

Outre que l'honneur, la religion, la probité et notre propre intérêt nous portent à ne rien promettre que nous ne nous sachions en état de tenir, nous y sommes encore engagés par la reconnaissance qui ne perd jamais aucun de ses droits dans un cœur sensible. Le Vénérable Magistrat de cette Ville en général, et chaque membre de ce corps respectable en particulier, a eu tant de bontés pour nous, aussi bien qu'un grand nombre de citoyens de cette République, que nous nous sommes imposé comme la plus étroite de nos obligations, le devoir indispensable de reconnaître tant de bienfaits signalés par les soins vigilans que nous sommes résolus d'employer à l'éducation de la jeunesse.

Notre établissement, divisé en quatre classes, dont deux sont pour les Demoiselles, d'âges différens et deux pour les Messieurs, les uns plus jeunes, et les autres plus âgés, est tellement distribué, que chaque Classe occupe un appartement séparé sous l'inspection d'un nombre suffisant de maîtres habiles et de surveillans capables de veiller à l'éducation de la jeunesse.

Il s'y donne les Lundis, Mardis, Jeudis et Vendredis. le matin de 9 à 12 heures et l'après-midi de 2 à 5 heures, six leçons publiques, qui se payent dans les deux premières classes à raison de 10 florins par quartier par tête ; et dans les deux secondes, pour 13 fl. 30 kr. par quartier.

Les leçons particulières, dont chacune se paye à raison de 4 fl. 30 kr. par quartier, et dont le tems est tellement ménagé, qu'elles n'emportent rien du tems destiné aux leçons publiques, ne se proposent que des objets utiles, desquels chaque élève aura le choix, selon son goût, son état, ses talens et les vues qu'il peut avoir. On a eu l'attention, en doublant les maîtres de faire en sorte que, chaque élève fût à même d'assister à plusieurs de ces Leçons. Supposé qu'un élève apprenne à danser le matin de 8 à 9 heures, il pourra aussi, s'il le juge à propos, apprendre le Dessin de 1 à 2 heures, et celui qui apprendra à danser de 1 à 2 heures pourra s'appliquer au Dessin de 8 à 9 heures le matin.

On voit d'un coup d'œil qu'un établissement semblable au nôtre ne saurait subsister sans entretenir continuellement un grand nombre de Maîtres, qu'il faut payer grassement et exactement pour en avoir de bons, qui donnent leurs leçons régulièrement avec soin ; il faut par conséquent que nous aions toujours des ressources assurées pour pourvoir à leur honoraire.

C'est pour cette raison et non pour notre intérêt particulier, que nous n'admettons aucun disciple pour moins de six mois. Nous ajoutons à cette raison valable par elle-même, que le plan que nous suivons dans les études, ne permet pas que nous en usions autrement. Nous ne parlons pas du loyer considérable d'un grand nombre d'appartemens nécessaires à nos vues, parce que nous supposons le Public assez éclairé pour juger qu'il n'est pas juste que ces dépenses extraordinaires soient à notre charge. Ainsi ceux qui s'absenteront, en quelque tems que ce soit, sans avoir dénoncé leurs places six semaines d'avance, payeront comme s'ils ne s'étoient pas absentés.

CONDITIONS

N. B. — Le Mercredi matin est destiné à la répétition. Les jours de vacances sont le Mercredi après-midi, le samedi tout entier et l'après-midi des veilles de Fêtes. La géographie et l'histoire seront toujours jointes à l'étude de la langue française.

1) On ne recevra que des enfants des meilleures maisons.

2) Chaque classe ne sera composée que de seize élèves.

3) Il y aura un appartement séparé pour chaque classe.

4) Chaque élève des deux premières classes payera 13 florins par quartier pour les leçons publiques.

5) Ceux des secondes classes payent chacun 13 fl. 30 kr. par quartier, et ils ont l'écriture allemande.

6) Chaque article, compris dans les leçons particulières, est compté à raison de 3 écus par quartier pour chacun.

7) Les élèves des 4 Classes publiques payent, outre les prix des leçons dont ils profitent, 3 florins par an le 1^{er} de Novembre, pour bois et chandelle. Les Expectans, et ceux qui fréquentent les collèges, payent le même jour 1 fl. 30 kr. pour chauffage et chandelle.

8) Il y aura tous les ans le 1^{er} de Novembre et le 1^{er} de Mai, un Examen public, où les jeunes gens rendront compte de leurs progrès. Les fraix de ces examens seront à la charge des parens.

9) L'année des études sera divisée en deux semestres : le premier semestre commence chaque année le 1^{er} Novembre, et le second le 1^{er} de Mai. Les payemens se feront par quartier ; savoir le dernier jour de Janvier, d'Avril, de Juillet et d'Octobre. Les étrangers payeront le quartier d'avance.

10) Les pensionnaires qu'on admettra, seront ou des demoiselles, ou des garçons de très bas âge. Ils payeront, comme les autres, toutes les leçons auxquelles ils assisteront, et leur pension à part, à raison de cent écus par an ; mais ils apporteront leur couvert d'argent et leur linge de table, qui nous restera.

Les demi-pensions reviendront à 60 florins par an ; mais les pensionnaires fourniront leur lit, qu'ils reprendront en sortant.

N. B. — S'il reste quelques leçons à donner en ville, elles seront au service du Public à raison de 6 florins pour 16 billets et non autrement ; ce qui est un honoraire très modique pour un homme de lettres.

N. B. — On apprendra toujours la géographie et l'histoire avec la langue française.

LIVRES

Pour les deux premières Classes :

- 1) Abrégé de toutes les Sciences, la dernière édition, en françois et en allemand ;
- 2) Abrégé de la géographie par l'Englet du Fresnoy ;
- 3) Un nouveau livret d'arithmétique, qu'on imprime tout exprès chez les frères Van Duren.

Pour les deux autres Classes :

- 1) Abrégé de l'Histoire universelle par M. de Labroze, en françois et en allemand, dernière édition ;
- 2) Les Métamorphoses d'Ovide, en françois et en allemand, imprimées à l'usage de la jeunesse chez les frères van Duren ;
- 3) La Géographie de Schatz en allemand ;
- 4) Nouveau Magasin des Adolescents, ou cours complet de la langue française, du stile, de la rhétorique, de la

prosodie, et de la poétique, qui est sous presse en faveur de nos jeunes gens, et qu'on pourra avoir chez les frères Van Duren.

Les Expectans se serviront des mêmes livres, chacun selon sa capacité; de même que les Collèges de 7 à 8 heures le matin, et de 7 à 8 heures le soir. Ceux qui s'assemblent de 5 à 7 heures l'après-midi auront :

- 1) Le Magasin des Adolescents;
- 2) Télémaque;
- 3) La traduction allemande du livre intitulé : Magasin pour le cœur et l'esprit.

Il faut observer que tous les élèves de chaque classe auront les mêmes livres, et qu'on se servira de la même méthode pour les instruire.

A Francfort, de l'Imprimerie de Jean Bayrhofer Fils :
176 7/8.

60. — C'est Pfeil qui, sur la demande du conseiller Goethe, corrige les lettres françaises de l'étudiant Wolfgang, adressées de Leipzig à sa sœur.

61. — La gouvernante française dans *Reue nach der That* de Heinrich Leopold Wagner ¹ se plaint du maintien de son élève en ces termes :

« Eilf Monat hat sie geabt un Maitre de danse, ick selbst j'ai voulu corriger son port, sa démarche, le tout en vain ². »

62. — « Cela me donne toujours des nausées quand je vois dans l'Allée ces petits avortons menés de long en large. Cela me produit l'effet de ces hommes qui,

1. Cf. plus bas appendice 113.

2. Acte III.

dans les foires, montrent des chiens et des singes en paniers et en fontanges et, le fouet en main, les font marcher en bon ordre sur leurs pattes de derrière... » Et un peu plus loin : « Voilà qu'ils réunissent leurs petites filles. Elles sont assises en cercle comme des dames, tiennent leurs tasses à la main comme des dames, tandis qu'autrefois on les faisait asseoir autour d'une table et on les mettait à leur aise. Elles doivent se conduire convenablement comme des dames et s'en-nuyer aussi comme des dames ¹. » .

63. — « Nous n'avions pas à nos trousses, dit Olympia à sa fille, de maigre française-allemande qui déchargeât sa colère sur nous et prétendît nous rendre aussi raides, aussi vaniteuses et aussi ridicules qu'elle ². »

64. — M^{lle} Gachet, l'institutrice des enfants Gœthe, a été gouvernante dans la famille du médecin von der Lahr, avant d'ouvrir une école ³.

Les enfants Schönemann, Lili et son frère, reçoivent des leçons particulières de différents professeurs sous la surveillance d'une gouvernante et d'un précepteur français ⁴.

65. — Dans les registres de l'université de Strasbourg les Francfortois sont nombreux. Nous y trouvons inscrits les patriciens Holzhausen, von Lersner, Ohlen-schlager, Uffenbach, Barckhaus, v. Fichard, les bourgeois : Behaghel, Messingk, Dieffenbach, Marquart,

1. *Erwin und Elmire*, rédaction primitive.

2. *Ibid.*

3. Mentzel, *ouv. cit.*, p. 185.

4. Iügel, *ouv. cit.*, p. 326-337.

Spener, les Goethe, père et fils, et beaucoup d'autres ¹.

Christian le Cerf, fils d'un médecin d'origine française qui s'était établi à Francfort en 1686, a fait ses études à Paris et à Strasbourg.

Rappelons ici que Goethe choisit cette université, avec l'intention d'y continuer ses études de la langue et de la littérature française.

Il écrit à Kätchen Schönkopf le 30 décembre 1768 : « En attendant j'ai l'intention d'aller en France pour voir comment on vit à la française et pour apprendre le français ². »

Le jeune Schönemann, frère de Lili, se rend à Nantes pour finir son éducation commerciale et pour acquérir les bonnes manières, le bon ton français si prisé à cette époque. De là, il va voir d'autres villes françaises et ne retourne qu'après un séjour de plusieurs années ³.

66. — Annonces relevées dans un journal de l'époque : « Le professeur de français Meynier, nouvellement arrivé à Hombourg, recevrait des pensionnaires auxquels il apprendrait le français. Dans sa famille on ne parle que cette langue, qui d'ailleurs est la plus répandue à Hombourg. Il y a aussi une école française où l'on donne six heures de leçons par jour ⁴. »

Le professeur de français Henri Descostes à Hanau fait savoir qu'il prend des pensionnaires et donne des leçons de français ⁵.

1. Knod, *ouv. cit. passim*.

2. Bernays. *Der junge Gœthe*, t. I, p. 40.

3. Iügel, *ouv. cit.*, p. 329.

4. *Frankfurter Frag und Anzeigungs Nachrichten* du 9 septembre 1735.

5. *Ibid.*, 7 mai 1745.

67. — En 1762 le conseiller Goethe achète le *Magasin des Adolescentes* pour sa fille et quelques années plus tard, Goethe en recommande encore la lecture à sa sœur et ses amies ¹.

68. — Le jeune étudiant de Leipzig désapprouve le choix du *Télémaque* comme lecture pour les jeunes gens voulant apprendre le français et voici quelles sont ses raisons ; nous les citons textuellement : « Qu'est-ce que ce *Télémaque* ? C'est un poeme épique, dont le stile quoiqu'en prose, est absolument poetique, tout plein de métaphres, de Tropes, de peinture... Quel stile naturel, ordinaire, peut-on espérer, formant son gout sur un livre, qui conserve partout un stile magnifique, élevé... On s'accoutume à un langage precieux qui tire quelquefois au ridicule ². »

69. — Goethe l'apprécie de la façon suivante : « C'est un stile tout a fait contraire au premier (*Télémaque*) mais reprochable de meme. Tout prend un air comique et on ne pourrait pas demander une grace à un grand Seigneur sans la demander en bon mots ³. »

70. — C'est ce livre, aussi bien que le Poitevin ⁴ qui a dû servir à Goethe enfant, puisque dans une petite poésie française adressée à Pfeil, en 1766, il se moque de l'antipathie qu'il a eue contre ses ouvrages dans sa jeunesse.

1. *Goethe Jahrbuch*, VII, 1886, p. 14. Réponse à la lettre de Cornelia du 6 décembre 1765, date inconnue,

2. *Ibid.*, p. 71, *Lettre à Cornelia* du 27 septembre 1766.

3. *Ibid.*, p. 42.

4. Poitevin, François-Louis, *Méthode nouvelle et parfaite grammaire française et allemande*, Biel, 1751, 3^e édition, à Francfort chez Varrentrapp, 1752 ; Cf. *Rats Kalender*, 1753.

71. — Ferrari était, aux environs de 1708, professeur de français à l'université de Giessen ¹.

72. — Voici un article du *Sylphe critique*, concernant un autre manuel de ce genre :

« A partir de ce jour notre ville, qui possédait déjà plusieurs maîtres de langues très habiles, peut triompher et féliciter la jeunesse, qui aura maintenant l'occasion d'apprendre plusieurs langues à la fois, grâce au petit traité intitulé : *Methode d'apprendre à la jeunesse plusieurs langues ensemble, par exemple l'allemande, la française et la latine* (sic.) « Suivent plusieurs extraits, accompagnés de remarques ironiquement élogieuses : » Repentissez [!] car le royaume des cieux s'approche.

Demandez à Messieurs nos père et mère [ah ! que c'est beau]. Comment un chrétien est nettuë spirituellement. [C'est évidemment une métaphore bien choisie, ce mot s'emploie pour des fossés, des appartements, etc.] [Si l'auteur veut dire : « dass euch das Frühstück wohl bekomme » il traduit « Que votre déjeuner vous fasse bien... ¹ »]

73. — Le grand nombre de livres ne nous permet qu'un extrait sommaire du catalogue, nous y trouvons : les historiens de Thou et Rollin, les poètes : Clément Marot, Régnier, les classiques, Destouches, Crébillon, le théâtre de Voltaire, les romans de Prévost et de Le Sage, les moralistes et philosophes ; Montaigne, Fénelon, Saint-Evremond, Fontenelle : Montesquieu, Rous-

1. *Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur*, 1904, Voretzsch, Die Anfänge der romanischen Philologie an den deutschen Universitäten, Extrait par D. Behrens, Tübingen.

1. *Der kritische Sylphe*, 1752, p. 155-156.

seau, de plus l'Encyclopédie et deux éditions des œuvres complètes de Voltaire ¹.

74. — Nous y trouvons entre autres :

Pierre Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, t. IV, 3^e éd. Rotterdam, 1720.

Lamberti, *Mémoire pour servir à l'histoire du XVIII^e siècle*, La Haye, 1724-1740.

Lenfant (Jacques), *Histoire de la guerre des Hussites et du concile de Basle*, Amsterdam, 1731.

Lenfant (Jacques), *Histoire du concile de Pise*, Amsterdam, 1724.

Mably (l'abbé), *Le Droit public de l'Europe, fondé sur les traités*, Genève, 1748.

Rollin, *Histoire ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Grecs, etc.*, Amsterdam, 1730-1739.

Rollin, *Histoire des Romains depuis la création de Rome*, Amsterdam, 1738.

Bossuet, *Politique tirée de l'Ecriture sainte*, Bruxelles, 1721.

De la Motte Fénelon, *Aventures de Télémaque fils d'Ulysse avec des remarques allemandes*, par J.-A. d'Ehrenreich, Ulm, 1736.

Fleury (l'abbé), *Histoire ecclésiastique*, t. XXXVI, Bruxelles, 1722-1740.

Varillas, *La Pratique de l'éducation des Princes*, Amsterdam, 1636.

Louis Comte, *Nouvelle mémoire sur l'état présent de la Chine*, Paris, 1701.

La Fontaine, *Fables choisies mises en vers*, avec figures, Paris, 1678.

Voiture, *Lettres et Œuvres*, Amsterdam, 1709.

1. Verzeichnis eines nicht gemeinen Bücherschatzes, welche der seeliche Herr Johann Noé Gogel als Liebhaber seltner und kostbarer Werke gesammelt und aufgestellt hat. Öffentliche Versteigerung gleich nach der Herbstmesse, 1782.

Molière, *Comédies*, traduction allemande, Nuremberg, 1700.

Molière, *Œuvres*, Paris, 1733.

Corneille (Pierre), *Théâtre*, Amsterdam, 1701.

Corneille (Thomas), *Théâtre*, Amsterdam, 1701.

Racine, *Œuvres*, t. I^{er}, Amsterdam, 1713 ¹.

75. — Tous ces ouvrages ont certainement été lus par Wolfgang et sa sœur. Dans ses lettres de Leipzig, le jeune étudiant qui aime à jouer le rôle de Mentor auprès de Cornelia, lui donne des conseils pour ses lectures et lui cite au premier rang les auteurs français.

Les écrits de M^{me} Le Prince de Beaumont lui paraissent assez indiqués pour une jeune fille, il fait un choix parmi les comédies de Molière ², au lieu du Tasse qu'elle voudrait lire il lui propose Boileau : « Lis plutôt le Boileau, son *Lutrin*, le Boileau entier, c'est un homme qui peut former notre gout, ce qu'on ne pourra jamais attendre d'un Tasse » (*sic*) ³.

Il paraît que Cornelia aurait préféré lire des romans, mais son frère ne veut lui permettre que le seul *Grandison* ⁴.

Sans doute, malgré cette défense, et bien qu'en général elle suivît aveuglément les conseils de Wolfgang, elle et ses amies ne s'en seront pas tenues là, mais auront lu les romans de Le Sage et de Marivaux ainsi que la *Nouvelle Héloïse*.

76. — Citons parmi les plus remarquables : Voiture,

1. Archives de la Ville de Francfort, *Catalog der Bibliothek von Johann Jacob Lucius, Jur. consulto et Syndico*, vendue aux enchères en 1765.

2. *Gæthe Jahrbuch*, t. VII, p. 14.

3. *Ibid.*, Lettre du 28 mai 1760, p. 36 ; Morris, *Der junge Gæthe*, Leipzig, 1912, t. I, p. 133.

4. *Gæthe Jahrbuch*, VII, p. 14.

Balzac, Scarron, Boileau, La Fontaine et les moralistes :
Saint-Evremond, Fénelon, Boulainvilliers, Fontenelle
et La Motte.

77. — Voici quelques extraits tirés du *Staats Ris-
tretto* :

En 1772

Le Bonheur, poème en 6 chants, avec des fragments de quel-
ques épîtres par Helvétius.

1773

Émile, seconde partie.

Histoire du Commerce des Européens dans les deux Indes,
[« l'auteur en est inconnu, mais on attribue à Diderot
quelques passages hardis »].

Dictionnaire historique et critique, par M. P. Bayle.

Les chefs-d'œuvre dramatiques de Corneille.

Œuvres de Molière, Amsterdam, 1725.

1774

Les loisirs du chevalier d'Eon de Beaumont.

Épîtres de Voltaire.

Pensées sur la Comète, par Bayle.

*L'Esprit de l'Encyclopédie ou Choix des articles les plus
curieux.... de ce grand dictionnaire*.

1775

*Histoire philosophique et politique des établissements et du
commerce des Européens dans les deux Indes*, par Ray-
nal, Paris, 1775.

Les œuvres de Jean-Jacques Rousseau, Neuchâtel, 1775.

Télémaque, traduction en vers allemands par Neukirch.

Comédies de Molière.

1776

Examen critique de la seconde partie de la Confession de foi du Vicaire savoyard.

Le Sage, *Le Diable boiteux*.

1777

Le Sage, *Histoire de Guzman d'Alfarache*.

Marmontel, *Les Incas*.

Linguet, *Annales politiques, civiles et littéraires du XVIII^e siècle*.

Dorat, *Pierre le Grand*, une tragédie, Offenbach, 1777.

1778

Prix de la justice et de l'humanité, par l'auteur de la *Henriade*, Fernay, 1778.

La même pièce traduite en allemand.

Les Bigarures d'un citoyen de Genève et ses conseils républicains dédiés aux Américains.

1779

Les Egarements du cœur, par Crébillon fils, Paris, 1779.

Le Sopha, conte moral de Crébillon.

Œuvres de J.-B. Bossuet, évêque de Meaux.

Œuvres de J.-J. Rousseau.

J.-J. Rousseau vengé par son ami.

Mémoires du Comte de Grammont, par le Comte Hamilton, 1779.

11^e, 12^e et 13^e volumes de l'*Encyclopédie ou Dictionnaire des sciences*.

Histoire militaire du prince Eugène de Savoye, du prince et duc de Malborough et du prince de Nassau, par M. Dumont de Carelscoon, augmenté d'un supplément par M. Rousset, La Haye, 1779.

1780

Œuvres de M^{me} de La Fayette, t. I, contenant *l'Histoire de Henriette d'Angleterre*, t. II. *Mémoires de la Cour de France*, 1779.

Recueil des œuvres choisies des beaux esprits de la France tant poétiques que prosaïques, t. I, contenant les *Fables* de la Fontaine.

La Mort de Voltaire, ode avec son éloge par Palissot.

Lemierre, *La Veuve du Malabar*.

L'histoire du Stadhouderat, par Raynal.

Lettre nouvelle de J.-J. Rousseau, adressée à M. de Malesherbes, Genève, 1780.

Cours d'études pour l'instruction du prince de Parme, par Condillac.

Œuvres d'Homère, traduites par M^{me} Dacier.

Mémoires de Rousseau ou Rousseau, juge de Jean-Jacques, Dialogue, 1780.

Montaigne, *Essais avec les notes de Coste*.

Aventures de M. Robert Chevalier...rédigées par M. Le Sage, Maastricht, 1780.

L'Heptameron français ou les Nouvelles de la reine Marguerite de Navarre.

1781

Fables de La Fontaine.

Contes de La Fontaine.

Voltaire, *Henriade*.

1783

Histoire naturelle, générale et particulière, par Buffon.

L'Encyclopédie, nouvelle édition en 53 volumes, Paris.

Dans le *Frankfurter Journal* du 6 et 9 mars 1759 la librairie Knoch et Esslinger annonce la mise en vente de plusieurs ouvrages français, notamment :

L'Ami des hommes ou Traité de la population, par Mirabeau.
Pensées sur la Religion et quelques autres sujets, par M. Pascal.

Le Père de famille, drame en 5 actes, 2 parties, par M. Diderot.

Guerre littéraire ou choix de quelques pièces de M. Voltaire avec les réponses.

A la foire de 1771, le catalogue de cette librairie porte les traductions d'un grand nombre de pièces françaises, entr'autres :

Olint et Sophronia de Mercier.

L'Ecole des bourgeois d'Allainval.

Le Tableau parlant d'Anseaume.

Les deux Amis de Beaumarchais.

Le Fabricant de Londres et Les deux Avars de Falbaire.

De plus, les *Notes sur l'Essai d'éducation nationale* de La Chalotais par Basedow et des traductions de l'*Histoire naturelle* de Buffon, des *Saisons* de Saint-Lambert et de quelques ouvrages de Voltaire et de Diderot ¹.

78. — Dans les *Beiträge zur Ausbreitung nützlicher Künste und Wissenschaften* nous trouvons, sous la date du 21 septembre 1780 l'épithaphe suivant, très peu flatteur pour Voltaire :

« En tibi dignum lapide Voltarium

Qui

In poesie magnus

In Historia parvus

1. *Actes de la Censure*, 651.

In Philosophia minimus
 In Religione Nullus
 Cuius
 Ingenium acre
 Judicium præceps
 Improbilas summa
 Cui
 Arrisere Mulierculæ
 Plavsere Scioli
 Favere Prophani
 Quem
 Irrisorem Hominum, Deumque,
 Senatus, Populusque Athæo
 Physicus
 Aere Collecto
 Statua Donavit : »

79. — Nous savons que les *Nouveaux Extraits* furent beaucoup lus dans le milieu de Goethe et intéressaient particulièrement le jeune poète. Dans une lettre à Cornelia, du 31 décembre 1765, il lui demande quelques numéros de cette revue qui lui manquent ².

80. — Nous citerons parmi les pièces et ouvrages mentionnés et critiqués :

Tom Jones, comédie mêlée d'ariettes, paroles de Poinsinet, musique de Philidor, représentée au Théâtre français.

L'Ecole de la Jeunesse ou le Barneveld français, comédie mêlée d'ariettes, par Anseaume et Duni (Théâtre italien).

Le Siège de Calais, par Du Belloy (Théâtre français).

Le Tonnelier, de Quétant et d'Audinot (Théâtre italien).

1. P. 632 ; Cf. *Staats-Ristretto*, 15 octobre 1776, p. 663.

2. *Goethe Jahrbuch*, VII, p. 21 ; Cf. les notes de Ludwig Geiger, p. 311.

- Les Législatrices*, de Moline (Théâtre français).
Les Amours de Gonesse, de Ménilglaise, musique de La Borde (Théâtre italien).
La Réconciliation villageoise de Poinsinet et Tarade (Théâtre italien).
Pharamond, tragédie de La Harpe (Théâtre français).
Œuvres diverses, de Marivaux, Paris 1765.
Réponses aux Lettres écrites de la Montagne, de Rousseau, [Pamphlet dirigé contre Rousseau par un citoyen de Genève], Paris.
Le Déisme réfuté par lui-même ou Examen des principes d'incrédulité répandus dans les diverses œuvres de M. Rousseau, en forme de lettres par M. Bergier, Paris, 1765.
Anthologie française ou chansons choisies, par le sieur Monnet, ci-devant entrepreneur de l'Opéra comique.
Ariste ou les Charmes de l'honnêteté, par Séguier de Saint-Brisson.
Poème épique en l'honneur de Calas, par Blin de Sainmore.
Considérations sur le Gouvernement ancien et présent de la France, par M. le marquis d'Argenson, Amsterdam, 1765.
La Philosophie dithyrambique [pamphlet contre Voltaire, Rousseau, Montesquieu, etc.].
Les Soupirs du cloître ou le Triomphe du Fanatisme, par Guymond de La Touche, Londres, 1766.
Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques, par feu Dom Remy Collier.

81. — Nous avons essayé d'établir quels étaient ces treize abonnés ou du moins s'ils habitaient Francfort ou les environs.

Dans ce but nous nous sommes adressés à M. Rüb-sam, directeur des Archives des princes de Thurn et Taxis à Ratisbonne, qui a eu la bienveillance de faire les recherches nécessaires, mais elles n'ont malheureusement abouti à aucun résultat.

82. — De la Barre de Beaumarchais était originaire de Cambrai, où il fut chanoine. Il quitta la France pour aller en Hollande, s'y convertit au protestantisme et arriva à Francfort en 1737.

Meidinger ¹ et plusieurs auteurs modernes ² disent qu'il était déjà en 1734 rédacteur de l'*Avant-Coureur*, mais ceci nous paraît inexact, et nous nous basons sur le fait qu'il est devenu « Beisass » seulement en octobre 1738, sur la recommandation de Varrentrapp. Il est peu probable qu'il ait pu exercer son métier de rédacteur avant d'être reçu « protégé ».

D'ailleurs, Lœn fixe son arrivée en 1737.

En 1739, Beaumarchais quitta Francfort et se rendit à Cologne, où il fut le collaborateur de Roderiques à la *Gazette de Cologne* ; il y mourut en 1750.

Lœn, qui était de ses amis et qui a donné sur lui quelques renseignements biographiques ³, fit paraître plusieurs ouvrages dans les *Amusements*, entre autres une satire : *Eloge des Banqueroutiers*, dont une traduction allemande se trouve dans ses *Kleine Schriften* ⁴. D'autre part, quelques écrits de Beaumarchais, par exemple ses *Considérations sur la vraie et la fausse Humilité* ont trouvé place dans les œuvres de Lœn. Mentionnons encore, parmi les ouvrages de La Barre, les *Lettres sur la Hollande* ⁵.

83. — Vol. I. La première lettre datée de Paris,

1. *Frankfurts gemeinnützige Anstalten*, Francfort, 1845-1856, t. I, p. 397 et note.

2. Cf. Stricker, *Kulturgeschichtliche Annalen*, p. 121 et l'article cité du *Frankfurter General Anzeiger*, 30 novembre 1906.

3. *Gesammelte kleine Schriften*, vol. II, p. 310 et Préface au volume IV, p. 4.

4. Vol. II, p. 436.

5. Francfort, 1738.

16 décembre 1737, parle des beaux esprits, de l'amusement que les Parisiens puisent dans les plaidoyers des avocats, des assemblées des académies, de la mode des sermons qu'on entend pour s'amuser, de la manière de vivre des actrices, des francs-maçons, etc.

Deuxième lettre : Panégyrique de la France dans son rôle d'ange pacifique.

Quarante-cinquième lettre : Description de la vie d'un Parisien. Il ne peut rester chez lui sans s'ennuyer, éprouve le besoin de se promener continuellement, de courir d'un passe-temps à un autre.

Volume II, cinquième Lettre : *Épître au Duc d'Aiguillon* par l'abbé Grécourt, chanoine de Tours.

Sixième lettre : *Épître* de Piron au comte de Saint-Florentin.

Vingt-huitième et trente et unième lettres : Extraits de la *Lettre sur Locke* de Voltaire.

Trente-septième lettre : Réfutation des arguments de Voltaire qui, d'ailleurs, aurait cité Locke à faux. Celui-ci avait dit : « La foi n'est point contraire à la raison » et non, comme l'interprète Voltaire : « La raison et la foi sont de nature contraire. »

Quarante-quatrième lettre : *Épître* de Voltaire sur la nécessité qu'il y a de mettre certaines bornes à ses études.

84. — Nous trouvons dans *le Perroquet* : des *Vers dissyllabiques* de M. de la Motte, une *Épître à M. B...*, par Diderot, le *Portrait de M...*, par D'Arnaud.

Caractères des plus fameux historiens, tirés des *Réflexions sur l'Histoire* du P. Rapin.

Description historique de l'édifice que les sieurs Guérin père et fils, Testard et Dodeman, artificiers du roi,

ont eu l'honneur de présenter pour le bouquet à sa Majesté le jour de la fête Saint-Louis, 1741.

L'Écho du Public de Paris. Lettre à un seigneur anglais sur les danses pantomimes.

Entretien aux Tuileries entre un étranger et un Français, où celui-ci marque à son ami les types qu'on y voit.

Les Travaux d'Ulysse, pièce du chevalier Servandoni, représentée sur le théâtre des Tuileries à Paris.

Réflexions sur le théâtre. L'auteur est d'avis que si les caractères représentés sur le théâtre, n'étaient pas si outrés, il corrigerait mieux les défauts des hommes. Les exemples sont presque tous pris dans Molière.

85. — Plusieurs écrivains ont dit que les juifs avaient mis au ban de leur communauté ceux d'entre eux qui fréquenteraient ce théâtre, mais cette allégation n'a pu être prouvée ¹.

86. — *Le Cid oder Streit zwischen Ehre und Liebe in der Person Roderichs und Chimena*, Haupt-Aktion nebst vorher gehenden musikalischen Prologo von 4 Teilen der Welt.

Le programme, signé :

« Leonh. Andreas Denner, der königl. Gross-Brittan.- und Kurfürstlich Braunschweigisch-Lüneburg wirklichen Hof Acteurs Principal » n'est pas daté, mais il porte la remarque au crayon : 1717 ou 1718. M^{me} Ment-

1. E. Mentzel. *Geschichte der Schauspielkunst*, p. 131-132. Kirchner, *ouv. cit.*, p. 361. Dr Wilhelm Stricker. *Kulturgeschichtliche Annalen*, p. 119.

Didaskalia, 1873, Stricker, *Zur Kulturgeschichte von Frankfurt in der 1. Hälfte des 18. Jahrhunderts*.

zel, fixe la date à 1731, et comme on ne trouve aucune preuve d'un séjour de Denner à Francfort en 1717 ou 1718, nous sommes d'avis que cette note au crayon ne mérite aucune créance.

87. — La Neuber ayant joué pendant la foire d'automne 1736 et celle du printemps 1737, y aura sans doute épuisé tout son répertoire ; nous ne citerons cependant que les représentations dont nous avons retrouvé les programmes :

Le 2 novembre 1736 : *Les Horaces ou les Patriotes*.

Le 9 novembre 1736 : *Britannicus*, suivi du *Galant Coureur* de Legrand.

Le 30 avril 1737 : *Régulus*, traduit du français de M. Pradon.

Le 2 mai 1737 : *Le Comte d'Essex*, traduit du français de T. Corneille ¹.

88. — Comédies :

Les Précieuses ridicules, l'Ecole des femmes, le Disträit, Démocrite amoureux, le Légataire universel, le Joueur, les Folies amoureuses, les Ménechmes, le Mercure galant, le Jeu de l'amour et du hasard, la Mère confidente, Mélanide, etc.

Opéras-comiques :

Annette et Lubin, la Servante maîtresse, le Maréchal fer-rant, la Fille mal gardée, le Philosophe de campagne, la Bohémienne, Ninette à la cour ².

1. *Ouv. cit.*, p. 150 et Supplém., I, p. 417.

2. Bibliothèque municipale de Francfort, *Collection de programmes de théâtre* ; Cf. Mentzel, *ouv. cit.*, p. 157, 164 et Supplém. II et III, p. 423-426.

3. *Collection de programmes* ; Mentzel, *ouv. cit.*, Suppl. XIV, p. 500-507.

89. — Voici à titre d'exemple la reproduction d'un de ces programmes :

« Par permission de Messieurs les Magistrats.

De la Ville Libre et Impériale de Francfort.

Les Comédiens français désormais séparés de la troupe italienne.

Donneront aujourd'hui Lundi 9 Avril 1764 dans l'ancienne salle du Spectacle français au Junghof

Annette et Lubin

Intermède français demandé par la Noblesse.

M^{lle} Vincent, nouvelle chanteuse remplira le Rôle d'Annette. Cette pièce sera précédée de :

L'Impromptu de Campagne.

Comédie en vers de M. Poison. Le Spectacle sera terminé par : *La Dispute des Faunes et des Bergers pour les Hamadryades.*

Ballet Sérieux-Héroï-Pantomime du célèbre Pitrot.

Entre les Pièces, il y aura Concerto.

.

Annette au Public.

Je voudrais vous prier, vous avoir et vous plaire.

Vous prier. je le fais

Vous plaire. je me tais

Vous avoir. je l'espère 1. »

90. — Deux acteurs de la troupe de Barizon, Henri Boucher de Rouen, son co-directeur qui joua les héros, et Antoine Saintville, représentant les jeunes premiers, nous sont connus par les « Actes criminels ».

1. Mentzel, *ouv. cité*, p. 506.

Au mois d'avril 1764, ils eurent une querelle au café Frémont, dans laquelle Borchers blessa grièvement Saintville ¹.

Quant aux artistes que le directeur fit venir, nous ne citerons que Belevall, Martin et M^{me} Martin, acteurs de la cour de Munich, la cantatrice M^{lle} Vincent, M^{me} Aurray, pianiste, et le maître de ballet du théâtre électoral palatin, Pitrôt, de son vrai nom Pierre d'Aigueville, de Versailles ².

91. — Dans les *Frag-und Anzeigungs Nachrichten*, ces comédiens annoncent, le 10 janvier 1769, la représentation d'une nouvelle pièce : *L'Homme singulière* (*sic*). Il s'agit d'une comédie de Destouches, qui n'a jamais vu les feux de la rampe à Paris.

92. — Nous ne citerons que les représentations dont les programmes sont conservés :

Le Déserteur de Sédaine, musique de Monsigny.

Rose et Colas de Sédaine, musique de Monsigny.

Le Roi et le Fermier de Sédaine, musique de Monsigny.

Le Maréchal ferrant de Quétant, musique de Philidor.

Les trois Sultanes de Favart.

Tom Jones de Poinciset, musique de Philidor.

Lucile de Marmontel, musique de Grétry.

La Laitière et les chasseurs d'Anseaume, musique de Duni.

Zémire et Azor de Marmontel, musique de Grétry.

Le Bûcheron de Marmontel, musique de Benda.

L'Ecole de la Jeunesse ou le Barneveldt français d'Anseaume, musique de Duni.

1. *Criminal Acten*, n° 57, 1764 ; Kriegk, *Verschiedene Excerpte aus dem Frankfurter Stadt Archiv.*, t. VIII, p. 660 ; Mentzel, *Der junge Goethe*, p. 142 et 157.

2. *Collection de programmes* ; Mentzel, *Geschichte der Schauspielkunst*, p. 272-280.

Les deux Avars de Falbaire, musique de Grétry.
La Fée Urgèle ou ce qui plaît aux dames de Favart.
Le Sorcier, musique de Philidor.

Notons aussi *le Cercle* de Poinciset qui fut joué le 3 avril 1771 et qui débutait alors à la scène parisienne.

93. — Voici une liste des principaux intermèdes et opéras-comiques joués de 1778 à 1789 :

Richard Cœur de Lion de Sédaine, musique de Grétry.
L'Amitié à l'épreuve de Marmontel, musique de Grétry.
Le Magnifique de Sédaine, musique de Grétry.
Thésée et Ariane, musique de Grétry.
Le Jugement de Midas de d'Hèle, musique de Grétry.
La Rosière de Salence de Favart, musique de Grétry.
Sylvain de Marmontel, musique de Grétry.
Les Événements imprévus de d'Hèle, musique de Grétry.
Le Tableau parlant d'Anseaume, musique de Grétry.
Les trois Fermiers de Monvel, musique de Dezède.
Félix ou l'Enfant trouvé de Sédaine, musique de Monsigny.
Les deux Savoyards, musique de Dalayrac.
Les Mariages samnites de Rosay, musique de Grétry.

Ce dernier opéra-comique n'a jamais été représenté à Paris, mais fut très applaudi à Francfort. Le *Staats-Ristretto* (18 février 1783) le nomme « un des plus beaux du théâtre français et le chef-d'œuvre de Grétry » ¹.

Nous aurons encore à reparler², au point de vue mu-

1. Cf. *Archiv. für Frankfurts Geschichte und Kunst*, 3^e série, t. III, 1891. E. Mentzel, *Schillers Jugenddramen zum ersten Male auf der Frankfurter Bühne*, p. 289-293 ; Mentzel, *Geschichte der Schauspielkunst*, Suppl. XX à XXIII ; *Collection de programmes ; Beiträge zur Ausbreitung nützlicher Künste und Wissenschaften*, 1780-1781 ; *Dramaturgische Blätter*, Francfort, 1788 ; Romain Rolland, *Musiciens d'autrefois*, Paris, 1908, p. 257.

2. Voir plus bas, ch. VII du présent ouvrage.

sical, de ces opérettes et des imitations qu'elles suscitèrent en Allemagne.

94. — Nous avons trouvé une annonce de ce théâtre dans les *Frankfurter Frag-und Anzeigungs Nachrichten*¹ : « La troupe des petits Comédiens de l'Ecole dramatique française qui sont en cette ville donneront aujourd'hui le 27 Mai sur le théâtre du Junghof :

Le Français à Londres, Comédie de M. Boissy, suivie de l'Esprit de Contradiction dont le principal caractère sera joué par M^{lle} Victoire Pochet, Actrice âgée de 8 ans. Le spectacle sera terminé par :

La Servante Maîtresse, Intermède en 2 actes, musique de Pergolèse. »

En 1786 les petits comédiens joueront entre autres :

Le 6 octobre, *Fanfan et Colas*, comédie de M^{me} de Beauvoir.

Le 13 octobre, *Les Trois Fermiers*, opéra-comique.

Le 19 octobre, *Blaise et Babet*, opéra-comique de Monvel, musique de Dézède, et *On fait ce qu'on peut*, comédie, musique de Dorvigny.

Le 4 novembre, *Le Barbier de Séville*.

Le 7 novembre, *Le Jeu de l'amour et du hasard*.

Le 9 novembre, *l'Amant auteur et valet* suivi de *Rose et Colas*.

Le 11 novembre, *Le Bûcheron*.

Le 14 novembre, *Le Déserteur*, opéra-comique de Sédaine, musique de Monsigny.

Le 18 novembre, *Tom Jones*, opéra-comique.

Le 2 décembre, *Les Deux Avides*².

1. 27 mai 1783.

2. Programmes de théâtre.

95. — Il avait été convenu qu'aucun domestique ne serait admis à cette représentation. Néanmoins le sénateur von Bienenthal, par crainte du feu, voulut y introduire son valet de chambre. Une dispute s'éleva entre lui et le lieutenant Schweitzer et quelques jours plus tard eut lieu un duel, où les deux adversaires furent blessés ¹.

96. — Frau Rat aime la chanson française, sa pièce favorite est la *Fée Urgèle*. Cornelia en envoyant à Lotte Kestner la partition des *Deux Avides* remarque qu'elle en trouve « la mélodie bien agréable » ².

97. — A la première représentation d'*Erwin et Elmire* qui eut lieu à Francfort en septembre 1775³, on chanta probablement les airs d'André, mais un an plus tard, un autre ami de Goethe, le jeune compositeur Kayser, mit en musique ce petit intermède.

« Envoie-moi donc, lui écrivit Goethe, la musique de *Ihr verblühet, süsse Rosen*, dans l'adaptation que tu as faite de la mélodie française ⁴. »

André a aussi mis en musique une petite comédie de Lesage et d'Orneval : *La Force de l'Amour*, jouée à Francfort le 22 mai 1784⁵.

1. Cf. Archives municipales de Francfort, *Chroniques* 50, *Aufzeichnungen der Familie Uffenbach*; Kriegk, *Kulturbilder aus dem 18. Jahrhundert*, p. 188.

2. Witkowsky, *ouv. cit.*, p. 227; Cf. Mentzel, *Goethes Lehrer*, p. 330.

3. Cf. E. Mentzel, *Der junge Goethe und das Frankfurter Theater*, p. 175; *Lettre de Goethe à Johanna Fahlmer* du 16 mai 1775, Bernays, *ouv. cit.*, t. III, p. 87.

4. *Lettre de Goethe à Kayser* du 15 août 1776; Cf. C. A. H. Burckhardt, *Goethe und der Komponist Ph. Chr. Kayser*, Leipzig, 1879, p. 6-7 et app., I, p. 60.

5. *Collection de programmes de théâtre*.

98. — Kraus, ami de Goethe, a eu une certaine influence sur les idées artistiques du poète ¹.

Citons ici un article de critique d'art que Goethe a écrit pour les *Frankfurter gelehrte Anzeigen* de 1772 :

Il y célèbre avec enthousiasme les paysages de Claude Lorrain, « fruits du sentiment poétique le plus profond, riches de conceptions, de pressentiments et de visions paradisiaques » ².

Mais Goethe est en général adversaire des artistes français contemporains. Leurs tableaux, leurs sculptures lui semblent affectés, maniérés : « Leurs princes et leurs princesses sont tous surchargés de chiffons, de franges, de fanfreluches » ³. »

99. — M^{me} Belli-Gontard nous raconte dans ses *Souvenirs* ⁴ que son beau-père, M. Belli possédait une Vénus du Titien qu'il vendit au peintre Nothnagel. Après avoir passé par plusieurs mains, ce tableau serait enfin parvenu au Louvre où il se trouverait encore actuellement.

100. — Dans la collection d'estampes du musée Städel à Francfort, il se trouve une gravure que P. Drevet a faite d'après le portrait de Cotte par Rigaud.

101. — Son nom et le fait que toutes ses lettres sont écrites en français, nous font supposer que d'Hauberat

1. *Dichtung und Wahrheit*, IV, 20.

2. *Neudruck der Gelehrten Anzeigen*, p. 532, *Landschaften nach Claude Lorrain*, cf. *ibid.*, p. LXXXIV.

3. *Ibid.*, p. 341 ; cf. Introduction, p. XLVII.

4. *Lebens erinnerungen*, Francfort, 1872, p. 137-138.

fut compatriote de Cotte et non Italien comme le pense Gwinner ¹.

Le nom Dell'Opera que celui-ci lui donne, n'est évidemment qu'une déformation populaire de d'Hauberat, écrit Dobra ou Dopra dans plusieurs documents francfortois ².

102. — Après avoir fait des études à Paris et chez son père à Lunéville, Pigage avait été nommé, en 1748, architecte de l'Electeur palatin ³.

103. — Le musée historique de la Ville contient des meubles et objets d'art dans le goût français, mais il ne nous a pas été possible d'établir s'ils ont été, déjà au XVIII^e siècle, dans la possession de familles francfortoises.

104. — Voici quelques exemples tirés des *Frag-und Anzeiguns Nachrichten*: Le 22 avril 1722: « A vendre des tapisseries de hautelisse..... représentant l'aventure d'Amadis et d'Orianne. » Le 19 avril 1723: « A vendre un beau lit français à la Duchesse, richement chamarré de velours rouge, d'étoffe blanche et or et de galons dorés. »

105. — Dans les *Frag-und Anzeiguns Nachrichten* du 6 janvier 1784 un bourgeois du nom de d'Inarre ouvre une souscription en vue de la construction d'une « machine Mongolfier ».

1. *Ouv. cit.*, p. 528; ff., *Frankfurt a. M. und seine Bauten*, herausgegeben von Architekten und Ingenieurverein, 1886, p. 77.

2. Wolff und Jung, *ouv. cit.*, p. 405-406.

3. Cf. Gwinner, *ouv. cit.*, p. 529; Jung und Hülsen, *ouv. cit.*, p. 209 et suiv.

106. — Les compatriotes de Lœn qui admiraient beaucoup cet auteur, le considéraient aussi comme un disciple et heureux imitateur de Fénelon.

« Lass mich, berühmter Mann,

So deinen Schüler heissen,

Wie du des Fénelons... » C'est ainsi que s'adresse à Lœn un jeune Francfortois Philippe Guillaume du Fay ¹.

107. — D'après le journal du médecin, le sénateur Senckenberg aurait dit que le bien et le mal n'étaient pas des choses absolues, mais dépendaient de l'intelligence et de l'habileté de l'individu. Étant donné que l'humanité se compose de fourbes, il s'agissait seulement d'être le plus habile d'entre eux ².

108. — La première annonce de son arrivée se trouve dans la *Ober Postamts Zeitung* ³ du 3 juin : « Dans la nuit d'avant-hier le célèbre poète Voltaire est arrivé ici et descendu à l'auberge du Lion d'Or. Son mauvais état de santé ne lui permet pas de sortir, et certaines affaires l'obligeront probablement à passer quelque temps dans notre ville. »

109. — Voici deux lettres qui nous semblent bien caractériser les relations de ces deux hommes et leurs sentiments réciproques. Quand Voltaire avait fait cadeau à Senckenberg de « sept volumes de rêveries fort mal imprimées et pleines de fautes » celui-ci le remercia dans ces termes : « Je suis tout confus de l'excès

1. *Der kritische Sylphe*, 1753, p. 103.

2. Kriegk, *Die Brüder Senckenberg*, p. 45.

3. N° 30. Cf. *Frankf. Journal*, 4 juin, *Frag-und Anzeigungs Nachrichten*, 8 juin.

de bonté que vous me marquez en m'envoyant les précieux témoins du meilleur goût de notre siècle et l'image d'une personne qui mérite de vivre pendant tous les suivants ¹. » Et Voltaire, « le solitaire malade, remercie tendrement le Cicéron de Francfort de son Oraison pro Archia Poeta. Si l'éloquence et la vérité ont quelque droit sur le conseil il faudra bien qu'il lui rende justice » ².

110. — Malgré cette mésaventure La Beaumelle put faire paraître, encore en 1753, chez Hechtel à Francfort, une traduction de *Mes Pensées*. Le *Sylphe critique* en donne quelques extraits qu'il accompagne de grands éloges ³. Les *Lettres de M^{me} de Maintenon* ⁴, de même que la *Réponse au Supplément du siècle de Louis XIV* ⁵, sont, au contraire, jugés très sévèrement dans ce journal.

Quelques années plus tard, en 1764, la Censure condamna un ouvrage de Voltaire, le *Dictionnaire philosophique*. Ce livre, ainsi que le *Catéchisme de l'Honnête Homme* furent vainement cherchés chez le libraire Esslinger qui « s'en était dessaisi sur la nouvelle de ce qui était arrivé à Genève » ⁶.

111. — Quelques autres articles dans lesquels Scherer ⁷ croit reconnaître la plume de Goethe, traitent le même sujet avec la même sympathie. Les idées qu'il

1. Haupt, *Voltaire und Senckenberg*, p. 336.

2. *Ibid.*

3. 1753, p. 195-196.

4. Nancy, 1752, *Der kritische Sylphe*, 30 décembre 1752.

5. Francfort ; *Der kritische Sylphe*, 1754, p. 226-227 et 230-231.

6. *Actes de la Censure*, 610.

7. *Neudruck der Frankfurter gelehrten Anzeigen*. Introduction, p. LVI.

exprime, lui sont évidemment inspirées par son ami Schlosser.

Klinger, dans son *Histoire d'un Allemand* élèvera un monument à Schlettwein et en même temps à son ami de jeunesse Schlosser, en créant le personnage si sympathique du physiocrate Kalkheim.

112. — On a joué :

	tragédies	comédies	drame et comédies larmoyantes	opéra- comiques et intermèdes
De 1748 à 1757.	6	12	3	2
De 1766 à 1771.	3	18	7	7
De 1780 à 1785.	0	25	16	57

Notre étude ne porte que sur des époques où les Francfortois étaient eux-mêmes les principaux, sinon les seuls spectateurs du théâtre de leur ville. Le grand nombre des étrangers qu'attiraient les diètes d'élections et autres événements extraordinaires, ne restait pas sans influence sur le choix du répertoire. En temps ordinaires, et même pendant les foires, les directeurs des troupes ambulantes tâchaient, au contraire, de se conformer au goût du public francfortois.

Presque toutes ces pièces françaises, traduites, ont été jouées par des acteurs allemands, elles étaient donc à la portée de tout le monde.

Il ne nous reste plus que très peu de programmes des premières représentations théâtrales qui eurent lieu à Francfort ; ceux de date plus récente, au contraire, sont presque tous conservés.

Pour compenser quelque peu cette inégalité, nous avons étendu nos recherches pour cette époque à un plus grand nombre d'années.

113. — Heinrich Léopold Wagner, né à Strasbourg, en 1747, y fit ses études en même temps que Goethe qu'il connut alors. En 1775, nous le retrouvons à Francfort où, après un retour passager à Strasbourg, il prêta le serment d'avoué, en septembre 1776, et où il resta jusqu'à sa mort, en 1779.

Goethe, dans *Poésie et Vérité* ¹, le nomme parmi les membres du petit cercle d'amis rassemblés autour de lui à cette époque. Nous savons aussi qu'après le départ du poète pour Weimar, Wagner fréquente la maison de « Frau Rat ».

A part les ouvrages déjà mentionnés ² et quelques autres dont nous aurons à nous occuper plus longuement, citons de lui quelques traductions du français : *Le Temple de Gnide*, *Mémorial d'un Mondain* par M. le comte de Lamberg ³, et *La Brouette du Vinaigrier* par Mercier ⁴. De plus il a écrit en français et en allemand *L'Inconnu bienfaisant* ⁵, où il met en scène une anecdote de la vie de Montesquieu. Quelques critiques dans les *Frankfurter gelehrte Anzeigen* des années 1775 et 1776 peuvent lui être attribués avec assez de certitude.

En lisant les ouvrages de Wagner et surtout ses traductions, nous sommes frappés par le grand nombre de gallicismes qu'il emploie, et qui caractérisent le Strasbourgeois ⁷.

1. III, 14.

2. Voir plus haut, p. 97, 105 et 431.

3. Strasbourg, 1770.

4. Francfort, 1775.

5. *Ibid.*, *ibid.*

6. *Ibid.*, *ibid.*

7. Cf. *Allgemeine deutsche Biographie*, t. XXXX, p. 502-506 ; E. Schmidt, *Heinrich Leopold Wagner, Goethes Jugendgenosse*, Iéna,

114. — Merck peut être considéré comme faisant partie du petit cercle de jeunes Francfortois, bien qu'il ne vît pas dans cette ville. Il est étroitement lié avec Goethe qui lui a été présenté par Schlosser, il prend part aux assemblées dans lesquelles on discute les articles des « Anzeigen », dont il est le directeur, et nous le retrouverons plus tard dans la société des « Stürmer und Dränger » francfortois.

115. — Klinger paraît également avoir été frappé par ces paroles ; il les a écrites, en mars 1775, sur une page d'album qui se trouve au « Goethe Museum » à Francfort.

116. — Nous citons en même temps que le passage original, les deux versions de Goethe, pour montrer comment se modifia dans son esprit la pensée de Rousseau.

« Chacun... va se coucher content d'une journée passée dans le travail, la gaieté, l'innocence, et qu'on ne serait pas fâché de recommencer le lendemain, le surlendemain et toute sa vie ¹. »

« Je me réjouis d'entendre parler de vous sans cesse, comme autrefois je désirais cueillir des groseilles et secouer des prunes aujourd'hui, demain, après-demain et toute ma vie ². »

« Celui-là me comprendra qui se rappelle ce qui a

1879 ; *Deutsche Nationallitteratur*, herausgegeben v. Dr. A. Sauer, Berlin und Stuttgart, Stürmer und Dränger, deuxième partie, *Lenz und Wagner*.

1. *Nouvelle Héloïse*, Partie V, lettre VII, Saint-Preux à Mylord Edouard.

2. *Lettre de Goethe à Kestner* du 14 avril 1773, Bernays, *ouv. cit.*, t. I, p. 363.

été dit de l'heureux-malheureux ami de la *Nouvelle-Héloïse* : Et assis aux pieds de sa bien-aimée il teillera du chanvre, et il désirera teiller du chanvre, aujourd'hui, demain et après-demain et même toute sa vie ¹. »

117. — Scherer lui attribue ² les suivants : « Bougainville : *Voyage autour du monde* ³ ; les *Lettres de M. le Chevalier de Boufflers* ⁴ et La Harpe : *Eloge de Fénelon*. »

118. — D'après Scherer ⁵ la plus grande partie des articles que Goethe a considérés comme siens, notamment tous ceux de l'année 1773, ne seraient pas de sa plume.

Notre tâche n'étant pas ici de faire un commentaire de Goethe, mais de donner un aperçu aussi fidèle que possible de l'esprit qui animait ce petit cénacle, nous nous sommes crus fondés à suivre Goethe. Que ce soit lui ou Schlosser ou encore un des collaborateurs non francfortois, qui ait exprimé ces idées, elles leur sont communes à tous, et les différences ne peuvent guère porter que sur le style.

Néanmoins nous avons cru utile, quand nous nous trouvons en contradiction avec Scherer, de le faire remarquer.

Nos citations sont faites d'après la réédition des *Gelehrte Anzeigen* et d'après Bernays, *Der junge Goethe*.

1. *Wahrheit und Dichtung*, III, 12. Cf. E. Schmidt, *Richardson, Rousseau und Goethe*, Iéna, 1875, p. 123-125.

2. Introduction au *Neudruck der Frankfurter gelehrten Anzeigen*, p. LIII-LIX.

3. 14 avril ; *Neudruck*, p. 198.

4. *Ibid.*, p. 91.

5. Introduction au *Neudruck der Frankfurter gelehrten Anzeigen*.

BIBLIOGRAPHIE

A. — SOURCES

I. — Manuscripts

a) DOCUMENTS OFFICIELS

Archives de la ville de Francfort. *Listes des immigrés français, wallons et anglais des années 1555-1572*. Copies manuscrites faites par le Dr E. Røediger.

Archives de la ville de Francfort. *Divers Actes concernant la Censure, la Librairie, etc.*, xvii^e et xviii^e siècle.

Archives du ministère des Affaires étrangères à Paris. Allemagne : *Correspondance politique*, 1650-1795.

Frankfurter Bürgerbuch, années 1657-1725.

Rats Protokolle, 1685-1690, 1741-1745.

Akten und Protokolle des Consistoriums, 1690-1790.

Rats Supplikationen, xviii^e siècle.

Beisassen Schatzungs Register, 1727-1744, 1756-1786.

Consistorium Personalia, 1728-1789.

Protokolle der Schöfferratssitzungen, 1745.

Bürgermeisterbuch, 1745.

Actes des Archives de la ville de Francfort, concernant l'affaire de Voltaire (*Reichssachen*, 1753).

Bibliothèque nationale à Paris, Collection Anisson, Librairie sous la direction de M. de Malesherbes, *Requête à de Malesherbes relative à un projet d'entrepôt de livres français à établir à Francfort*, entre 1750 et 1763.

Actes des Archives de Francfort, concernant des affaires de guerre (*Kriegssachen*, geheime Pariser Korrespondenz, 1759-1763).

b) DOCUMENTS PRIVÉS (Archives de la ville de Francfort).

Chronikalische Aufzeichnungen des jüngeren von Lersner, 1732-1740.

Ereignisse in Frankfurt, 1746-1788 (Aus dem Nachlasse des Staatsrats Steitz).

Aufzeichnungen von Mitgliedern der Familie von Uffenbach über kleine Begebenheiten in der Stadt, 1751-1799.

Fichard, *Miscellanea litteraria* (Mélanges littéraires et historiques, concernant la bourgeoisie francfortoise).

Kriegk, *Verschiedene Excerpte aus dem Stadt Archiv*, etc.

K. von Heyden, *Stammbaum Aufzeichnungen und Auszüge zur Geschichte von Frankfurter Familien*.

Familiensachen (Fascicule contenant des documents relatifs à plusieurs familles francfortoises).

II. — Imprimés

a) DOCUMENTS OFFICIELS

Die alten Matrikeln der Universität Strassburg, 1621-1793 (publiées par Gust. C. Knod, Strasbourg, 1897).

Frankfurter Religionshandlungen, 1735.

Merkwürdiges Diarium, sowohl von der Wahl und Krönung Ihrer Kayserlichen Majestät Karls VII, als auch von der Krönung Ihro Majestät der Kaiserin Maria Amalia, Francfort, sans date.

Merkwürdiges Diarium von der Wahl und Krönung Ihrer Kayserlichen Majestät Franz I., Francfort, 1745.

Des heiligen römischen Reiches freien Wahl — und Handelsstadt Frankfurt am Mayn verbesserter Rats — und Stadtkalender, 1757-1786.

Beyerbach, Joh. Konradin, *Sammlung der Verordnungen der Reichsstadt Frankfurt*, 1798.

b) JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

Frankfurter Frag-und Anzeigungs Nachrichten, 1722-1790.
Amusements littéraires ou Correspondance politique, historique, philosophique, critique et galante, Francfort, 1738-1739.

Frankfurter gelehrte Zeitung, 1738-1753.

L'espion Turc à Francfort pendant la Diète et le Couronnement de l'Empereur, Londres, 1741.

Mémoires de l'élection de l'Empereur Charles VII, La Haye, 1742.

Le Perroquet, Francfort, 1742.

L'Espion chinois en Europe, Pékin, (Francfort), 1745.

Der critische Sylphe, 1751-1755.

Wöchentliche Frankfurter Abhandlungen, 1755-1756.

Frankfurter Journal, 1759-1761.

Neue Auszüge aus den besten ausländischen Wochen-und Monatsschriften, Francfort, 1765.

Der Menschenfreund, Francfort, 1768.

Frankfurter Handlungs Avis Comptoir Zeitung, 1771.

Frankfurter Staats-Ristretto, 1772-1789.

Frankfurter gelehrte Anzeigen, 1772-1778.

Allgemeines kritisches Archiv., Francfort, 1777.

Anonyme (Ph. Chr. Kayser), *Empfindungen eines Jüngers der Kunst vor Ritter Glucks Bildnis* (Teutscher Merkur, septembre 1777).

Anonyme, *Briefe, die Seyler'sche Gesellschaft und ihre Vorstellungen in Frankfurt a M. betreffend* (Theater Journal für Deutschland, Gotha, 1778, 5.-7. Stück).

La Correspondance allemande, Cosmopolis, 1780.

Frankfurter Beiträge zur Ausbreitung nützlicher Künste und Wissenschaften, 1780-1781.

Frankfurter Taschen Kalender, Francfort, 1785.

Dramaturgische Blätter, Francfort, 1788.

c) OUVRAGES ET PIÈCES DE L'ÉPOQUE

Catalogues de livres des foires des années 1611, 1612, 1615, 1642, 1643, 1713-1785.

Mémoires de M. de Coulanges, Extrait d'un Manuscrit de M. de Coulanges intitulé : *Relation de mon voyage d'Allemagne et d'Italie ez années 1657 et 1658*, publiés par M. de Monmerqué, Paris, 1820.

Relation telle qu'elle se trouve dans les Mémoires du comte de Grammont, Ambassadeur de France à la Diète de Francfort dans le temps de l'Élection de l'Empereur Léopold I^{er}, 1657, Londres, 1741.

Chappuzeaux, *Suite de l'Europe vivante, contenant la Relation d'un Voyage fait en Allemagne aux mois d'Avril, Mai, Juin, Juillet et Août de l'année 1669*, Genève, 1671.

Achilles August v. Lersner, *Frankfurter Chronica*, 1^{re} partie, 1706.

Catalog der Bibliothek des Herrn Zacharias Konrad v. Uffenbach, t. I, 1729, t. II, 1730.

Bibliothèque municipale de Francfort, *Collection de programmes de théâtre*, 1731-1791.

Johann Georg Keysslers *Reisen durch Deutschland, Böhmen, Ungarn, die Schweiz, Italien und Lothringen*, 1731 et 1751, nouv. éd., Hanovre, 1776.

Georg August v. Lersner, *Frankfurter Chronika*, 2^e partie, 1734.

Solignac (Pierre-Joseph de), *Amusements des Eaux de Schwalbach, des Bains de Wisbaden et de Schlangenbad*, Liège, 1738.

Mauvillon, Eleazar, *Lettres françaises et germaniques ou Réflexions militaires, littéraires et critiques sur les Français et les Allemands*, Londres, 1740.

Relation des fêtes faites à Francfort sur le Meyn au mois de novembre 1741 par ordre de son Excellence M. le comte de Montijo, Francfort, 1741.

- Johann Georg Albrecht, *Drei grosse und schädliche Vorurteile, durch welche die meisten von öffentlichen Schulen abgehalten werden* (Programme des städtischen Gymnasiums zu Frankfurt, 1741).
- François Bruys, *Mémoires historiques, critiques et littéraires*, Paris, 1741, t. II, *Mémoires sur les Allemands*.
- Johann Michael v. Loen, *Lettres curieuses d'un gentilhomme allemand au sujet de ce qui se passe à la diète de Francfort*, 1741.
- Johann Michael v. Loen, *Der Graf von Rivera oder der reddliche Mann am Hofe*, Francfort, 1742.
- Blanc-Homme, *Der Franzose zu Frankfurt*, comédie, Francfort, 1742.
- Anonyme, *Le Français à l'élection*, comédie, Francfort, 1744.
- J. B. Müller, *Beschreibung des gegenwärtigen Zustandes der freien Reichs-Wahl und Handelsstadt Frankfurt am Mayn*, 1747.
- Loen, *Gesammelte kleine Schriften*, Frankfurt, 1751.
- Loen, *Des Herrn von Loen gesammelte kleine Schriften von Kirchen und Religionssachen*, Francfort, 1751.
- Johann Adolf Stock, *Kurzgefasste Frankfurter Chronik*, Francfort, 1753.
- Voltaire, *Correspondance des années 1753-1759* (OEuvres, éd. Moland, Paris, 1880, t. XXXVIII).
- Gottsched, *Nötiger Vorrat zur Geschichte der deutschen dramatischen Dichtkunst*, Leipzig, 1757, t. II, *Zusätze zum 18. Jahrhundert*, 1765.
- Johann Georg Albrecht, *Patriotische Gedanken von unerkannten Schulsünden, Fehlern und Mängeln* (Programme des städt. Gymnasiums, 1759-1764).
- Correspondance inédite de Victor-François, duc de Broglie, maréchal de France, avec le prince Xavier de Saxe, comte de Lusace, Lieutenant général, pour servir à l'histoire de la guerre de Sept ans. Campagne de 1759-1761*, publiée par le duc de Broglie et Jules Vernier, archiviste du département de l'Aube, Paris, 1903.

- Goethe, *Œuvres et lettres des années 1764-1776* (Michael Bernays, *Der junge Goethe, Seine Briefe und Dichtungen v. 1764-1776*, Leipzig, 1875).
- 15 *Briefe Goethes an seine Schwester Cornelia 21. Juni 1765-14. October 1767*, publiées par Ludwig Geiger (Goethe Jahrbuch, t. VII, année 1886).
- Catalog der Bibliothek von Johann Jakob Lucius, Jur. consullo et Syndico*, Francfort, 1765.
- Briefe und Aufsätze von Goethe aus den Jahren 1766-1786*, publiés par A. Schöll, 2^e édit., Weimar, 1857.
- Anonyme (Friedrich Karl von Moser). — *Der Herr und der Diener*, Francfort, 1766.
- Bielfeld, le baron de, *Progrès des Allemands dans les Sciences, les Belles-Lettres et les Arts*, Leyde, 1767.
- Purmann, *Ueber das Eigentümliche einer Sprache*, Programm des städtischen Gymnasiums zu Frankfurt, 1767.
- Purmann, *Betrachtungen über einige Ursachen der verderbten Erziehung der Kinder*, Programm des Gymnasiums, 1768.
- Behrends, *Der Einwohner von Frankfurt*, Francfort, 1771.
- Johann Georg Schlosser, *Katechismus der Sittenlehre für das Landvolk*, 1771.
- Frankfurter Mercantil Schema*, 1771.
- Anonyme (Louis-Sébastien Mercier), *Nouvel essai sur l'art dramatique*, Paris, 1773.
- Heinrich Leopold Wagner, *Die Kindermörderin*, drame, 1774 (publié par Sauer, Deutsche Nationallitteratur, Sturm und Drang, Berlin et Stuttgart, II, Lenz und Wagner).
- Jakob Michael Reinhold Lenz, *Anmerkungen übers Theater*, 1774 (Lenz gesammelte Schriften, publiés par Tieck, Berlin, 1828).
- Ch. H. Schmid, *Chronologie des deutschen Theaters*, Leipzig, 1775.
- Friedrich Maximilian Klinger, *Drames*, 1775-1777.
- H. L. Wagner, *Reue nach der That*, drame, Francfort, 1775.
- Frankfurter Mess-Schema*, 1776-1783.

- H. L. Wagner, *Briefe, die Seyler'sche Gesellschaft betreffend*, 1776.
- Anonyme (H. L. Wagner), *Neuer Versuch über die Schauspielkunst, aus dem Französischen. Mit einem Anhang aus Goethes Briefftasche*, Leipzig, 1776.
- Goethe, *Wilhelm Meisters theatralische Sendung*, 1777-1785, *Werke*, Weimar, 1911, t. 51.
- Johann Heinrich Merck, *Geschichte des Herrn Oheims* (Teutscher Merkur, 1778). (Johann Heinrich Mercks Schriften und Briefwechsel, Leipzig, 1909).
- J. H. Merck, *Eine Landhochzeit* (Merkur, 1779). (J. H. Mercks Schriften und Briefwechsel)
- Verzeichnis eines nicht gemeinen Bücherschatzes*, welchen der seelige Herr Johann Noe Gogel als *Liebhaber seltner und kostbarer Werke* gesammelt und aufgestellt hat; Oeffentliche Versteigerung gleich nach der Herbst Messe, 1782, Francfort, 1781.
- Verzeichnis von Gemälden der besten und berühmtesten italienischen, französischen, deutschen und niederländischen Meister*, welche die Johann Noe Gogel'schen Erben zu Frankfurt a/M... öffentlich versteigern lassen, 1782.
- Marq. de Luchet, *Histoire littéraire de M. de Voltaire*, Cas-
sel, 1781.
- Schwab, *Dissertation sur l'Universalité de la langue fran-
çaise*, Berlin, 1784.
- Rivarol, *Dissertation sur l'Universalité de la langue fran-
çaise*, Berlin, 1784.
- Anonyme, *Lettre historique, politique et critique de Milord
Gaz à Milord Méphitique sur son voyage à Franc-
fort pour y voir la Foire de septembre 1785 et
l'expérience aérostatique de M. Blanchard*. Sans
lieu de publication, 1786.
- Verzeichnis einer Sammlung von Büchern, welche Freitag
den 21 Dezember 1787 bei Herrn Ausrufschreiber
Fayh öffentlich verkauft werden sollen*, Francfort,
1787.

- Le baron de Riesbeck, *Voyage en Allemagne*, Paris, 1788.
 Dr J. H. Faber, *Topographische, politische und historische Beschreibung der Reichs-Wahl-und Handelsstadt Frankfurt a. Main*, Francfort, 1788.
 Anonyme, *Etwas über Frankfurt. Aus der Brieftasche eines Reisenden*, Francfort, 1791.
Versteigerungs Catalog der Rat Goethe'schen Bibliothek, Francfort, 1794.
 Goethe, *Wilhelm Meisters Lehrjahre*, 1796.
 F. M. Klinger, *Geschichte eines Deutschen der neueren Zeit*, 1797.
 Goethe, *Dichtung und Wahrheit*, 1811.

B. — TRAVAUX

I. — Livres

- Bernhard Rudolph Abeken, *Goethe in den Jahren 1771-1775*, Hanovre, 1865.
 P. Bastier, *La Mère de Goethe, d'après sa Correspondance*, Paris, 1902.
 Marie Belli, geb. Gontard, *Leben in Frankfurt. Auszüge der Frag-und Anzeigungs Nachrichten von ihrer Entstehung an im Jahre 1772 bis 1821*, Francfort, 1850.
 Belli-Gontard, *Lebenserinnerungen*, Francfort, 1872.
 G. Belouin, *De Gottsched à Lessing, Etude sur les Commencements du Théâtre moderne en Allemagne (1724-1760)*, Paris, 1909.
 G. Belouin, *Le Français, Contribution à l'histoire des Français en Allemagne au XVIII^e siècle*, Paris, 1909.
 Betz, *Studien zur vergleichenden Litteraturgeschichte der neueren Zeit*, Francfort, 1902.
 Gustav Billeter, *Wilhelm Meisters theatralische Sendung*, Zürich, 1910.

- Dr. Friedrich Bothe, *Beitrag zur Wirtschafts- und Sozialgeschichte der Reichsstadt Frankfurt*, Leipzig, 1906.
- Michel Bréal, *Deux Etudes sur Goethe*, 1, *Un Officier de l'ancienne France*, Paris, 1890.
- Brönner et Reges, *Geschichte der Loge zur Einigkeit zu Frankfurt a. Main, 1742-1892*. (Festgabe zur Feier des 150 jährigen Bestehens der Loge am 16. October 1892), Francfort, 1892.
- C. A. H. Burckhardt, *Goethe und der Komponist Ph. Ch. Kayser*, Leipzig, 1879.
- Georg Carel, *Voltaire und Goethe als Dramatiker* (Wissenschaftliche Beilage zum Programm der Sophien-schule zu Berlin), Berlin, 1889-1900.
- Armand Caumont, *Goethe et la littérature française* (Programm des städtischen Gymnasiums), Francfort, 1885.
- Desnoiresterres, *Voltaire et la Société au XVIII^e siècle*, Paris, 1871.
- Dr. Alex. Dietz, *Frankfurter Bürgerbuch*, Francfort, 1897.
- Dietz, *Frankfurter Handelsgeschichte*, Francfort, 1910.
- Doering, *Die neueste Chronik von der freien Stadt Frankfurt a. Mayn*, Francfort, 1833.
- H. Düntzer, *Erläuterungen zu den deutschen Klassikern*, 79. Bändchen, *Goethes Dichtung und Wahrheit*, Leipzig, 1881.
- Dr. Ebrard, *Die französisch-reformierte Gemeinde in Frankfurt a. Main, 1554-1904*, Francfort, 1906.
- Ermann et Reclam, *Mémoires pour servir à l'histoire des Réfugiés dans les Etats du Roi*, Berlin, 1782.
- Dr. Finger, *Joh. Georg Büchner, franz. und deutscher Schul-Schreib und Rechenmeister zu Frankfurt a. Main* (Einladungsschrift zu den öffentlichen Prüfungen der Mittelschule), Francfort, 1855.
- Frankfurt a. M. und seine Bauten*, herausgegeben vom Architekten und Ingenieurverein, Francfort, 1886.
- Theodor Friedrich, *Die Anmerkungen übers Theater des*

Dichters Jakob Michael Reinhold Lenz, Leipzig, 1908.

Dr. Curt Gebauer, *Geschichte des französishen Kultureinflusses auf Deutschland von der Reformation bis zum 30 jährigen Kriege*, Strasbourg, 1911.

Anonyme, *Geschichte der Frankfurter Handelskammer*, Francfort, 1908.

Goethes Gespräche mit J. P. Eckermann, Leipzig, 1908.

L. Göhring, *Die Anfänge der deutschen Jugendlitteratur im 18. Jahrhundert*, Nürnberg, 1904.

Joh. Goldfriedrich, *Geschichte des deutschen Buchhandels vom westfälischen Frieden bis zum Beginn der klassischen Litteraturperiode*, Leipzig, 1908.

Dr. H. Grotefend, *Der Königsleutnant Graf Thoranc in Frankfurt a. Main*, Aktenstücke über die Besetzung der Stadt durch die Franzosen 1759-1762, Francfort, 1904.

Ladislas Günther, *L'Œuvre Dramatique de Sedaine*, Paris, 1908.

Senator Dr. Gwinner, *Kunst und Künstler in Frankfurt*, Francfort, 1862.

Eugène Hatın, *Les Gazettes de Hollande et la Presse clandestine au XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, 1865.

Dr. Jacob Helfenstein, *Die Entwicklung des Schulwesens in seiner kulturhistorischen Bedeutung dargestellt in Bezug auf die Schulverhältnisse der freien Stadt Frankfurt von der ältesten bis zur neuesten Zeit*, Francfort, 1858.

Prof. Dr. Otto Heuer, *Goethe und seine Vaterstadt* (Festschrift zu Goethes 150. Geburtstagsfeier, dargebracht vom freien deutschen Hochstift), Francfort, 1899.

Dr. Eduard Heyden, *Gallerie berühmter und merkwürdiger Frankfurter*, Francfort, 1861.

Anton Horne, *Geschichte von Frankfurt a. Main in gedrängter Darstellung*, Francfort et Leipzig, 1902.

Troisième Jubilé séculaire de la fondation de l'église réfor-

mée française de Francfort-sur-le-Mein, Francfort, 1854.

Karl Jügel, *Das Puppenhaus, ein Erbstück in der Gontard'schen Familie*, Francfort, 1857.

Dr. R. Jung, *Friedrich Georg Goethe, des Dichters Grossvater*. (Festschrift zu Goethes 150. Geburtstagsfeier), Francfort, 1899.

Dr. Rudolf Jung und Dr. Julius Hülsen, *Die Baudenkmäler in Frankfurt*, vol. III, Francfort, 1902.

Friedrich Kapp, *Geschichte des deutschen Buchhandels bis in das 17. Jahrhundert*, Leipzig, 1886.

R. Keil, *Frau Rat*, Leipzig, 1871.

Kirchner, *Geschichte der Stadt Frankfurt*, Francfort, 1807.

Kirchner, *Ansichten von Frankfurt*, Francfort, 1818.

Kloss, *Annalen der Loge zur Einigkeit*, Francfort, 1842.

K. F. Köhler, *Die Refugiés und ihre Kolonien in Preussen und Kurhessen*, Gotha, 1867.

G. L. Kriegk, *Die Brüder Senckenberg*, Francfort, 1869.

Kriegk, *Geschichte von Frankfurt a/M.*, Francfort, 1871.

Kriegk, *Deutsche Kulturbilder aus dem 18. Jahrhundert*, Leipzig, 1874.

Dr. C. Kühner, *Jugendlectüre der Vorzeit* (Einladungsschrift zu der öffentlichen Prüfung der Mittelschule), Francfort, 1858.

J. M. Lappenberg, *Reliquien der Fräulein Sus. Cath. v. Klettenberg, nebst Erläuterungen zu den Bekenntnissen einer schönen Seele*, Hambourg, 1849.

Deutsche Litteraturdenkmale des 18. Jahrhunderts in Neudrucken herausgegeben von Bernh. Seuffert, t. 7 et 8. *Die Frankfurter gelehrte Anzeigen vom Jahre 1772*, Introduction, p. Wilh. Scherer, Heilbronn, 1882.

H. Loiseau, *L'Evolution morale de Goethe*, Paris, 1911.

Dr. C. Marmier, *Geschichte und Sprache der Hugenotten-Kolonie Friedrichsdorf am Taunus*, Marburg, 1901.

Meidinger, *Frankfurts gemeinnützige Anstalten*, Francfort, 1^{re} partie, 1845, 2^e partie, 1856.

Meisinger, *Neue Frankfurter Chronik*, Francfort, 1828-1831.
 Elisabeth Mentzel, *Der junge Goethe und das Frankfurter Theater* (Festschrift zu Goethes 150. Geburtstagsfeier, dargebracht vom freien deutschen Hochstift), 1899.

E. Mentzel, *Der Frankfurter Goethe*, Francfort, 1900.

Elisabeth Mentzel, *Wolfgang und Cornelia Goethes Lehrer*, Leipzig, 1909.

Briefe an Joh. Heinr. Merck von Goethe, Herder, Wieland und anderen bedeutenden Zeitgenossen (publiées avec des notes et une préface par le Dr. Karl Wagner), Darmstadt, 1835 ; 2^e partie : *Briefe von und an Heinrich Merck*, Darmstadt, 1838.

F. L. Meyer, *Friedrich Ludwig Schröder*, Hambourg, 1819.

Max Morris, *Der junge Goethe*, Leipzig, 1912.

Dr. Heinr. v. Nathusius-Neinstedt und Alfred de Neufville, *Beiträge zur Geschichte des Hauses Neufville*, Francfort, 1897.

Dr. v. Nathusius Neinstedt, *Geschichte des uradligen Hauses Bary*, Francfort, 1904.

Neubürger, *Aus der alten Reichsstadt Frankfurt*, Francfort, 1889.

A. C. de Neufville, *Histoire Généalogique de la maison de Neufville*, Amsterdam, 1869.

Prof. Dr. Rudolf Neumann, *Das niedere Schulwesen der Reichsstadt Frankfurt a. Main* (Festschrift zur Hundertjahrfeier der Musterschule in Frankfurt a. Main 1803-1903), Francfort, 1903.

Dr. Alfred Nicolovius, *Johann Georg Schlossers Leben und litterarisches Wirken*, Bonn, 1844.

Jean-Jacques Olivier, *Les Comédiens français dans les cours allemandes du XVIII^e siècle*. Paris, 1901-1905.

Dr. H. Pallmann, *Die Familien Goethe und Bethmann* (Festschrift zu Goethes 150. Geburtstagsfeier, dargebracht vom freien deutschen Hochstift), Francfort, 1899.

Fr. Prosch, *Klingers philosophische Romane* (Programme

- des k. k. Staats Gymnasiums zu Weidenau), 1881-1882.
- V. Reden-Esbeck, *Karoline Neuber und ihre Zeitgenossen*, Leipzig, 1881.
- H. Rieger, *Klinger in der Sturm und Drangperiode*, Darmstadt, 1880.
- Romain Rolland, *Musiciens d'autrefois*, Paris, 1908.
- Virgile Rossel, *Histoire des relations intellectuelles entre la France et l'Allemagne*, Paris, 1897.
- Dr Erich Schmidt, *Richardson, Rousseau und Goethe*, Iéna 1875.
- Dr Erich Schmidt, *Heinrich Leopold Wagner, Goethes Jugendgenosse*, Iéna, 1875, 2^e édit., Iéna, 1879.
- Dr E. Schmidt, *Lenz und Klinger, zwei Dichter der Geniezeit*, Berlin, 1878.
- Erich Schmidt, *Goethe und Frankfurt* (Festrede bei der akademischen Feier in Frankfurt a/M. zu Goethes 150. Geburtstag veranstaltet vom freien deutschen Hochstift und der Goethe Gesellschaft), Francfort, 1899.
- Georg Schmidt, *Clavigo, Eine Studie zur Sprache des jungen Goethe*, Gotha, 1893.
- Dr Gottlieb Schnapper-Arndt, *Beiträge zur Geschichte der Lebenshaltung in Frankfurt a. Main während des XVII. und XVIII. Jahrhunderts*. Aus dem Nachlass herausgegeben von Dr. Karl Bräuer, II. Teil, Quellen und Materialien, Francfort, 1910.
- Martin Schubart, *François de Théas, comte de Thoranc, Goethes Königsleutnant*, München, 1896.
- Catalogue de la Bibliothèque dramat. de M. de Soleinne*, rédigé par P.-L. Jacob, Paris, 1843.
- Dr W. Stricker, *Geschichte der Heilkunde in Frankfurt*, Francfort, 1847.
- Dr W. Stricker, *Frankfurter Säkularschrift. Der Ueberfall der Reichsstadt Frankfurt durch die Franzosen und die 4 ersten Monate der franz. Besetzung*, Francfort, 1859.

- D^r W. Stricker, *Beiträge zur ärztlichen Kulturgeschichte*, Francfort, 1865.
- D^r W. Stricker, *Goethe und Frankfurt a. Main*, Berlin, 1876.
- Sugenheim, *Frankreichs Einfluss auf und Beziehungen zu Deutschland von 1517-1789*, Stuttgart, 1845-1856.
- S. Sugenheim, *Aufsätze und biographische Skizzen zur französischen Geschichte. I. Der Widerruf des Edikts von Nantes und seine Folgen für Frankreich und Deutschland*, Berlin, 1872.
- Henri Tollin, *Geschichte der französischen Kolonie von Magdeburg*, Halle, 1886-1890.
- Richard Weissenfels, *Goethe im Sturm und Drang*, Halle, 1894.
- Weyell, *Die französische Kolonie Neu Isenburg bei Frankfurt a. Main*, Neu-Isenburg, 1861.
- Witkowsky, *Cornelia, die Schwester Goethes*, Francfort, 1903.
- Paul Wohlfeil, *Friedrich Melchior Grimms Beziehungen zu Frankfurt a. Main* (Festschrift zum 15. Neuphilologentag in Frankfurt a. Main 1912), Francfort, 1912.
- D^r Carl Wolff und D^r Rudolf Jung, *Die Baudenkmäler in Frankfurt*, vol. I et II, Francfort, 1898.

II. — Revues et Journaux

- Pfarrer Basse, *Angelegenheiten der reformierten Gemeinde* (Archiv für Frankfurts Geschichte und Kunst, nouv. série, IV, 1865).
- Anonyme, *Bedeutung des Ausgangs der Schlacht von Bergen* (Didaskalia, Francfort, 1869, n^o 240).
- Gustav Adolf Besser, *Geschichte der Frankfurter Flüchtlingsgemeinden 1554-1558* (Halle'sche Abhandlungen zur neueren Geschichte, n^o 43, Halle a. S., 1906).
- K. Biedermann, *Veränderung der deutschen Sitten zu Anfang des 18. Jahrhunderts* (Frankfurter Museum, 1858, n^o 16).

- Dr A. Cornill, *Joh. Dav. Passavant* (Neujahrsblatt des Vereins für Geschichte und Altertumskunde, Francfort, 1864 et 1865).
- Hermann Dechent, *Die Streitigkeiten der Frankfurter Geistlichkeit mit den Frankfurter gelehrten Amzeigen im Jahre 1772* (Goethe Jahrbuch, t. X, 1889).
- Albert Desoff, *Ueber spanische, italienische und französische Dramen in den Spielverzeichnissen der Wandertruppen* (Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte, nouv. série, t. IV, 1891).
- Dr. A. Dietz, *Der Goethe'sche Hausfreund, Rat Schneider* (Berichte des freien deutschen Hochstifts zu Frankfurt a. Main, t. VI, 1890).
- Ein französischer Diplomat an deutschen Kleinhöfen* (Frankfurter Zeitung, 1. Morgenblatt, 23. August 1898).
- Anonyme, *Eine Frankfurter belletristische Wochenschrift aus Goethes Jugendzeit* (Frankfurter Museum, 1858, n° 2).
- Paul d'Estrée, *Un diplomate français chez les Principicules allemands du XVIII^e siècle* (Revue des Revues, août 1898).
- Frankfurtisches Archiv für ältere Litteratur und Geschichte*, herausgegeben v. J. C. v. Fichard genannt Baur von Eyseneck, t. I, 1811, t. II, 1812, t. III, 1815.
- Anonyme, *Frankfurt im 7 jährigen Kriege* (Frankfurter Didaskalia, 1858, n° 129).
- Dr. Ludwig Geiger, *Grimms Correspondance littéraire und die deutsche Litteratur* (Allgemeine Münchner Zeitung, 26 avril 1882).
- Dr. Ludwig Geiger, *Melchior Grimm als Frankfurter Geschäftsträger* (Frankfurter Zeitung, 19 Mai 1892, 1. Morgenblatt, Feuilleton).
- Anonyme, *Zur Geschichte des Gymnasiums in Frankfurt a. Main* (Frankfurter Hausblätter, Beilage zum Frankf. Anzeiger, t. II, 1879, n° 267-299).

- Anonyme, *Zur Geschichte der Frankfurter Theater Verhältnisse* (Frankfurter Hausblätter, nouv. série, t. II, 1882, n° 1-5).
- Anonyme, *Gœthes Vaterstadt vor seiner Geburt* (Didaskalia, Francfort, 1857, n° 49-51)
- Aus *Gœthes handschriftlichem Nachlass*, publié par F. Th. Bratranek (Goethe Jahrbuch, t. III, 1882).
- Hermann Haupt, *Voltaire und Johann Erasmus v. Senckenberg* (Deutsche Revue, Juni 1903).
- Hermann Haupt, *Voltaire in Frankfurt 1753* ; Nach ungedruckten Akten und Briefen des Dichters (Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur, t. XXVII, n° 1, t. XXX, n° 1, et t. XXXIX, n° 5, Berlin 1904).
- Prof. Otto Heuer, *Gœthe und die Königsleutnantbilder*, (Jahrbuch des freien deutschen Hochstifts, 1907).
- Dr. Eduard Heyden, *Johann Michael v. Loen, Gœthes Gross-ohem* (Archiv für Frankfurts Geschichte und Kunst, nouvelle série, III, 1865).
- Dr. P. Hohenemser, *Luftschiffahrt in Frankfurt a. Main vor hundert Jahren* (Alt Frankfurt, Vierteljahrschrift für seine Geschichte und Kunst, 1909, n° 2).
- Dr. Julius Hülsen, *Künstlerische Betrachtungen über die Frankfurter Baudenkmäler* (Jahrbuch des freien deutschen Hochstifts, 1907).
- Carl Israel, *Frankfurter Concert Chronik von 1713-1780*, (Neujahrsblatt des Vereins für Geschichte und Altertumskunde, année 1876).
- Anonyme, *Zur Jubelfeier der ersten Luftschiffahrt in Deutschland am 27. September 1785 zu Frankfurt a. Main* (Frankfurter Nachrichten, 1885, n° 226 et 227).
- Dr. R. Jung, *Voltaires Verhaftung in Frankfurt a. Main auf Befehl Friedrich des Grossen 1753* (Archiv für Frankfurts Geschichte und Kunst, 3^e série, t. III, 1891).
- Dr. R. Jung, *Aus dem Nachlass des Fräulein Susannâ Ka-*

- tharina v. Klettenberg* (Berichte des freien deutschen Hochstifts zu Frankfurt a. Main, t. VII, 1891).
- Dr. R. Jung, *Frankfurter Hochschulpläne 1384-1866* (Archiv für Frankfurts Geschichte und Kunst, 3^e série, t. IX, 1907).
- Karl Klein, *Custine's Auftreten in Frankfurt* (Neues Frankfurter Museum, 1861, n^o 50).
- Dr. J. Kracauer, *Frankfurt a. Main und die französische Republik 1795-1797* (Archiv für Frankfurts Geschichte und Kunst, 3^e série, t. III, 1891).
- Dr. J. Kracauer, *Die Vorbereitungen Frankfurts zur Wahl und Krönung Karls VII* (Alt Frankfurt, 1910, n^o 3).
- G. L. Kriegk, *Auflehnung Frankfurts gegen den Kaiser 1760* (Didaskalia, Francfort, 1868).
- G. L. Kriegk, *Das Walten des Königsleutnants Grafen Thoranc in Frankfurt a. Main* (Deutsche Presse, 1873, n. 23).
- S. Lenel, *Un ennemi de Voltaire, La Beaumelle* (Revue d'Histoire littéraire de la France, 1913).
- Anonyme, *Das älteste Frankfurter Lese-Institut* (Didaskalia, 1872, n. 247).
- Dr. jur. Friedrich Lucæ, *Zur Geschichte des Frankfurter Theaters* (Der Reichsadler, Francfort, 1859, n^o 4-11).
- Elisabeth Mentzel, *Geschichte der Schauspielkunst in Frankfurt a. Main* (Archiv für Frankfurts Geschichte und Kunst, nouvelle série, t. IX, Francfort, 1882).
- E. Mentzel, *Schillers Jugenddramen zum 1. Male auf der Frankfurter Bühne* (Archiv für Frankfurts Geschichte und Kunst, 3^e série, III, 1891).
- Anonyme, *Mitteilungen zur Kulturgeschichte von Frankfurt* (Neues Frankfurter Museum, 1861).
- Senator Dr. v. Oven, *Das erste städtische Theater in Frankfurt a. Main* (Neujahrsblatt des Vereins für Geschichte und Altertumskunde, 1872).
- Dr. H. Pallmann, *Einiges über den Königsleutnant* (Be-

- richte des freien deutschen Hochstifts, t. VI, 1890).
- Ernst Pasqué, *Versuch einer Geschichte der Musik und des Theaters in Frankfurt a. Main* (Das Museum, bel-
letr. Beiblatt zur Frankfurter Presse, 1872, n^o 113-
125).
- Saint René-Tallandier, *Une page de la vie de Voltaire* (Re-
vue des Deux-Mondes, t. LVI, 15 avril 1865).
- Friedrich Scharff, *Die niederländische und die französische
Gemeinde in Frankfurt a. M...* (Archiv für Frank-
furts Geschichte und Kunst, nouv. série, t. II, 1862).
- A. Schöne, *Göthes Königsleutnant* (Halbmonatshefte der
deutschen Rundschau, 1897-1898, t. I, Berlin).
- Georg Steinhausen, *Die Anfänge des französischen Litteratur-
und Kultureinflusses in Deutschland in neuerer Zeit*
(Zeitschrift für vergleichende Litteraturgeschichte,
nouvelle série, t. VII, Weimar et Berlin, 1894).
- Dr. W. Stricker, *Kulturgeschichtliche Annalen von Frank-
furt a. Main*, (Zeitschrift für deutsche Kulturge-
schichte, t. II, 1857).
- Dr. Wilhelm Stricker, *Beiträge zur Kulturgeschichte von
Frankfurt* (Zeitschrift für deutsche Kulturgeschichte,
1872).
- Dr. W. Stricker, *Zur Kulturgeschichte von Frankfurt in der
1. Hälfte des 18. Jahrhunderts* (Didaskalia, 1873).
- Henri Tollin, *Die französischen Kolonien im deutschen
Reich* (Deutsche Erde, Gotha, 1902).
- Dr. Otto P. Trieloff, *Die Entstehung der Rezensionen in den
Frankfurter gelehrten Anzeigen vom Jahre 1772*
(Münster'sche Beiträge zur neueren Litteraturge-
schichte, Münster i. Westfalen, 1908).
- Prof. Dr. Veit Valentin, *Frankfurter Akademie Bestrebun-
gen im 18. Jahrhundert* (Archiv. für Frankfurts
Geschichte und Kunst, 3^e série, t. II, 1889).
- C. Voretzsch, *Die Anfänge der romanischen Philologie an
den deutschen Universitäten und ihre Entwicklung
an der Universität Tübingen*. Akademische An-
trittsrede, gehalten am 19. November 1903, Referat

durch D. Behrens, Tübingen, 1904 (Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur).

Dr. Georg Witzel, *Gewerbegeschichtliche Studien zur niederländischen Einwanderung im 16. Jahrhundert* (Westdeutsche Zeitschrift für Geschichte und Kunst, Trèves, 1910, n° 1, 2 et 3).

Eugen Wolff, *Marchand, directeur de théâtre* (Frankfurter Zeitung, 18. Dezember 1900).

Au sujet des biographies, nos renseignements ont été en partie puisés dans l'*Allgemeine deutsche Biographie* et dans *Naglers Künstler Lexikon*.

INDEX

ALPHABÉTIQUE

- ACKERMANN, 124, 126.
AIGUEVILLE (d'), voir Pitrôt.
ALAIN, 213.
ALBRECHT, 86, 97, 102-103.
ALLAINVAL, 241.
ANDRÉ, 136, 252.
ANGLETERRE (roi d'), 7, 202.
ANGLETERRE (reine d'), 4.
ANISSON, 12, 196.
ANSEAUME, 128, 129, 132, 241, 242, 247, 249, 250.
ARGENS (marquis d'), 205.
ARGENSON (comte d'), 243.
ARGENTAL (comte d'), 155.
ARNAUD, 179, 245.
AUANTI, 12.
AUDINOT, 136, 242.
AUFFEZ, 58.
AUFRESNE, 129.
AURAY (M^{me}), 244, 249.

BAIREUTH (la margrave de), 153.
BALZAC, 238.
BANKS, 132.
BANS, 89.
BARBERIE DE COURTEILLES, 26.
BARCKHAUS, 232.
BARCKHAUS-WIESENHÜTTEN (M^{me} de), 65, 66, 69, 70.
BARIZON, 126, 127, 129, 248.
BAROZZI, 198-199.
BARY (de), 14, 89, 190, 198.
BASEDOW, 100, 201.
BASSE, 139.
BASSOMPIERRE, 7, 142, 161, 191, 217.
BATTEUX, 179.
BAUDAIE (M^{lle}), 45.
BAUDIN, 12.
BAUR VON EYSENECK, 65, 202.
BAVIÈRE (duc de), 31, 32.

BAYLE, 102, 109, 112, 113, 232, 234, 236, 238.
BAYRHOFFER, 231.
BEAUCLAIR, 99.
BEAUMARCHAIS, 108, 109, 115, 125, 132, 241.
BEAUMARCHAIS (de la Barre de), 121, 122, 244.
BEAUMONT (M^{me} Leprince de), 99, 230, 231, 237.
BEAUNOIR (M^{me} de), 246, 251.
BEHAGHEL, 142, 143, 232.
BELEVAL, 244, 249.
BELLEGARDE (l'abbé de), 77, 217-218.
BELLE-ISLE (le maréchal de), 23, 27, 29-33, 37, 39, 40, 41, 43, 44, 48, 74, 107, 204, 206, 207, 208, 210, 211.
BELLE-ISLE (la maréchale de), 43, 47.
BELLI, 248, 273.
BELOUIN, 209-211.
BENDA, 137, 249.
BERGIER, 243.
BERNOULLI, 190.
BERSAC, 60, 61.
BERWICK (duc de), 24.
BIENENTHAL, 66, 202, 252.
BILLIEU, 123.
BISMANN, 137.
BLANCHARD, 147, 179.
BLANC-HOMME, 39, 40.
BLIN DE SAINMORE, 243.
BLONDEL, 25, 26, 199, 200, 202, 206.
BOILEAU, 189, 237, 238.
BOISSEL, 95.
BOISSY, 124, 251.
BORCHER, 243, 248, 249.
BOSSUET, 110, 236, 239.
BOUCHER, 79, 139.

- BOUFFLERS (le chevalier de), 254
260.
BOUGAINVILLE, 254, 260.
BOUILLON (le cardinal de), 28.
BOULAINVILLIERS, 238.
BOURGUIGNON, 140.
BOURSAULT, 247.
BRANDEBOURG (électeur de), 7.
BRÉVILLIER, 7, 89, 216, 217.
BROGLIE (le maréchal de), 60, 213.
BROGLIE (la maréchale de), 58, 65.
BRUX, 24, 199.
BUCHENIEUX, 146.
BUFFON, 109, 240, 241.
BURGRADE. (Voir : Bassompierre,
Brevilliers, Gogel, Gontard,
Leerse, d'Orville, Neufville,
Saussure), 99, 159.
CALVINISTE (Communauté), 3-10,
19, 71-72, 96, 190-191, 192, 193,
198, 210, 211, 217.
CAMBERT, 123.
CAMUS, 118, 119.
CASTAGNE, voir Dubourg,
CAUSSIN, 59.
CHANDELLE, 139.
CHANDON (M^{lle}), 99.
CHAPPUZEAUX, 20-21.
CHATELET-LOMOND (comte de), 27.
CHERRIER, 123.
CHESIÈRES, 20.
CHOISEUL (duc de), 194.
COLLIER, 243.
COLLINI, 153, 155.
COLOGNE (électeur de), 43, 45, 46.
COMMINES, 113.
COMTE (Louis), 236.
CONDILLAC, 109, 240.
CONGREVE, 132.
CONTI (prince de), 25, 137.
CORNEILLE (Pierre), 46, 63, 111,
112, 113, 123, 124, 167, 178, 179,
184, 213, 237, 238, 246, 247.
CORNEILLE (Thomas), 46, 212, 237,
247.
COSTE, 240.
COTTE (de), 141, 253, 254.
COULANGES, 20.
CTÉBILLON, 108-109, 113, 213.
CRÉBILLON fils, 111, 239.
CRONSTETTEN, 14, 32.
CUISSART, 219.
DACIER (M^{me}), 100, 234, 240.
DALAYRAC, 245, 250.
DALRRG (comte de), 9.
DANCOURT, 46, 123, 125, 215.
DANEMARK (roi de), 7.
DANVERGNE, 62.
DEGENHARDT, 15.
DELUC, 146.
DENIS (M^{me}), 153, 157.
DENNER, 123, 246, 247.
DERONES, 64, 213.
DESHOULIÈRES (M^{me}), 109.
DESTOUCHES, 46, 113, 124, 125, 132,
231, 249.
DÉZÈDE, 245, 250, 251.
DIDEROT, 61, 109, 125, 171, 172,
173, 178, 238, 241, 245.
DIEFENBACH, 15, 126, 155, 156, 232.
DIENE, 56.
DILTHEY, 195.
DONETT, 140.
DORAT, 239.
DORVIGNY, 246, 251.
DREVET, 248, 253.
DU BELLOY, 242.
DUBOS, 179.
DUBOURG, 200-201.
DU FRESNY, 246.
DUMONT DE CARELSCROON, 239.
DUNERAHT, 66.
DUNI, 62, 129, 136, 216, 242, 249.
DÜREN (van), 230, 231.
ECKERMANN, 182, 186.
EMMELIUS, 15.
ENCYCLOPÉDIE (l'), 129, 177, 236,
238, 239, 240.
ESSLINGER, 120, 202, 256 (voir aussi
Knoch).
ESTIENNE (Henri), 11.
FABRICIUS (Katharina), 74, 75, 79,
137.
FALBAIRE, 108, 109, 125, 241, 250.
FARET, 297.
FAUGONNET, 204-206.
FAVART, 62, 125, 128, 129, 131, 213,
216, 247, 248, 249, 250.
FAVART (M^{me}), 62, 216.
FAY (du), 15, 89, 161, 162, 190,
198, 216, 254.
FAYETTE (M^{me} de la), 112, 240.
FÉNELON, 100, 102, 109, 110, 112,
149, 150, 203, 231, 234, 235, 236,
238, 255.
FERRAND, 95.
FERRARI, 100, 235.
FETTMILCH, 7.
FEYERABEND, 12, 13.
FICHARD, 157, 232.
FLÉCHIER, 109.
FLEURY (l'abbé), 236.

- FONTENELLE, 109, 235, 238.
 FOUQUENET (voir Fauconnet).
 FRANCE (rois de), 18, 19, 20, 23, 25, 26, 27, 32, 73, 134, 144, 153, 194, 195, 200, 202, 204.
 FRANCHEVILLE (Dufresne de), 204.
 FRÉDÉRIC II, 50, 51, 152, 153, 156, 157, 202, 203, 204.
 FRELLON, 12.
 FRÉMONT, 67, 214.
 FRESSANCOURT, 142.
 FREYTAG, 153, 157, 158.

 GACHET (Marie-Magdeleine), 85, 221, 232.
 GELLERT, 113, 124.
 GEMMINGEN, 168.
 GHERARDI, 45, 46, 47, 211, 212.
 GLAUBURG, 15, 66.
 GÖTHE (Cornelia), 73, 75, 76, 80, 84, 85, 89, 133, 137, 139, 211, 212, 214, 217, 231, 234, 237, 242, 252.
 GÖTHE (Elisabeth), 73, 80, 96, 115, 168-169, 172, 252, 258.
 GÖTHE (Johann-Kaspar), 52, 73, 89, 112, 114, 144, 231, 233, 234.
 GÖTHE (Johann-Wolfgang), 52, 56, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 68-70, 72-73, 75, 80, 82, 84, 85, 104, 105, 106, 107, 112, 114, 130, 131, 132, 133, 136, 151-152, 163, 166-167, 168, 169, 170, 171, 172-173, 174, 175, 177, 180-181, 182-183, 185, 186, 202, 214-215, 216, 217, 218-219, 221, 231, 232, 233, 234, 237, 242, 252, 253, 256, 258, 259, 260.
 GÖTHE (famille), 52, 57, 84, 94, 198.
 GOGEL, 110, 111, 120, 139, 140, 146, 160, 162.
 GONTARD, 7, 78, 79, 89, 140, 144, 217.
 GOTTER, 131.
 GOTTSCHED, 113, 124, 125, 208.
 GRAFFIGNY (M^{me} de), 125.
 GRAMBS, 15.
 GRAMMONT (duc de), 20.
 GRAVEL, 19, 20, 198.
 GRÉCOURT (l'abbé), 109, 122, 245.
 GRESSET (l'abbé), 109.
 GRÉTRY, 129, 131, 132, 136, 137, 249, 250.
 GREUZE, 139.
 GRIMM, 124, 214.
 GROSCHLAG, 28.
 GROSSMANN, 131, 168.
 GROTIUS, 102.
 GÜNDERRODE, 99.

 GUYMOND DE LA TOUCHE, 243.

 HACKERT, 139.
 HAMANN, 169.
 HAMILTON, 239.
 HANANCOURT (d'), 40.
 HANAU (comtes de), 6, 21.
 HANUS, 212.
 HAUBERAT, 142, 253, 254.
 HECHTEL, 256.
 HEINSCHIED, 121.
 HÈLE (d'), 250.
 HELVETIUS, 109, 180, 182, 238.
 HERDER, 169.
 HESSE-CASSEL (landgraves de), 21, 138, 162.
 HESSE-DARMSTADT (princes de), 148, 162.
 HESSE-HOMBOURG (landgraves de), 162.
 HILLER, 137.
 HIRT (Friedrich-Christian), 70, 138.
 HOFF (M^{me}), 83, 85, 220-221.
 HOLBACH (d'), 181.
 HOLBERG, 124.
 HOLLAND, 181.
 HOLZHAUSEN, 15, 78, 232.
 HOMÈRE, 180.
 HONGRIE (reine de), voir Marie-Thérèse.
 HONNÊTE, 139.
 HULSIUS, 197.
 HUME, 180.
 HÜSGEN, 151.

 IBERVILLE (d'), 198.
 IFFLAND, 132.
 INARRE (d'), 254.
 INZEO (M^{me} d'), 137.
 ISLE (M^{lle} de l'), 46.
 JOUVIN (Pierre), 33.
 JUNKER, 69.

 KAUFFMANN, 222.
 KAYSER (Ph. Chr.), 177, 252.
 KEITH (lord), 153.
 KEMPFER, 198, 199.
 KESSLER, 118.
 KESTNER, 175, 176, 252.
 KANG, 217.
 KLETTENBERG (Seiffart v.), 15.
 KLETTENBERG (Susanna v.), 72, 107, 114.
 KLINGER, 104, 105, 106, 130, 132, 168, 169, 172, 173, 175, 177, 182, 185, 257, 259.
 KNOCH, 159, 222, 240, 241 (voir aussi Esslinger).

- KÖLBELE, 75.
 KÖNIG, 208.
 KOTZEBUE, 132.
 KRAUS, 139, 252.

 LA BEAUMELLE, 159, 160, 257.
 LA BORDE, 243, 247.
 LA BRUYÈRE, 109, 113.
 LA CHALOTAIS, 241.
 LA CHAUSSÉE, 125, 126, 247.
 LA COUR (James de), 156, 201, 202.
 LACOUR (M^{me}), 59, 67.
 LA FONTAINE, 110, 112, 236, 238, 240.
 LA HARPE, 180, 243, 260.
 LAHR (von der), 232.
 LAMBERG (comte de), 258.
 LAMBERTI, 236.
 LA METTRIE, 180.
 LA MOTTE, 238, 245.
 LA PIERRE (M^{lle} de), 33.
 LARGILLIÈRE, 138.
 LA ROCHE (le chevalier de), 76.
 LA ROCHE (Sophie de), 175.
 LATOUR, 79.
 LE BLON, 138, 190.
 LEBRUN, 140.
 LE CERF, 158, 159, 233.
 LE CLERC, 138, 161, 190.
 LE COCQ, 45.
 LEERSE, 7, 140.
 LEGRAND, 46, 207, 212, 213, 247.
 LEIBNITZ, 102.
 LEISEWITZ, 132.
 LEMIERRE, 61, 132, 240.
 LENFANT, 236.
 LENGLET-DUFRESNOY, 230.
 LENZ (Jakob-Michael-Reinhold), 169, 172, 177, 178, 182.
 LERPSCH, 219.
 LERSNER, 15, 66, 77-78, 81, 152, 156, 232.
 LESAGE, 46, 108, 112, 128, 231, 235, 237, 239, 240, 252.
 LESSING, 118, 124-125, 132, 167, 168, 171.
 L'HÔTE, 60, 61.
 LILIENSTERN, 66.
 LINGUET, 239.
 LOCKE, 102, 245.
 LOEN, 30, 31, 32, 35, 36, 37, 42, 43, 44, 45, 79, 110, 113-114, 120, 121, 135, 141, 149, 151, 202-204, 204-205, 206, 244, 255.
 LORRAIN (Claude le), 140, 253.
 LUCIUS, 111.
 LULLI, 123.
 LUPTON, 139.

 LYONNAIS (M^{lle}), 46.

 MABILLON, 111.
 MABLY, 236.
 MAILLEBOIS (le maréchal de), 26.
 MAÎTRES DE FRANÇAIS, 16-18, 83-94, 96-99, 100, 101, 198, 205-206, 220-221, 222-231, 233. Voir Fauconnet, Ferrari, Gachet, Hoff, Paradis, Pfeil, Roland, Sauvage.
 MALAPERT, 140.
 MALESHERBES, 196, 240.
 MANDROUX, 95.
 MARCHAND, 128, 129, 130, 131, 134.
 MARGUERITE DE NAVARRE, 240.
 MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE, 25, 26, 30, 32.
 MARIVAUX, 46, 63, 108, 115, 123, 215, 237, 243, 247.
 MARMONTEL, 111, 129, 136, 179, 239, 249, 250.
 MAROT (Clément), 235.
 MARQUART, 232.
 MARTIN, 249.
 MARTIN (M^{me}), 128, 129, 249.
 MAUPERTUIS, 158.
 MAYENCE (électeur de), 20, 25, 43, 45, 47.
 MAZARIN (cardinal), 20.
 MEININGEN (duc de), 154.
 MELON (de), 111.
 MENILGLAISE, 243.
 MERCIER (Louis-Sébastien), 125, 171-173, 241, 258.
 MERCK, 169, 170-177, 178-179, 180, 259.
 MERGENBAUM, 99.
 MERIAN, 138, 196.
 MESSINGK, 232.
 MICHELET, 196.
 MIGNON (Abraham), 138.
 MILLER (Johann Peter), 100.
 MIRABEAU, 241.
 MOLIÈRE, 46, 98, 111, 113, 123, 124, 125, 126, 167, 212-213, 215, 237, 238, 246, 247.
 MOLINE, 243.
 MÖLLER, 131.
 MONNET, 243.
 MONTAIGNE, 109, 113, 197, 235, 240.
 MONTESQUIEU, 102, 112, 113, 235, 243, 258.
 MONTGOLFIER, 147, 258.
 MONSIGNY, 129, 136, 249, 250, 251.
 MONVEL, 250, 251.
 MOSER (Friedrich Karl v.), 66, 162-163.
 MULTZ, 100, 205-206.

- NAPOLÉON I^{er}, 194.
 NASSAU-WEILBURG (comtes de), 21, 74.
 NATTIER, 140.
 NEUBER M^{me}), 123, 247.
 NEUFVILLE (de), 72, 96, 139, 140, 190-191, 198, 217.
 NEUKIRCH, 112, 233.
 NOAILLES (le maréchal de), 25.
 NOTHNAGEL, 70, 253.
 NOUE (de la), 25, 26, 27, 28, 202.

 OBRECHT, 23.
 OESER, 104.
 OHLENSCHLAGER, 66, 67, 78, 114, 133, 218, 232.
 OPERA (dell'), voir Hauberat.
 ORNEVAL (d'), 246, 252.
 ORVILLE (d'), 72, 78, 79, 96, 139, 140, 144, 160, 217.
 OSSIAN, 180, 181.
 OVIDE, 230.

 PALATIN (électeur), 254.
 PALATIN (princes), 148.
 PALISSOT, 61, 216, 240.
 PAPPENHEIM, 50.
 PARADIS, 90-92, 94, 95, 118, 222, 231.
 PASCAL, 180, 241.
 PASQUAY, 41.
 PASSAVANT, 49, 162, 191, 203.
 PERGOLÈSE, 251.
 PERSODE DE MAIZERAY, 198.
 PEUPLIER, 100, 234.
 PFEIL, 94, 231, 234.
 PHILIDOR, 129, 136, 242, 249, 250.
 PIGAGE, 143, 254.
 PIRON, 63, 109, 122, 245.
 PITRÔT, 248, 249.
 PLÜMICHE, 132.
 POCHET, 132, 167, 251.
 POINSINET, 129, 242, 243, 249, 250.
 POISSON, 248.
 POITEVIN, 234.
 PRADON, 247.
 PRÉVOST (l'abbé), 108, 112, 235.
 PRUSSE (roi de), voir Frédéric.
 PURMANN, 105.
 PUYS, 12.

 QUAGLIO, 127.
 QUÉTANT, 129, 242, 247, 249.

 RACINE, 46, 63, 108, 109, 111, 112, 113, 123, 124, 125, 133, 167, 178, 179, 184, 213, 237, 247.
 RAPIN (le père), 245.
 RAYNAL, 111, 238, 240.
 RÉAUMUR, 146.
 REGNARD, 46, 123, 124, 212, 213, 215, 247.
 REGNAULT, 60, 61, 126, 128.
 RÉGNIER, 197, 235.
 RENAULT, voir Regnault.
 RENOUUDIN, 127.
 RETZ (cardinal de), 113.
 RICHARDSON, 108, 125, 137, 172, 237.
 RICHELIEU (cardinal de), 14.
 RICHELIEU (duc de), 28.
 RIESBECK, 74, 128, 177.
 RIGAUD, 138, 253.
 RODERIGUES, 244.
 ROHAN (prince de), 65.
 ROLAND, 53, 87-90, 92, 93, 94, 95, 99, 103.
 ROLLIN, 102, 109, 235, 236.
 ROMANZOFF (comte de), 148.
 RÖNTGEN, 144.
 ROQUES, 159-160.
 ROSAY, 250.
 ROSNE (M^{me} de), voir Derones.
 ROUSSEAU, 62, 101, 102, 103-106, 108, 109, 112, 132, 137, 165, 173-178, 180, 182, 185, 235-236, 237, 238, 239, 240, 243, 259-260.
 ROUSSET, 239.
 ROUSSILLON, 50.

 SAINT-EMPIRE (empereurs du), 4, 20, 24, 25, 28, 29, 30, 32, 38, 44, 49, 50, 73, 126, 153, 157, 159, 193, 196, 202, 211, 216.
 SAINT-EMPIRE (princes du), 23, 74.
 SAINT-EVREMOND, 113, 149, 235, 238.
 SAINT-LAMBERT, 241.
 SAINT-SÉVERIN, 26.
 SAINTVILLE, 248, 249.
 SALLES (le commandant des), 55.
 SANDRART, 138.
 SARRASIN, 7, 162.
 SARTORIUS, 15.
 SAUSSURE, 7, 217.
 SAUVAGE, 16-17.
 SAVOIE (Victor-Amédée II, duc de), 192.
 SAVOYE, 140.
 SCARRON, 238.
 SCHABELER, 12.
 SCHANNAT (l'abbé), 114.
 SCHILLER, 132, 167, 216.
 SCHLEGEL, 128, 133.
 SCHLETTWEINN, 163-164, 257.
 SCHLOSSER, 105-106, 130, 163-164,

- 169, 170, 177, 178-179, 188, 257, 259, 260.
 SCHOBERT, 113.
 SCHÖNBERG (comtesse de), 43.
 SCHÖNEMANN, 72, 78, 79, 232, 233.
 SCHÖNKOPF (Kätchen), 233.
 SCHUCH, 124.
 SCHÜTZ, 70.
 SCHWEITZER (Anton), 137.
 SCHWEITZER, 134, 147, 252.
 SÉDAINE, 62, 109, 125, 128, 129, 249, 250, 251.
 SEEKATZ, 70.
 SEFFERT (M^{me}), 195-196.
 SÉGUIER DE SAINT-BRISSON, 243.
 SENCKENBERG (Johann Christian), 49, 50, 52, 54, 57, 58, 64, 67, 69, 77-78, 80, 81, 114, 146, 152, 157, 158-159, 213-214, 218, 219-220, 255.
 SENCKENBERG (Johann Erasmus), 81, 152, 157, 158, 220.
 SENCKENBERG (Christian Heinrich), 157.
 SERVANDONI, 246.
 SÉVIGNÉ (M^{me} de), 20, 100, 109-112.
 SEYBERTH, 115.
 SEYLER, 130-131.
 SHAKESPEARE, 132, 168, 172, 176, 179, 180, 181, 185.
 SHERIDAN, 132.
 SÔNE (marquise de la), 58.
 SOUBISE (prince de), 49, 50, 51, 55, 59, 60, 65.
 SPENER, 233.
 STAHL, 15.
 STALBURG, 15.
 STANISLAS LECZINSKI, 143.
 STAMPART, 140.
 STARCK, 15.
 STEELE, 112.
 STOLBERG (comtes de), 172.
 STOLBERG (Auguste von), 136, 219.
 SUÈDE (roi de), 7.
 TARADE, 243.
 TASSE (le), 237.
 TEXTOR, JOHANN WOLFGANG, 50, 52, 78, 81, 84, 219.
 TEXTOR (famille), 50, 203.
 THIERS (marquis de), 48, 160.
 THORANC, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 65, 66, 67, 68-70.
 THOU (de), 235.
 THURN ET TAXIS (princes de), 44, 73, 74, 141, 148, 243.
 TITIEN (le), 253.
 TRAUTMANN, 70.
 TURENNE, 19.
 UFFENBACH, 15, 65, 85, 112-113, 140, 232.
 UNION (loge l'), 48, 155, 156, 160-162.
 (Voir Bassompierre, Diefenbach, du Fay, Gogel, La Cour, Le Clerc, d'Orville, Thiers.)
 VADÉ, 62.
 VARÉE (de la), 76.
 VARENNES, 137.
 VARRENTTRAPP, 121, 154-155, 244.
 VARILLAS, 113, 236.
 VAUGRIS, 12.
 VELTHEN, 123.
 VINALIER, 195.
 VINCENT (M^{me}), 248, 249.
 VITT (comte de), 204.
 VOITURE, 236, 237.
 VOLTAIRE, 46, 66, 108-109, 110, 111, 112, 113, 117, 121, 122, 124, 125, 127, 132, 133, 151, 152-160, 169, 176, 178, 179, 180, 182-184, 185, 213, 215, 235, 236, 238, 239, 240, 241, 243, 245, 255, 256.
 WAGNER (Heinrich-Léopold), 97, 105, 132, 169, 171, 183-184, 185, 231, 258.
 WALLEROTTY, 45, 47.
 WATTEAU, 79.
 WEISE, 100, 131.
 WURMSER, 51.
 YSEMBOURG (comte d'), 21.
 YVEL (d'), 65.
 ZIESENIS, 138.

Vu et admis à soutenance,
 le 3 mars 1914,
 Le Doyen de la Faculté des Lettres
 de l'Université de Paris,

A. CROISSET.

Vu et permis d'imprimer,
 Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

L. LIARD.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Introduction.	
Francfort centre de culture française. — Fondation de la communauté calviniste. Ses luttes avec le Conseil et le Consistoire. Son rôle important dans le commerce et l'industrie. — Rapports commerciaux entre Francfort et la France. — Les foires. La foire aux livres. — Les jeunes Francfortois vont achever leur éducation en France. — Maîtres d'école français. — Rapports officiels.	3
CHAPITRE I. — Missions politiques officielles.	
Mission d'Obrecht à l'Assemblée des Princes et Cercles de l'Empire (1701). — Rapports des armées françaises avec la Ville au moment des guerres de la succession de Pologne et d'Autriche. — Saint-Séverin et Barberie de Courteilles à la diète d'élection de 1745. — Election de Joseph II (1764). — Visite du cardinal de Bouillon (1713) ; de la Dauphine de France (1745).	23
CHAPITRE II. — Mission de Belle-Isle (1741-1742).	
Belle-Isle apporte son appui à l'électeur de Bavière. — Haine des Francfortois pour les Français, suivie bientôt d'admiration. — Change-	

ment profond des mœurs et des usages sous l'influence des Français. — <i>Le Français à Francfort. Le Français à l'Élection.</i> — Les fêtes. — Le théâtre. — Fondation de la loge l'Union. .	29
--	----

CHAPITRE III. — L'Occupation française (1759-1762).

Entrée inattendue de l'armée française à Francfort. — Malveillance des habitants envers les Français. — Thoranc, Lieutenant de Roi ; les améliorations qu'il apporte à la voirie et à la police. — Commerçants français à Francfort. — Les cafés. — Le théâtre (Goethe). — Relations entre la société francfortoise et les officiers français. — Mauvaise influence de la garnison sur les habitants. — Thoranc. Justesse des observations de Goethe	49
--	----

CHAPITRE IV. — Influence des mœurs et coutumes françaises.

Influence sociale des calvinistes. — Leurs rapports avec les luthériens. — Adoption des mœurs et des usages français. — Voyages en France pour acquérir le bon ton. — Professeurs de danse ; manuels de savoir-vivre. — Modes parisiennes. — Usage de la langue française. — Imitation outrée des habitudes françaises	71
--	----

CHAPITRE V. — Instruction et éducation.

Maîtres de français calvinistes. — Leurs luttes avec les maîtres d'école luthériens. — Supériorité des écoles françaises préférées par les parents. — Cours de danse et de maintien. — Précepteurs et gouvernantes. — Pensionnats. — Lectures de	
--	--

la jeunesse. — Manuels et grammaires. — Influence des idées pédagogiques françaises. — L'Emile.	83
---	----

CHAPITRE VI. — La bourgeoisie francfortoise et la littérature française.

Grande vogue de la littérature française. — Bibliothèques privées. — Jugement de Loen sur la littérature française. — Les journaux francfortois. — Théâtre : Les classiques. Comédie lar-moyante et drame. Opéras-comiques. Prédilection des Francfortois pour ce dernier genre. — Premières représentations du théâtre classique allemand (Lessing, Goethe, Klinger). — Représentations d'amateurs	107
---	-----

CHAPITRE VII. — L'art français. Artistes et amateurs d'art.

Musique française. — Peinture. Influence des peintres français. — Collections de tableaux. — Sculpture. — Architecture. Influence marquée de la France sur l'architecture. — Meubles et tapisseries à la française.	135
---	-----

CHAPITRE VIII. — Le mouvement scientifique et philosophique.

Collections d'objets scientifiques. — Comptes rendus dans les journaux des inventions et découvertes. — Montgolfières. — Blanchard fait à Francfort sa première ascension en Allemagne. — La philosophie française à Francfort. — Loen. <i>Le Comte de Rivera</i> . — Les idées de tolérance.	
---	--

— Voltaire ; son séjour à Francfort ; ses amis et partisans. — La Beaumelle. — La loge <i>l'Union</i> et son rôle civilisateur. — Calvinistes francs-maçons. — Physiocrates. — Rousseau. . . .	146
--	-----

CHAPITRE IX. — Le déclin de l'influence française. Les idées nouvelles. « Sturm und Drang. »

Réaction de la société contre l'influence française. — Persistance du goût pour la littérature et le théâtre français. — Drame français et allemand. — Le <i>Sturm und Drang</i> à Francfort. Influence de Diderot, de Mercier, de Rousseau. Réaction anti-classique et anti-voltairienne. Les <i>Frankfurter gelehrte Anzeigen</i> . Schlosser ; Merck, Gœthe ; Heinrich Leopold Wagner. — Conclusion	164
--	-----

Appendice	189
---------------------	-----

Bibliographie	261
-------------------------	-----

Index.	281
----------------	-----

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN
